

SAS 2



# SAS CONTRE C.I.A

par GERARD DE VILLIERS

# Gérard De Villiers

## SAS CONTRE C.I.A.



Presses de la Cité

# CHAPITRE PREMIER

L'odeur de kérosène brûlé prenait à la gorge. Il avait beau être une heure du matin, le ciment du terrain était encore tout imprégné de chaleur. Les petites lumières bleues jalonnant la piste d'envol donnaient à l'ensemble un air moderne. Malko Linge sourit silencieusement en découvrant que chacune de ces ampoules était doublée d'une lampe à pétrole. L'électricité est capricieuse, à Téhéran.

L'énorme DC 8 s'était arrêté tout près du bâtiment de l'aérogare. Il n'y avait presque pas d'avions ; un Boeing d'Air India, un Coronado de la SAS et quelques vieux Dakota appartenant à d'inavouables compagnies moyen-orientales.

Docilement, les passagers emboîtèrent le pas à une hôtesse rondelette et noiraude.

Malko regarda autour de lui.

Personne ne semblait l'attendre. « On » serait venu sur le terrain. Il n'y avait que deux manœuvres persans en guenilles, affalés sur une marche. La terrasse était déserte et la pendule lumineuse indiquait une heure dix. Malko pensa avec fatigue qu'il n'était que quatre heures et demie à New York et qu'il aurait été bien mieux dans sa maison de Poughkeepsie que dans ce bled perdu où l'on avait l'impression de respirer du pétrole.

Déjà les passagers faisaient la queue aux deux guichets vitrés, où des fonctionnaires endormis et pas rassés se passaient avec des airs mystérieux les passeports étrangers ; le passeport diplomatique de Malko lui épargna l'attente. Un petit Iranien aux dents éclatantes sous une énorme moustache tiqua en voyant le titre de Malko. Il n'osa pas demander ce que signifiait SAS, mais, visiblement, il en mourait d'envie.

Beaucoup de gens avant lui avaient été intrigués par ces trois lettres. Elles voulaient tout simplement dire « Son Altesse Sérénissime ».

En dépit de son passeport diplomatique américain le prince Malko Linge, d'origine autrichienne, avait droit à ces titres. Et il y tenait beaucoup : autant qu'au château qu'il possédait en Autriche et où il comptait terminer ses jours, lorsque ses travaux un peu spéciaux pour le gouvernement américain lui auraient permis de le restaurer. Il était une sorte de contractuel à la CIA – Central Intelligence Agency – l'organisation de contre-espionnage américain.

Ses collègues, comme tous les Américains, étaient très impressionnés par son titre. Mais c'était un peu long. L'appeler « Linge » tout court eût paru un peu léger. SAS unissait concision et respect.

— Désirez-vous une voiture ? proposa poliment le fonctionnaire.

— Merci, je prendrai un taxi.

Dans ces pays-là, il vaut mieux toujours se méfier des gens trop serviables.

Malko regarda autour de lui. Il se trouvait dans la salle de douane, parmi les premiers arrivants. De l'autre côté d'une cloison vitrée, une cinquantaine d'Iraniens pressaient leur visage contre les glaces pour tenter d'apercevoir les passagers. Leur expression ravie et anxieuse donna à Malko l'impression d'être un nouveau-né dans une couveuse.

Pendant que ses deux valises arrivaient, il alla changer cent dollars au guichet de la banque Melli. L'employé lui donna un paquet de riais. Malko les compta. Il en manquait. Il tendit la main, sans rien dire. L'employé, dégoûté, rouvrit son tiroir et restitua les deux billets qu'il avait ôtés de la liasse avant de la donner à Malko. Ça marchait une fois sur deux, avec les étrangers qui avaient la naïveté de croire à l'honnêteté des banques. Tant pis, la fille de l'employé n'aurait pas de tchador<sup>1</sup> neuf !

Les valises étaient là. Un douanier pansu colla une étiquette dessus et sourit à Malko. Compréhensif, celui-ci tendit cinq riais.

---

<sup>1</sup>Sorte de robe iranienne.

Il n'y avait toujours personne. Pourtant, Schalberg savait que Malko arrivait ; et l'avion n'était même pas en retard ! Malko serra plus fort la poignée de sa serviette noire. Comme si on avait pu voir à travers le cuir ce qu'il y avait à l'intérieur. Il avait pensé un moment se l'attacher au poignet par une chaîne, mais c'aurait été un peu ridicule.

Et puis, pourquoi attirer l'attention ? Il serait quand même fichrement soulagé quand il aurait remis l'objet à Schalberg.

Un porteur en loques prit les valises ; Malko suivit, après un moment de suffocation. On avait beau être à mille cinq cents mètres d'altitude, il faisait une chaleur à mourir ; Téhéran au mois de juin, c'est le brasier.

La sueur dégoulinait déjà le long du dos de Malko. Son complet d'alpaga noir était tout froissé, ce qui l'agaça, car il avait horreur du négligé.

Glissant la main sous sa veste, il déplaça légèrement la crosse du pistolet extra-plat qui était glissé dans sa ceinture. C'était encore là que cela se voyait le moins, mais la chaleur collait l'arme à la peau d'une façon désagréable. Encore une concession qu'il avait faite à ses employeurs ! Lui avait horreur des armes à feu.

Il hésitait, planté sur le trottoir, devant l'entrée de l'aérogare ; il y avait bien un bar au premier étage, mais il fallait grimper les grands escaliers de marbre, c'était trop loin. Autant aller directement à l'hôtel. Là-bas, ils devaient avoir un coffre. Après, il aurait tout le temps de s'imprégnier de vodka-lime.

Une rangée de taxis attendaient. Il levait le bras pour en appeler un, quand quelqu'un lui adressa la parole.

— Vous êtes perdu ?

C'était le ravissant accent, un peu chantant, de la petite hôtesse allemande qui avait pris son service à Paris. Elle se tenait derrière Malko, un sac dans une main et, dans l'autre, un manteau enveloppé d'une housse.

— Pas exactement. Je cherche à deviner quel est le moins voleur de tous ces taxis.

L'hôtesse sourit.

— Pourquoi ne venez-vous pas avec nous, dans la navette de la Panam ? Le commandant ne dira rien, c'est un ami.

Malko hésita un instant. Peut-être ceux qui devaient venir le chercher étaient-ils en retard. Mais d'autre part, Hildegard – elle lui avait dit son nom dans l'avion – avait une bien jolie silhouette. Ils avaient déjà parlé allemand ensemble, et ils pourraient continuer au bar du *Hilton*. Le dépaysement rend les femmes plus vulnérables, c'est connu. Quant à la serviette, elle serait autant en sécurité au milieu d'un équipage de la Panam qu'entre deux gardes du corps à la moralité douteuse. En Iran, la moralité des gens est toujours douteuse lorsqu'il s'agit de sommes supérieures à un dollar.

— Eh bien, d'accord. En avant.

Après un dernier regard circulaire, il monta dans le petit car Volkswagen qui attendait le long du trottoir. A douze dans le véhicule ils étaient un peu serrés, mais le commandant de bord eut un grand sourire pour Malko, lui montrant qu'il était le bienvenu.

Hildegard s'était assise à côté de lui. Visiblement, Malko lui plaisait. Il sourit en pensant à la tête qu'elle ferait si elle savait à qui elle avait donné asile.

Il grimaça un peu ; la crosse du pistolet lui entrait dans la cuisse. Difficile de le sortir sans se faire remarquer. La guerre était finie depuis longtemps.

— C'est la première fois que vous venez à Téhéran ?

— Non. Je suis déjà venu pendant la guerre. Ce n'était pas très drôle. J'espère qu'il y a des hôtels convenables, maintenant.

— Le *Hilton*, c'est tout. Les autres, c'est à peine croyable. Au *Park Hôtel*, le standardiste de nuit ne parle aucune langue connue... Vous allez rester longtemps ?

— Un mois environ. Je dois visiter un certain nombre d'endroits, pour voir où nous pourrions planter une usine de nitrates. Dans le golfe Persique, probablement. Mais j'aurai pas mal de temps libre, se hâta d'ajouter Malko.

Il ne faut pas décourager les bonnes volontés.

— Ce sont tous vos papiers d'affaires que vous avez dans votre serviette ? continua l'hôtesse.

Malko sourit. Drôles de papiers !

— Ils me sont indispensables. C'est pour cela qu'ils ne me quittent pas.

Hildegard sourit. Elle posa la main sur la hanche droite de Malko et demanda, sur le ton le plus naturel :

— Et ça ? Ce sont aussi des papiers ?

Elle avait la main sur la crosse du pistolet. Comme elle avait posé la question en allemand, personne ne tiqua. Malko se mordit les lèvres. Il aurait dû rester fidèle à ses habitudes. C'était bien le moment de se faire remarquer ! Maintenant, il fallait bien donner une explication.

— Vous savez, dans ces pays-ci, les routes ne sont pas toujours sûres... Je suis appelé à me promener dans les coins déserts.

Hildegard rit un peu.

— Quand même, la route de Mehrabad à Téhéran !...

Elle continua :

— Vous êtes un traîquant ? Qu'est-ce que vous passez ? Des diamants, des émeraudes ? J'espère que ce n'est pas de la drogue.

Malko secoua la tête.

— Non, ce n'est pas de la drogue, je vous assure.

— Je vous crois. Vous n'avez pas l'air d'un sale type. Alors ?

— Je ne peux pas vous expliquer. Pas maintenant.

Ni maintenant, ni jamais. Il n'y avait que le président des États-Unis, le chef de la CIA pour le Moyen-Orient et Malko qui étaient au courant. Plus les « autres ». Mais ceux-là ne diraient rien non plus.

— Promettez-moi de ne dire à personne ce que vous pensez, demanda Malko. C'est très important.

En même temps, il planta ses yeux d'or dans ceux de la jeune femme. Peu de femmes résistaient à ce regard. C'était comme de l'or liquide. Mais, cette fois, il ne s'agissait pas d'emmener Hildegard dans son lit. Du moins pas tout de suite. L'enjeu était beaucoup trop important.

— D'accord. Mais vous sortez avec moi demain. Je ne veux pas que vous disparaissiez.

— Juré. D'ailleurs nous allons au même hôtel.

Le petit car entrait dans les faubourgs de Téhéran. La grande avenue Chah-Reza était éclairée par des lampes au sodium, diffusant une lumière jaune. Pas un chat. Seuls

passaient quelques taxis attardés, illuminés de l'intérieur par des guirlandes de petites lampes multicolores.

Les autres passagers du car s'étaient assoupis. Malko prit la main d'Hildegard dans le noir et la serra. Elle ne la retira pas et, au contraire, se rapprocha de lui.

De l'autre côté de Malko, le commandant de bord grogna un peu. Malko posa sa serviette par terre, à côté de celle de l'officier. Ainsi, il pouvait mettre ses jambes en travers, contre celles de l'hôtesse.

Le petit car avait tourné dans l'avenue Hafez et montait péniblement vers le quartier de Chimran, où se trouve le *Hilton*, en dehors de la ville, à près de six kilomètres. Ils passèrent devant l'enseigne brillamment éclairée d'une boîte de nuit, le *Miami*. La civilisation ne perdait pas ses droits.

Maintenant, il n'y avait presque plus de maisons. La route serpentait entre des collines pelées, où surgissait parfois une construction isolée.

Malko commençait aussi à somnoler. Tout se passait bien. Bientôt il serait à l'hôtel, au frais. La serviette serait en sûreté dans le coffre et, moyennant cinq dollars au portier, il aurait la chambre voisine de celle d'Hildegard.

Le car freina brutalement.

Réveillé, Malko se pencha sur l'épaule de l'hôtesse pour regarder au-dehors. Le véhicule roula encore un peu, puis stoppa complètement sur le bas-côté de la route. La portière s'ouvrit brusquement. Une tête coiffée d'une casquette apparut. C'était un Iranien, avec une petite moustache à la Valentino et l'œil injecté de sang. Il brandissait une énorme pétoire.

— Tout le monde en bas ! cria-t-il en mauvais anglais. Contrôle militaire.

Le commandant de bord se réveilla en sursaut, furieux.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? jura-t-il. Personne n'a le droit de nous arrêter. Repartez immédiatement, chauffeur.

Mais le chauffeur avait une mitrailleuse sur le ventre et de la famille. Il grommela quelque chose d'incompréhensible et ne bougea pas.

Brutalement, l'officier iranien attrapa le steward par la manche et le jeta hors du véhicule.

— Tout le monde dehors, répéta-t-il.

Cette fois, personne ne se le fit dire deux fois. Même le commandant de bord, impressionné peut-être par l'uniforme, se leva. Tout cela ne disait rien de bon à Malko. Ce contrôle impromptu, en pleine nuit, semblait bizarre. Il eut une idée, facile à réaliser...

À son tour, il sortit, précédant Hildegard. Dès que l'officier le vit, il aboya :

— Qui êtes-vous ? Vous êtes un civil ? Pourquoi vous cachez-vous dans un véhicule des équipages ? Vos papiers !

Malko, tenant sa serviette d'une main, tendit son passeport, mais l'officier le regarda à peine. Se retournant, il appela deux hommes en civil qui jusque-là étaient restés dans l'ombre.

— Emmenez-le ! cria-t-il en persan. Puis, en anglais, il ajouta, pour les autres passagers : Vous pouvez remonter. Monsieur est suspect et nous le gardons.

Encore mal réveillés, tous remontèrent dans le car. Hildegard la dernière. Elle se retourna et examina anxieusement Malko. Pour la rassurer, celui-ci fit un clin d'œil. Il espérait qu'elle l'apercevrait dans l'obscurité.

Les deux hommes appelés par l'officier l'avaient encadré. C'étaient deux malabars de un mètre quatre-vingt-dix, le front bas et la moustache agressive. Ils prirent Malko chacun par un bras et l'entraînèrent vers une vieille voiture américaine, gardée par quelques soldats. Placidement, les hommes replièrent leurs mitrailleuses et attendirent. Malko entendit l'un d'eux qui disait : « Le lieutenant Tabriz a dit qu'après on pourrait aller se coucher. »

Malko s'était bien gardé de montrer qu'il comprenait l'iranien. Ce sont des détails comme cela qui parfois vous sauvent la vie. Il se laissa entraîner sans résistance jusqu'à à la voiture, se demandant comment cette comédie allait se terminer. Pour lui, cela risquait fort de finir par une promenade dans le désert...

Avant de pénétrer dans la voiture, l'un des gorilles le fouilla et le soulagea de son pistolet. Malko ne lâcha pas sa serviette.

Un civil était au volant. Il démarra aussitôt, dès qu'ils furent montés.

— Où allons-nous ? demanda Malko, en anglais, pour la forme.

Ses gardiens ne répondirent même pas. La voiture quitta tout de suite la route et prit un chemin de traverse, au sol inégal. Malko songea qu'avant que le commandant de bord ne puisse alerter qui que ce soit, ce serait beaucoup trop tard pour lui.

Il serrait toujours précieusement la poignée de la serviette. Soudain, la voiture ralentit et s'arrêta. Le gorille de gauche ouvrit la portière et tira Malko dehors.

C'était bien ce qu'il avait pensé. Ils étaient dans un terrain vague. On voyait au loin les lumières de Téhéran. Malko banda ses muscles. Il fallait filer dans l'obscurité. Les gorilles ne lui laisserent pas le temps de bondir. L'un d'eux le saisit par derrière, lui immobilisant les deux bras. Il avait une force terrifiante. Malko ne pouvait plus respirer. L'autre lui prit d'une main le poignet et de l'autre la poignée de la serviette. Enfonçant son pied dans le ventre de Malko, il tira de toutes ses forces.

Malko eut un hoquet et lâcha la serviette. Aussitôt, celui qui le tenait le libéra. Un coup violent atteignit Malko derrière l'oreille. Il s'écroula sur le sol caillouteux et encore chaud.

Confusément, il entendit la voiture démarrer et faire demi-tour. Il était seul. Ils n'avaient pas osé ou pas voulu le tuer.

Il se remit sur ses pieds et vomit. C'était le coup de pied dans le ventre. Le ciel était étoilé et la nuit était douce. Au loin, un chien hurlait.

Malko se mit en marche, reprenant le chemin qu'avait emprunté la voiture. Il réfléchissait. Ainsi l'histoire incroyable qu'on lui avait racontée à Washington n'était pas sortie du cerveau malade du général Gavin.

Au bout de vingt minutes, il se retrouva sur la grand-route. Bien entendu, les soldats et l'officier avaient disparu. Il ne restait plus qu'à regagner le *Hilton*.

Il attendit près d'une demi-heure au bord de la route. Des voitures passaient, mais c'étaient tous des particuliers ou des taxis bondés. Enfin arriva un taxi vide, descendant de la montagne. Malko l'arrêta. L'autre ne voulait pas repartir. Il allait se coucher. Finalement pour quatre cents riales, il consentit

à faire demi-tour. La course valait soixante riais. Mais ce n'était pas le moment de discuter.

Malko avait affreusement mal à la tête. Du sang avait coulé et séché le long de sa joue. Enfin, le taxi stoppa devant le *Hilton*. Le portier dormait. Malko pénétra directement dans le hall. Une certaine animation y régnait.

Le commandant de bord, nu-tête, gesticulait au milieu d'un groupe. Il y avait là plusieurs civils et un Iranien en uniforme. Malko s'approcha.

C'est l'Iranien qui le vit le premier. Il poussa un cri et tous les autres se tournèrent vers Malko. Le commandant de bord se précipita.

— Bon sang, ce qu'on a eu peur pour vous ! J'ai cru que ces salauds vous avaient descendu. Quand je pense que ces macaques sont équipés avec nos bons dollars !

— Je ne vous permets pas, commença l'Iranien...

— Vous, le macaque, bouclez-la, coupa l'Américain. Ou je vous vire à coups de pied. Vous feriez mieux de retrouver le fou qui s'est permis cet attentat inqualifiable.

L'officier leva les bras au ciel.

— Je vais faire un rapport. Où voulez-vous que j'aille les chercher ? C'est incompréhensible.

La tête de Malko tournait encore. Il chercha des yeux un endroit pour s'asseoir. Et son regard tomba sur Hildegard, endormie sur un des divans du hall. Un petit feu de joie s'alluma aussitôt dans sa poitrine. Car dans son sommeil la jeune femme tenait à deux mains la poignée d'une serviette noire. Celle de Malko !...

Il dut y avoir une transmission de pensée à ce moment-là. Car le commandant de bord demanda à Malko :

— Et ma serviette ? Ils vous l'ont prise, hein ? Ils croyaient qu'il y avait de l'argent dedans.

Remonté à bloc, il se tourna vers l'Iranien :

— Si je n'ai pas ma serviette, contenant tous les documents de bord, l'avion ne peut pas décoller demain matin. Et s'il ne peut pas décoller, cela va vous coûter cent mille dollars pour commencer. Sans compter la suite. La compagnie va attaquer l'Iran. Vous avez une armée de bandits, de gangsters !

Consternés, ceux qui l'entouraient se taisaient. Il y avait le second secrétaire de l'ambassade des États-Unis, mal réveillé et complètement abasourdi à l'idée qu'une unité de l'armée iranienne ait pu attaquer un bus de la Panam. Le directeur du *Hilton*, un monsieur très digne, réveillé aussi en sursaut, n'avait même pas eu le temps de mettre une cravate, ce qui, pour un Anglais, est le comble de l'affolement. Quant à l'officier iranien, il avait été convoqué par le directeur. Il n'y comprenait rien et ne voulait surtout pas prendre d'initiative.

Voyant qu'il n'y avait aucune chance de retrouver sa serviette, le commandant de la Panam consentit à aller se coucher. Mais le lendemain promettait d'être tumultueux.

Ce n'était pas pour Malko que l'Américain avait ameuté l'hôtel à son arrivée mais pour retrouver sa précieuse serviette. Quand Malko était descendu du car, il avait eu le temps d'empoigner celle du commandant. Rien ne ressemble plus à une serviette noire qu'une autre serviette noire. L'Américain ne s'était aperçu de la substitution qu'en voulant ouvrir la sienne. Elle était fermée à clef. De là était parti tout le drame.

Malko regarda avec attendrissement Hildegard. Il la secoua doucement. Elle sursauta et ouvrit les yeux.

— Oh, mon Dieu, vous êtes blessé !

Le sang séché avait vilaine allure.

— Ce n'est rien. Merci. Vous avez été épataante. Grâce à vous, personne ne se doute de rien.

— Vous êtes content ? Alors vous allez m'accorder quelque chose.

— Quoi ?

— Ouvrez la serviette. Je veux savoir ce qu'il y a dedans.

— C'est impossible.

— Vous préférez que je raconte au commandant que vous aviez un pistolet ? Il la fera ouvrir lui-même.

Il n'y avait rien à faire.

— Bon. Mais, pas ici. Rejoignez-moi dans ma chambre.

— Attention ! Ne vous enfermez pas, ou quelque chose comme cela. Si vous voulez venir, vous, j'ai le numéro 716.

— Je n'ai encore jamais refusé de venir dans la chambre d'une dame la nuit.

## CHAPITRE II

La chambre d'Hildegard donnait vers le sud. De la fenêtre, fermée à cause de la climatisation, on voyait tout Téhéran. Le *Hilton* dressait ses vingt étages en plein désert, sur les pentes de l'Elbrouz. S'il n'y avait pas eu la piscine, il aurait ressemblé à un camp de concentration de luxe.

Malko frappa un petit coup discret.

Hildegard ouvrit tout de suite. Elle avait troqué son uniforme contre une chemise de nuit à fleurs, qui s'arrêtait à mi-cuisse. Et elle avait de jolies jambes... À travers le tissu léger, Malko voyait la pointe des seins.

— Entrez vite, chuchota Hildegard, je tiens à ma réputation.

L'Autrichien ne se fit pas prier. Il jeta la serviette sur le lit. Il avait une chambre au même étage, mais n'avait même pas eu le temps de prendre une douche. Il était crevé et sa blessure l'élançait.

— Alors, toujours aussi curieuse ?

— Toujours. Je peux l'ouvrir ?

— Vous savez qu'après vous serez en danger de mort ?

Elle frissonna.

— Tant pis ! C'est la première fois que je suis mêlée à une histoire pareille. Je m'ennuie dans mes avions, à servir des types qui veulent tous coucher avec moi.

— Eh bien, ouvrez-la vous-même.

Il tira de sa poche une clé plate et la tendit à Hildegard. Elle avait de longues mains aux ongles très rouges.

La serrure cliqueta. Hildegard rabattit la languette et, d'un geste brusque, renversa la serviette sur le lit.

— Oh !

Elle était paralysée.

Un tas énorme de liasses de billets de cent dollars s'élevait sur le couvre-lit. De quoi acheter cash l'Empire State Building. Elle se tourna vers Malko, stupéfaite :

- Mais, mais, combien y en a-t-il ?
- Dix millions de dollars, dit Malko, paisible.
- Qu'allez-vous faire de tout cet argent ? Vous l'avez volé ?
- Même pas !
- Alors ?
- Alors, je ne peux rien vous dire de plus. Même contre un strip-tease. Vous vouliez savoir ce qu'il y avait dans cette serviette ? C'est fait !
- Qu'est-ce que vous allez acheter avec tout cet argent ?
- Des consciences. C'est tout ce qu'on trouve dans ce pays.
- Vous pourrez en avoir pas mal !
- Pas sûr ! Plus un homme est haut placé, plus il est cher.

Et on n'achète jamais les pauvres.

- Pourquoi ?
- C'est moins cher de les tuer.
- Vous êtes un monstre.
- Non. Si nous dormions ?
- Quoi ?
- Vous allez m'être utile. Puisque vous avez envie de connaître le frisson de l'aventure, vous allez être servie. Ceux qui ont tenté ce soir de s'emparer de cet argent ne vont pas s'arrêter là. Ils n'ont que jusqu'à demain matin. Or l'hôtel n'a pas de coffre. Et je n'ai plus mon pistolet. Ici, personne ne viendra me chercher. Du moins je l'espère.

— Mais où allez-vous dormir ? Il n'y a qu'un lit.

— Je n'ai pas la tête à la bagatelle. Et je suis crevé. Vous refusez ?

- N... non.
- Bon. Aidez-moi.

A eux deux, ils poussèrent l'armoire devant la porte et la calèrent avec la table.

- Je vais prendre une douche, dit Malko. Couchez-vous.

Quand il sortit de la salle de bains, on ne voyait plus que les cheveux de la jeune Allemande. Il se glissa dans le lit à côté d'elle. Ostensiblement, elle lui tourna le dos, en murmurant un « bonsoir » boudeur. Ils se touchaient presque, et Malko pouvait sentir le parfum de la jeune femme.

Il n'avait pas sommeil. Les événements des deux derniers jours tournaient dans sa tête déjà fatiguée.

Tout avait commencé par un coup de téléphone, dans sa maison de Poughkeepsie, près de New York. C'était le chef de la CIA pour le Moyen-Orient.

— Est-ce que vous pouvez venir déjeuner à Washington demain ?

La question rituelle. Malko avait besoin d'argent ; la réfection de son château lui coûtait une fortune. Il fallait terminer la toiture de la tour est avant l'hiver. Trente mille dollars... Ce château, qui avait appartenu jadis à sa famille était la seule raison de vivre de Malko. Il l'avait racheté pour une bouchée de pain, avant la guerre. Seulement tout était à faire. C'est pour cela qu'il travaillait pour la CIA.

On l'appréciait à Washington ; pour deux raisons. D'abord, il avait une mémoire fabuleuse. Trente ans après, il se souvenait du prénom d'une personne rencontrée cinq minutes. Ensuite, grâce à ce don, il parlait pas mal de langues bizarres, comme le turc ou le persan.

Enfin il haïssait tout ce qui était communiste, parce que les Russes avaient annexé le parc de son château, en y faisant passer le Rideau de fer.

Mais il restait encore le bâtiment principal. C'est pour cela que Malko fut exact, le lendemain, dans un petit restaurant de la tranquille rue N. William Mitchell était déjà là. Le repas se passa paisiblement. Au café, Mitchell dit :

— Mon cher Malko, je suis dans un merdier épouvantable.

L'Autrichien rit.

— Quelle misère vous ont encore faite nos amis de Moscou ?

— Eux, rien.

— Les Chinois alors ?

— Non. Pire.

— Vous n'êtes pas encore arrivés sur la lune, pourtant. Et de Gaulle a pris sa retraite.

— Écoutez, ce que je vais vous dire est tellement secret que nous devrions aller au milieu du désert du Nouveau-Mexique pour être en paix.

« Il y a deux jours j'ai été convoqué par le Président. Il venait de recevoir de Moscou une communication ultra-secrète, par le fameux téléphone rouge. Les services de renseignements soviétiques l'avertissaient que les responsables de la CIA à Téhéran préparaient une bonne petite révolution, avec, à la clef, l'assassinat du chah et son remplacement par un homme à eux.

— Simplement !

— Attendez ! Les Russes ne se sont pas bornés à lui donner ce tuyau. Ils ont clairement fait comprendre que si l'on ne mettait pas bon ordre à cela, ils considéreraient le renversement du chah comme un acte d'agression et profiteraient de leur traité de 1948 pour envahir le nord de l'Iran ; ensuite, ils tireraient la conclusion que lui, Président des États-Unis, n'avait pas le contrôle de ses services. Vous voyez d'ici les conséquences...

« Le Président était fou furieux. Il m'a donné quinze jours pour tirer l'histoire au clair, et agir, si besoin est.

« Or, je suis coincé. Le type qui est en poste à Téhéran est le général Schalberg. Un dur. C'est lui qui a renversé Mossadegh en 1952. Il connaît l'Iran comme sa poche.

— Pourquoi ne le rappelez-vous pas ?

— Difficile ! On n'a aucune raison valable. S'il sent le vent et que l'histoire soit vraie, il risque de créer un incident. Et alors...

— Et si c'était une astuce des Russes ?

— Possible. Schalberg est une de leurs bêtes noires. Ce serait un moyen astucieux de le mettre sur la touche. Et on ne pourrait jamais rien prouver, puisqu'on l'aurait prétendument empêché de faire son coup. Seulement c'est un risque qu'on ne peut pas prendre.

— Alors qu'est-ce que vous voulez de moi ?

— Que vous alliez à Téhéran.

— Demander poliment à Schalberg s'il se prépare à assassiner le chah, et moi avec ?

— Non. J'ai un prétexte pour votre voyage. Justement, à Téhéran, la CIA a besoin de fonds secrets. Vous savez que l'aide aux pays sous-développés ne passe pas toujours par les banques... C'est difficile, d'envoyer un mandat télégraphique de dix millions de dollars.

— Dix millions ! Il y a quelques canailles qui ne doivent pas être très sous-développées, à Téhéran !

— Ne m'en parlez pas. Il y a deux ans, un général valait dix mille dollars par an ; aujourd'hui il en vaut le double. Et on ne sait même pas ce qu'il commande réellement.

— Bref, comme c'est risqué d'envoyer une somme pareille par la valise diplomatique, personne ne s'étonnera qu'on emploie un courrier sûr et spécial.

— Et à qui sont destinés ces dix millions ?

— Au général Schalberg.

— Ah bien, parfait ! C'est une bonne carte de visite.

— Après, vous pouvez parfaitement passer une semaine de vacances en Iran...

— Mais, dites-moi, pour faire une révolution, il faut des armes et de l'argent...

— Justement. Ces fonds ont déjà une destination précise. Et ce n'est pas Schalberg qui les distribue. Nous lui tendons donc un peu la perche.

— La perche ou la potence ?

— Allons, pas d'humour noir. Vous êtes prévenu, c'est tout. Prenez vos précautions. Simplement, s'il vous arrive quelque chose, nous saurons que les Russes n'ont pas raconté des blagues.

— Bon. Et en admettant que vos petits camarades ne me bousillent pas, pour me prendre ces beaux dollars, qui va m'aider à débrouiller ce sac d'embrouilles ?

— Personne. Ce genre d'affaire est du ressort de Schalberg. Autant dire qu'il vaut mieux se passer de son aide. Le seul point de chute, c'est un journaliste belge qui travaille parfois pour nous et qui nous a donné de bons tuyaux quand il était en Égypte. Il s'appelle Jean Derieux et il bosse un peu pour tout le monde. Il vaut mieux ne pas avoir en lui une confiance illimitée, mais il connaît le pays et peut être utilisé à pas mal de choses.

— Je pourrais aussi demander un coup de main aux Russes. Au point où nous sommes ! Puisqu'ils en savent plus long que nous sur nos propres services...

— Contentez-vous de Derieux.

— Et après, qu'est-ce que je fais ? Je vous envoie Schalberg dans une caisse ?

— Vous avez carte blanche. Vous m'entendez : carte blanche. Si l'histoire est exacte, il faut empêcher à tout prix Schalberg de réaliser son projet. Même si vous devez... l'éliminer.

— Avant de rédiger mon testament, je voudrais savoir combien je laisse. Qu'est-ce que cette histoire va me rapporter ?

La discussion avait alors plongé dans des détails sordides. Avant son départ, Malko avait reçu la précieuse serviette noire. Jamais il n'avait vu autant d'argent. C'est triste d'être honnête, parfois.

Contrairement à ses habitudes, il avait pris une arme, un 38 police « offert » avec la serviette. William Mitchell l'avait accompagné à l'avion, pour lui donner ses dernières instructions.

— J'ai vu le Président. Il vous souhaite bonne chance. Vous devez réussir. Et si vous ne pouvez agir tout seul, vous avez l'ordre de mettre vous-même le chah au courant. Notre ambassadeur vous obtiendra une entrevue. Mais ne faites cela qu'en dernier ressort. C'est une telle humiliation !

Sur ces bonnes paroles, Malko avait gagné son siège de première et s'était endormi. Le voyage n'avait commencé à devenir intéressant qu'à Paris, avec l'apparition de la ravissante Hildegard.

Les yeux ouverts dans le noir, Malko regarda la forme étendue près de lui. Une faible clarté filtrait à travers les rideaux. Il devait être près de trois heures du matin. La journée allait être dure.

Hildegard bougea et sa jambe vint s'appuyer contre celle de Malko. C'était doux et chaud. Malko n'avait plus du tout envie de dormir. Mais Hildegard, elle, dormait, avec de petits soupirs charmants.

Il n'y avait qu'une chose à faire. Tout doucement, il se souleva, attrapa la base de la lampe de chevet, et la poussa vers le bord de la table de nuit. Puis, d'une secousse, il l'envoya par terre, tout en se recouchant.

Cela fit un bruit épouvantable.

La jeune Allemande se dressa en sursaut et cria. En gesticulant elle rencontra le corps de Malko. D'un seul élan, elle se précipita dans ses bras.

— Qu'est-ce qu'il y a ? murmura-t-elle. J'ai entendu du bruit.

— Je ne sais pas, fit Malko, je dormais.

— J'ai peur.

— Ça doit être un oiseau qui a heurté la fenêtre. N'aie pas peur.

Il resserra un peu son étreinte. À présent, tout le corps d'Hildegard était contre le sien. La tête était nichée au creux de son épaule et il respirait l'odeur de ses cheveux. Très lentement il commença à caresser le dos de la jeune femme.

— Rendors-toi, murmura-t-il.

Mais il continua sa caresse. Et peu à peu sa main descendit. Il sentit le jeune corps frémir, se coller contre le sien.

Il ne resta plus qu'à faire glisser vers le haut la petite chemise de nuit. Hildegard ne disait pas un mot, mais ses bras s'étaient refermés autour de Malko.

Le reste fut une question d'épiderme.

Beaucoup plus tard, alors que le jour se levait et que Hildegard s'était rendormie, Malko ramassa la lampe et la remit en place.

À neuf heures du matin, il faisait déjà une chaleur épouvantable. Malko avait pris son petit déjeuner dehors, près de la piscine, au milieu d'un groupe de businessmen américains. Hildegard dormait encore. Il avait quitté la chambre sur la pointe des pieds. Douché, rasé, vêtu d'un irréprochable complet d'alpaga noir – il était un peu maniaque – il se sentait mieux.

Il alla à la réception et demanda le téléphone. Mitchell lui avait donné tous les numéros utiles. Chez Schalberg, cela ne répondait pas. Il essaya plusieurs autres numéros et l'ambassade. Finalement il obtint une voix endormie qui lui dit que le général était parti dans l'intérieur du pays pour trois ou quatre jours.

Or il devait remettre cet argent à Schalberg en main propre !... Il y avait bien un fonctionnaire de l'ambassade au courant des questions de sécurité, mais il ignorait lequel.

Autre problème : ses liaisons avec Washington. Là encore, impossible de passer par le général !

En attendant, il fallait mettre cette sacrée serviette en sûreté. En admettant que Schalberg fût vraiment hors de Téhéran. Malko décida que le mieux serait de la confier à une banque. Il quitta la piscine pour aller à la réception. Un employé iranien lui dit que la banque Melli, sur la Ferdowsi, louait des coffres.

— Vous pouvez m'appeler un taxi ?

— Certainement.

L'employé l'accompagna jusqu'à la porte. Il claqua des doigts. Une vieille Mercedes 190 diesel se détacha du parking et vint s'arrêter devant la porte. Le chauffeur, pas rasé comme tous les Iraniens, n'avait pas l'air rassurant, mais cela ne voulait rien dire. De toute façon, Malko pensa qu'il n'avait rien à craindre en plein jour.

Il monta dans le taxi, qui démarra immédiatement. La route descendait jusqu'au centre-ville ; le chauffeur, pour économiser son essence au maximum, coupait sans cesse les gaz.

La circulation était intense. De vieux camions, des autobus surchargés, croisaient des taxis bringuebalants, rapiécés et couverts de slogans peints au blanc d'Espagne. Des femmes voilées attendaient sur le bord de la route qu'un taxi collectif veuille s'arrêter. Quelques somptueuses Cadillac glissaient dédaigneusement au milieu de cette foule, avec de jolies femmes ou des hommes d'affaires. Bien que l'importation de voitures étrangères neuves fût, en principe, interdite depuis trois ans, tous ceux qui avaient leurs entrées au Palais se piquaient d'avoir le dernier modèle de Chrysler ou de Cadillac ; elles coûtaient un peu plus cher, voilà tout.

La Ford qui suivait le taxi de Malko avait bien six ans. Il l'avait repérée dès le départ du *Hilton*, à cause de son pare-brise largement fendu. Il y avait deux hommes à bord. La voiture était trop loin pour que Malko pût identifier ces personnages.

Ils ne lui voulaient certainement pas du bien. Et moins encore à sa précieuse serviette. Il avait hâte d'arriver à la banque. Pourtant, au milieu de toute cette circulation, il se sentait en sécurité.

Le taxi passa avec difficulté le carrefour de la Chah-Reza, l'avenue centrale de Téhéran. L'autre était toujours derrière.

La banque Mellî était en vue. Mais il y avait quelques pas à faire pour y arriver. Malko donna ses cinquante rials au chauffeur et regarda autour de lui, avant de descendre. La Ford au pare-brise cassé s'était arrêtée juste derrière lui. Les deux hommes n'étaient pas descendus. Malko les reconnut : c'était les deux gorilles qui l'avaient kidnappé la veille au soir.

Deux flics en uniforme bleu se doraiennt au soleil devant l'entrée de la banque. Malko les appela :

— Ara.

Ça veut dire « par ici » en persan. Ils le regardèrent d'abord sans bouger, puis, devant ses grands gestes, consentirent à se déplacer lentement. En persan, Malko leur expliqua que sa serviette contenait quelque chose de précieux et qu'il désirait être escorté jusqu'à l'intérieur de la banque.

Un peu étonnés, ils l'encadrèrent docilement. Malko fut quand même plus rassuré. Les autres n'oseraient pas s'attaquer à deux flics en uniforme en plein jour.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Les deux hommes sortaient tranquillement de la voiture et lui emboîtaient le pas ; leur attitude n'était pas du tout menaçante.

Le hall était glacé et sombre. Malko demanda tout de suite le bureau du directeur. On l'y conduisit. Il s'assit dans une petite antichambre, et aussitôt un vieil huissier lui apporta une tasse de thé vert sur un petit plateau d'argent.

Cinq minutes plus tard, une autre porte s'ouvrit et un Iranien grand et distingué lui fit signe d'entrer. Malko ne se le fit pas dire deux fois. Serrant sa serviette sur son cœur il s'avança dans le bureau et s'arrêta pile.

Les deux gorilles étaient là, chacun assis sur une chaise, comme des clients honnêtes.

Le directeur ne laissa pas à Malko le temps d'ouvrir la bouche.

— Ces messieurs désirent vous parler, dit-il à Malko en anglais. Il paraît que vous auriez introduit illégalement des devises en Iran.

C'était ça !

— De quel droit se mêlent-ils de cette affaire ? protesta Malko.

— Ces gentlemen sont de la police.

On y venait. Malko tira de sa poche son passeport diplomatique et le montra au directeur :

— Je suis diplomate et personne ici n'a le droit de m'arrêter. Sinon cela risque de vous coûter très cher.

Il tendit le passeport à un des gorilles. Celui-ci le regarda longuement et le rendit à Malko.

— Il n'est pas question de vous arrêter, monsieur Linge, dit-il en excellent anglais. Je veux seulement voir ce qu'il y a dans votre serviette. Est-elle couverte par l'immunité diplomatique, elle aussi ?

Malko se rembrunit ; il aurait dû y penser. Avec le cachet de la valise diplomatique, les deux « policiers » n'auraient plus eu qu'à aller se rhabiller.

— Je suis couvert par l'immunité diplomatique, se contenta-t-il de répéter. Téléphonez immédiatement à l'ambassade.

— Ouvrez d'abord votre serviette, dit le gorille. Ou bien nous forçons la serrure.

Ce n'était plus la peine de bluffer. Malko prit sa clef et ouvrit la serviette sur le bureau du directeur. Le gorille s'en empara et la renversa. De nouveau les liasses se répandirent. Le directeur eut un haut-le-corps.

— Avez-vous une autorisation pour faire entrer ces dollars en Iran ? demanda doucement le gorille.

Il valait mieux changer de tactique. Malko se tourna vers le directeur et dit sèchement :

— Monsieur, je vous ordonne de faire arrêter ces deux hommes immédiatement et d'appeler mon ambassade. Ce sont des gangsters. Ils ont attaqué hier soir un autobus pour voler cette serviette.

Le directeur était visiblement ennuyé.

— Ces messieurs sont de la police secrète, articula-t-il péniblement. Ils m'ont montré leurs cartes. Je ne peux rien faire contre eux. D'autant que vous paraissez ne pas être en règle.

C'était sans réponse.

Tranquillement, le gorille remettait les liasses de billets dans la serviette. Malko le regardait, fasciné. Sa mission commençait bien ! Se faire faucher dix millions de dollars appartenant à l'État américain ! Il était bien coincé !

— Qu'est-ce que vous faites ? rugit-il.

— Je confisque ces devises, répliqua paisiblement le gorille.

— Je vais avec vous, fit Malko. C'est du vol pur et simple.

— Impossible. Je n'ai pas le droit de vous emmener. Vous êtes couvert par votre passeport diplomatique.

— C'est vrai, ça ! remarqua le directeur.

— Présentez-vous au quartier général de la police dans la journée, précisa le flic.

— Pas question, contra Malko. Je vous suis maintenant.

— Impossible, répéta le gorille, sérieux comme un pape. Nous allons procéder à des vérifications.

Il fit un geste à son camarade, qui n'avait pas ouvert la bouche depuis le début. Ce dernier se leva et sortit. Deux minutes plus tard il était de retour avec un des deux flics en uniforme. Il lui donna un ordre en persan. L'autre se plaça près de la porte et regarda Malko d'un air menaçant.

— Ce policier a l'ordre de ne pas vous laisser sortir d'ici avant dix minutes, conclut le gorille bavard. Par tous les moyens.

Malko bouillait. Il vit la précieuse serviette disparaître, balancée gentiment à bout de bras. Dix mille contribuables américains avaient payé leurs impôts pour rien. Dès que les deux gorilles eurent disparu, il éclata.

— Vous êtes complice de ce vol, protesta-t-il. Je préfère vous dire que mon ambassade ne va pas se laisser faire. Vous, un directeur de banque !

Il n'en menait pas large, le directeur.

— Ces hommes m'ont menacé, gémit-il. Ils appartiennent vraiment à la police secrète. Vous ne savez pas de quoi ils sont

capables. Leur chef est le général Teymour Khadjar. Il a rempli le cimetière de Téhéran. Je ne pouvais rien faire.

Khadjar ! C'était justement l'ami de Schalberg. À eux deux ils avaient renversé Mossadegh et noyé ensuite dans des flots de sang le parti procommuniste Toudeh. Les gens qui habitaient près du quartier général de la police secrète ne pouvaient plus dormir à cause des cris qui s'échappaient de l'immeuble. On racontait que Khadjar, quand il avait des insomnies, descendait lui-même dans les caves et torturait un prisonnier à mort pour calmer ses nerfs. Sa spécialité, c'était la massue de jongleur. Il écrasait les os en commençant par les doigts et en finissant par la tête.

Malko avait vu des photos de lui. C'était un colosse toujours très élégant dans son uniforme blanc, le visage barré d'une moustache noire soigneusement taillée.

— Si vous êtes vraiment diplomate, cela s'arrangera, continua le directeur. Ils ne peuvent rien vous faire. Évidemment, pour cet argent...

— Vous avez déjà vu des trafiquants déposer dix millions de dollars dans une banque ? grinça Malko. Même ici, ça ne se fait pas !

Sur ces paroles vengeresses, il sortit. Le flic s'effaça poliment, borné et discipliné ; les dix minutes étaient passées.

Pour se détendre, Malko marcha un peu. On ne voyait presque pas d'Européens. Plusieurs fois, il fut harponné par des marchands de tapis. C'est un tapis de prière qu'il lui aurait fallu !...

Il était fou de rage. Il s'était fait avoir comme un enfant. Le coup des policiers, faux ou vrais était sans parade. Pour la première fois depuis longtemps, il se sentait perdu et impuissant dans ce pays. C'était comme de s'attaquer à des sables mouvants.

Le soleil chauffait de plus en plus. Il chercha un bar. Bien entendu, cela n'existant pas. Il n'y avait que des cafés crasseux, où on débitait de l'abali, un mélange répugnant de limonade et de yaourt, ou de la bière locale.

Soudain, il pensa au journaliste barbouze recommandé par Mitchell. C'était le moment ou jamais de faire le compte de ses amis.

Il entra dans un café :

— Téléphone, *khodias* ?

Le patron lui désigna un appareil posé sur le comptoir. Malko fit le numéro. Une voix répondit en iranien :

— *Baleh* ?

— *Harroyé Derieux, befar me* ?

— *C'est moi*.

Cette fois c'était du français. Avec une pointe d'accent indéfinissable.

— Je suis un ami de Mr Mitchell, de Washington. J'aimerais vous voir.

— Venez. Vous avez l'adresse ?

— Oui. Je saute dans un taxi et j'arrive.

Il laissa une pièce de cinq rials et sortit. Un taxi passait. Malko lui donna l'adresse du Belge : 62 Ksuche Soraya.

C'était au nord, à la limite des quartiers chics, sur la route du *Hilton*. Il fallait sortir de la ville. Le taxi roula près de vingt minutes, puis tourna dans une rue sommairement empierrée, en face d'une villa entourée d'un haut mur.

Malko sonna. De furieux aboiements lui répondirent. Des pattes crissèrent sur le gravier et le museau d'un gros chien se glissa sous la porte, découvrant des crocs menaçants.

La porte s'ouvrit. Malko recula instinctivement. Mais le chien était tenu en laisse par un grand type blond, avec une grosse moustache en friche et un œil qui louchait affreusement. Une tête plutôt sympathique.

— N'ayez pas peur, dit-il jovialement, il ne mord que les jardiniers. C'est un chien très bien élevé. Tenez, regardez.

Il lâcha le collier du chien et dit : « Va Turc. » Le chien fila vers un jardinier, qui détala comme une flèche vers la maison. Derieux riait à gorge déployée.

— Vous savez qu'il m'en a abîmé un une fois, le salaud ! Mais j'ai les meilleurs jardiniers de Téhéran. Ils savent que, s'ils se laissent aller à leur naturel paresseux, ils se font bouffer.

Charmante mentalité ! Malko suivit son hôte dans la villa. C'était assez sommaire, mais il y avait une grande piscine.

— On va se taper un petit Champagne, proposa Derieux.

Il disparut et revint avec une caisse dont il entreprit de faire sauter le couvercle. En grosses lettres noires il était inscrit sur la caisse : *Destinataire ambassade d'Allemagne à Téhéran*.

Derieux sourit largement et expliqua :

— J'achète mon Champagne chez les douaniers iraniens. C'est là qu'il est le meilleur. Ils prélèvent systématiquement le quart des bouteilles qui arrivent. Et ils me l'apportent directement ici.

Il remplit deux coupes.

— Dégueulasse ! Décidément, les diplomates allemands ne savent pas vivre. La prochaine fois, j'exigerai celui de l'ambassade de France. C'est du Moët et Chandon. Bien, quel bon vent vous amène ? Je suppose que vous n'êtes pas en vacances à Téhéran.

Malko hésitait. Le bonhomme ne lui inspirait pas une confiance illimitée. Un peu trop jovial et bavard. Mais il n'avait pas tellement le choix. Il décida de raconter d'abord l'histoire de la serviette. Quand il eut fini, Derieux hochâ la tête.

— Vous n'avez pas beaucoup de chances de revoir votre fric. Surtout si ce sont des vrais policiers. Khadjar est une terreur, et surtout ce n'est pas le gars à laisser passer dix millions de dollars. Ils trouveront bien un prétexte légal pour conserver le fric.

— Mais si je demande à Schalberg d'intervenir ?

— Autant aller brûler un cierge à Lourdes. Lui et Khadjar sont comme cul et chemise. Il y a trop de cadavres entre eux. Depuis dix ans, ils gouvernent le pays par l'intermédiaire du chah. Chaque fois que quelqu'un les gêne, il meurt de mort violente.

— Et le chah, qu'est-ce qu'il fait là-dedans ?

— Il compte les morts. Jusqu'ici, cela lui rend plutôt service. Le budget iranien est trop pauvre pour nourrir les prisonniers politiques. Mais j'ai l'impression qu'il ne tourne pas le dos à Khadjar quand il le reçoit.

— Vous croyez à une révolution ?

— Vous savez, nous sommes en Orient. Les choses ne sont pas simples. Il n'y a pas de parti politique. De temps en temps, un type décide de se sucrer en grand et déclenche le baroud. Il finit Premier ministre, roi, pendu ou fusillé. Le reste c'est du folklore.

Malko écoutait, songeur. Derieux paraissait bien connaître le pays et plein de bon sens. Il pourrait peut-être lui rendre de sérieux services.

— Mais, dites-moi, enchaîna le journaliste, vous n'êtes pas venu me voir simplement pour me raconter vos malheurs. Je ne suis pas le bureau des objets perdus...

— Voilà, se lança Malko, j'ai en effet une mission archi secrète. C'est pour cela que Washington m'a donné votre nom.

— Mais vous avez vos gars, ici !

— Justement. On a l'impression, à la CIA, que Schalberg se préoccupe un peu trop des intérêts de son ami Khadjar et pas assez des nôtres. Je suis chargé de faire le point à ce sujet.

— Si vous n'êtes pas très prudent, cela risque d'être un point final, pour vous et pour moi.

— Je suis prudent. Est-ce que vous acceptez de m'aider ?

— Combien ?

Malko n'avait pas prévu une question aussi brutale. Mais ce n'était pas le moment de biaiser.

— Cinq cent mille dollars si vous me ramenez la serviette et son contenu. Pour le reste, je vous donne un forfait de dix mille dollars, plus vos frais. Mais il faut me faire confiance. Je ne peux pas vous payer tout de suite. Vous savez pourquoi.

Derieux fit mine de réfléchir.

— D'accord, marchons comme cela. Mais, pour les cinq cent mille, il n'y a pas beaucoup d'espoir.

— Je sais. Mais cela nous procure un excellent alibi pour votre intrusion dans cette histoire. Puisque Schalberg n'est pas à Téhéran aujourd'hui, je lui dirai que j'ai fait appel à vous en son absence. D'accord ?

Le Belge bourra sa pipe et hocha la tête.

— Ça se tient. Espérons qu'ils ne fouilleront pas trop loin. Pour commencer nous allons faire officiellement un tour chez Khadjar. Attendez-moi une seconde, je m'habille.

Malko se plongea dans la lecture d'un vieux *Life*. L'autre ne fut pas long. Ils prirent place dans la Mercedes 220 du Belge. Le chien les accompagna jusqu'à l'entrée de la grand-route.

De nouveau, la chaleur les prit à la gorge ; il y avait au moins 40 degrés. Les flics, aux carrefours, étaient abrités sous de petites tentes de toile et dirigeaient mollement une circulation terrifiante. La voiture descendait vers le sud de la ville. Enfin, le Belge s'arrêta sur une place, encombrée d'étals de marchands de pastèques.

— C'est là, fit-il. On va demander à voir Khadjar. Sortez votre passeport diplomatique.

L'inévitable huissier barbu et pas rasé les accompagna jusqu'à une salle d'attente. Seule différence signalant qu'on se trouvait dans un bâtiment officiel : il portait à la ceinture un énorme pistolet, passé directement entre le pantalon et le ceinturon.

— À propos, dit Malko il faudra que vous me procuriez une arme. On m'a pris la mienne.

Derieux fut très grand seigneur.

— Vous choisirez chez moi ce qu'il vous faut.

Décidément, c'était un garçon bien accueillant !

Ils attendirent près d'une heure. Malko bouillait.

Enfin l'huissier revint et introduisit les deux hommes dans un grand bureau. À en juger par les galons et les décorations qui constellaient l'uniforme de celui qui les reçut, il devait être au moins maréchal de la Cour. Malko fut déçu quand il se présenta :

— Major Hosrodar.

Derieux le connaissait. Ils échangèrent des *salamalekoum* pendant cinq minutes. Enfin Malko put s'expliquer. L'autre l'écouta sans sourciller.

— Je ne suis au courant de rien, dit-il en feuilletant distraitemment le passeport de Malko. Je vais me renseigner immédiatement. Attendez-moi ici, je vous prie.

Il parlait un anglais parfait. Après une petite courbette, il s'éclipsa.

— Il y a un loup, fit Derieux à voix basse. C'est le bras droit de Khadjar. Si ce sont vraiment ses flics, il doit le savoir. Et si ce

n'en est pas, il pourrait fort bien enquêter devant nous par téléphone...

— Vous pensez que Khadjar a voulu mettre dix millions de dollars dans sa poche ?

— C'est le genre de pourboire qu'il apprécie. On va voir.

On leur apporta du thé. Vingt minutes plus tard, le major Hosrodar revint, l'air soucieux. Il se rassit derrière son bureau, avant de s'adresser à Malko.

— Comme vous le pensiez, commença-t-il, vous avez malheureusement eu affaire à de vulgaires escrocs. Il n'y a aucune trace dans nos services d'une opération quelconque vous concernant. Je vais donc vous aiguiller sur l'officier chargé des enquêtes criminelles.

Il se leva, et adressa quelques phrases en persan à Derieux lui expliquant à quel bureau il fallait s'adresser.

Les deux hommes s'engagèrent dans un dédale de couloirs crasseux, puant l'urine et la sueur. Ils trouvèrent enfin une porte vitrée avec le nom du capitaine Shid.

Re-thé ; re-courbettés ; re-explications. Le capitaine Shid était un homme affable et souriant. Oui, son vénéré supérieur, le major Hosrodar, lui avait parlé de l'affaire. Il était désolé d'une pareille mésaventure, mais dans une grande ville, n'est-ce pas ?... Lui, personnellement, était décidé à agir avec efficacité. Il avait l'air si décidé que Malko, un instant, reprit espoir ; l'autre exposa alors son plan.

— Vous connaissez la voiture utilisée par les deux escrocs, d'après vos déclarations. Je vais donc vous donner deux de mes hommes en uniforme. Je vous conseille de vous placer au carrefour de la Chah-Reza et de la Ferdowsi. La voiture finira par y passer. Quand vous la reconnaîtrez, vous la désignerez à mes hommes qui la siffleront. Elle s'arrêtera et il n'y aura plus qu'à appréhender les criminels.

Malko en resta une bonne minute sans voix ; il regarda le capitaine pour voir s'il plaisantait, mais l'officier était parfaitement sérieux.

— Mais, mais, protesta Malko, vous n'allez pas mener une enquête normale ?

L'autre eut un geste apaisant :

— Si, si. Mais nous avons bien peu d'éléments. Si, au moins, je savais le nom de ces deux hommes !...

— Vous ne croyez pas que le directeur de la banque Melli...

— Ils ont sûrement donné de faux noms, puisqu'ils avaient de fausses cartes de police.

Rien à répliquer. Malko se voyait mal déambulant dans Téhéran avec deux flics iraniens à ses chaussures.

— Je vous remercie mille fois de votre aide dit-il. Mais je crains de ne pas avoir le temps de me poster au carrefour. Peut-être pourriez-vous y mettre vos deux hommes sans moi ?

Le capitaine sourit sans répondre. L'entretien en resta là.

Il valait mieux que Malko s'en aille ; il aurait cassé quelque chose. Quand il fut dans la voiture de Derieux, il explosa :

— Pourquoi n'avez-vous rien dit ? Ce type s'est foutu de nous comme il n'est pas permis. Il y a quand même dix millions de dollars en jeu.

Derieux haussa les épaules et freina sec, pour éviter un taxi.

— Pas la peine. Ils nous ont eu à l'iranienne. Ici, on ne s'entend jamais dire « non ». Mais on a très vite l'impression de devenir cinglé. Dans n'importe quel pays, si le chef de la police vous avait proposé ça, vous l'auriez balancé par la fenêtre. Ici, vous le remerciez.

« C'est sans bavures. Le directeur de la banque ne dira rien, terrorisé par la « gestapo » de l'oncle Khadjar. Vos gars sont déjà en « mission » sur la frontière du Pakistan, ou dans un coin comme ça, et la police déploie toute sa bonne volonté... Mais, il y a un truc qui me chiffonne...

— Quoi ?

— Khadjar paraît remarquablement bien renseigné. Votre ami Schalberg pourrait bien toucher sa petite commission sur les dollars.

— J'ai encore une petite carte à jouer, dit Malko, songeur. Mais il faut que j'attende le retour de Schalberg. Nous verrons Khadjar ensemble.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je vous laisse la surprise. Et puis, inutile que je vous le dise, ce serait dangereux pour vous.

Derieux n'insista pas.

— On va se vider une vodka-lime au *Hilton*, proposa-t-il. On fera notre plan de combat. À cette heure-ci, il fait trop chaud. Même les révolutions s'arrêtent.

Malko accepta avec joie. Hildegard devait être réveillée. Comme elle repartait le lendemain, autant en profiter. Ils arriveraient au *Hilton* juste pour le déjeuner. Un message attendait Malko dans sa case : « Le général Schalberg vous attend demain à son bureau. Une voiture passera vous prendre à 10 heures. »

## CHAPITRE III

Hildegard n'était pas seule ; Malko s'aperçut avec déplaisir qu'il en était vexé. La jeune Allemande était étendue sur une chaise longue au bord de la piscine, et un homme, que Malko ne voyait que de dos, était assis à ses pieds.

— C'est à vous ça ? demanda Dericu à Malko, en désignant Hildegard. Vous allez vite ! Ici, ça vaut de l'or, une créature de cet acabit.

En voyant arriver Malko, Hildegard agita joyeusement le bras. Son compagnon se leva, comme poussé par un ressort. Il était rouge comme une écrevisse et son maillot délimitait de petits bourrelets de graisse autour de sa taille.

— Je m'appelle Van der Staern, dit-il à Malko. Je me suis permis de parler à mademoiselle parce que la vie est bien triste dans cet hôtel.

Il n'avait pas besoin de se présenter : c'est comme s'il avait eu un drapeau belge peint sur le ventre. Il parlait comme les imitateurs de café-concert.

Les yeux d'Hildegard pétillèrent en regardant Malko. Lui ne voyait que ses jambes. Longues et fines, avec des cuisses charnues. C'était agréable de se dire qu'on en profiterait encore !

Van der Staern débordait de prévenances. Il avait précipité une chaise sous Malko et tenait la main de Dericu comme si c'eût été un lingot d'or. Il était vraiment sevré d'affection.

— Je vous invite tous à déjeuner, proclama-t-il. Ici au bord de la piscine. Je m'occupe de tout.

Avant qu'ils aient eu le temps de répondre, il avait filé comme une flèche à la recherche du maître d'hôtel.

Résigné, Malko alla se changer. Dericu commençait déjà à faire de l'œil à Hildegard. Quand il redescendit, la table était mise. Hildegard s'étira et fit quelques pas au bord de l'eau, déchaînant la concupiscence impuissante du personnel. Malko

se demandait sous quel prétexte mondain il pourrait l'entraîner faire la sieste après le déjeuner.

Le Belge avait bien fait les choses. On apporta deux boîtes d'une livre de caviar Bélouga, la spécialité du pays. Avec les tapis, c'est d'ailleurs tout ce que l'Iran avait à offrir.

Malko était frappé par la couleur de peau de Van der Staern. On aurait dit qu'il avait été trempé dans l'eau bouillante. Il devait souffrir affreusement, car de grands lambeaux de peau se détachaient de son dos. Il surprit le regard de Malko :

— Je sais, ce n'est pas beau, soupira-t-il. Mais je ne suis pas habitué, savez-vous. J'habite Anvers. Quand je suis arrivé ici, j'ai cru que je pourrais bronzer un peu pour épater les copains de l'étude, à mon retour.

— De l'étude ? coupa Malko.

— Oui, se rengorgea Van der Staern. Je travaille chez M<sup>e</sup> Bosch, notaire à Anvers depuis trois générations. Je suis son premier clerc, ajouta-t-il modestement.

— Vous êtes parti avec la caisse au pays des Mille et Une Nuits ? demanda Malko, mi-figue, mi-raisin.

L'autre bondit sous l'outrage :

— Monsieur, je travaille depuis dix ans chez M<sup>e</sup> Bosch ! Il a entière confiance en moi...

— Justement..., continua Malko.

Van der Staern ignora l'adverbe :

— Non, j'accomplis la plus importante mission de ma carrière.

— Ici ?

— Oui, c'est une bien triste histoire. M<sup>e</sup> Bosch avait prêté de l'argent à un honorable commerçant d'Anvers, pour effectuer une transaction concernant une importante cargaison de blé. Acheté en Argentine, il transitait par Anvers, pour être revendu en Iran. Tout était parfaitement correct et M<sup>e</sup> Bosch a avancé les fonds. Et même, ajouta Van der Staern douloureusement, l'attaché commercial iranien avait moralement couvert l'opération !

Il s'arrêta pour engouffrer une cuillerée à soupe de caviar.

— Alors ? demanda Derieux, hilare, flairant l'énorme escroquerie.

— Alors, le blé devait être acheminé par chemin de fer et passer la frontière à Khurramchahr. Jusque-là, tout s'est bien passé. Notre client a reçu de son correspondant d'ici un télégramme disant que les autorités iraniennes refusaient au dernier moment la licence d'importation et que de toute façon, les acheteurs n'avaient pas beaucoup d'argent en ce moment !

— Qui sont les acheteurs ?

— Des groupes officiels iraniens.

— Et le blé, alors ?

Van der Staern leva les bras au ciel et faillit s'étrangler avec son caviar.

— Le blé ! Il pourrit, monsieur ! Depuis huit jours, il se trouve sous un soleil torride, dans les docks de Khurramchahr. Il germe, il gonfle, il va éclater, il verdit, il jaunit, c'est affreux. Et je ne peux rien faire.

« J'ai tout essayé, on dirait qu'un mauvais génie ne veut pas de mon blé en Iran. Il manque toujours une signature, ou le fonctionnaire que je dois voir est introuvable. L'un d'eux m'a même demandé de l'argent pour me donner une autorisation.

— Vous le lui avez versé ? coupa Derieux.

— Non, bien sûr. J'ai même signalé le cas à mon ambassade.

— Et vous avez eu l'autorisation ?

— Non.

Derieux ricana en silence. Son blé allait rester à Khurramchahr assez longtemps pour mûrir et être récolté, avec ces méthodes-là !

— Mais quel est votre rôle, au juste ? demanda Malko.

Il avait pris le genou d'Hildegard sous la table et sa bonne humeur était revenue.

— Notre créancier a abandonné ses droits à M<sup>e</sup> Bosch, et désormais le blé nous appartient. Je suis chargé de le négocier au mieux. Mais quelle histoire ! Ce pays est impossible. J'avais l'adresse de l'acheteur. Je pensais trouver une maison sérieuse, ayant pignon sur rue, des employés, des références bancaires.

Il baissa la voix de honte.

— C'est un marchand du Bazar ! À Anvers je n'oserais même pas lui vendre cent francs de marchandise à crédit, savez-vous ! Il n'a pas de compte en banque et il sait tout juste lire. Quant à

son magasin, si on peut appeler ça un magasin... Une échoppe noirâtre, faite de morceaux de caisses, au fond de l'allée la plus minable du Bazar. Il n'y a même pas de sièges. Je me suis assis sur une caisse retournée. Et ce monsieur avait acheté du blé pour quatre-vingt mille dollars ! Quand je lui ai demandé quelles étaient ses disponibilités, il a tiré de sa djellaba un paquet de billets crasseux, attachés par un élastique. C'était son capital.

« Je l'ai menacé de saisie. Il m'a dit que sa boutique ne valait pas plus de trois mille tomans et que, de toute façon, on ne saisissait jamais en Iran...

« Je n'ai pas osé le brusquer trop. C'est mon dernier espoir. Il paraît que ses acheteurs habituels n'ont plus d'argent, mais il a en vue un type qui me prendrait tout le stock à un prix raisonnable. Je dois aller le voir demain.

Derieux fit une grimace :

— Demain... *Farda... pass farda*. C'est le premier mot qu'on apprend en Perse. Ici, on ne dit jamais « non ». C'est toujours *farda*. Mais ça revient au même.

La remarque n'affaiblit pas l'optimisme du Belge ; la vodka y était pour beaucoup. Le déjeuner se termina dans l'euphorie. Malko n'avait d'yeux que pour Hildegard. Elle faisait un numéro de chatte très au point, croisant et décroisant ses jambes fuselées, laissant couler sur toute la table des œillades langoureuses. Van der Staern aurait rougi s'il avait pu. Il fut d'ailleurs le premier à s'excuser. Derieux se leva aussitôt après.

— Je vais aller traîner un peu en ville, dit-il à Malko, histoire de savoir les bruits qui courrent. On se verra demain, après votre rendez-vous avec Schalberg. Pas la peine de précipiter les choses !

Quand Malko revint à la piscine, Hildegard était déjà montée. Il fonça et arriva en même temps qu'elle devant sa chambre. Le reste se passa très bien. Elle voulait prendre une douche, et il la rejoignit. Trempés, ils s'écroulèrent ensuite sur le lit.

Ils se retrouvèrent ensuite en bas pour aller dîner au *Colbeh*, la boîte chic de Téhéran, dans l'hôtel *Darband*, en face du Palais d'été. Un taxi les y amena. Au moment où ils

traversaient le hall, un équipage de la Scandinavian Airlines System se regroupait dans un coin, prêt au départ. Il y avait quatre hôtesses blondes. Hildegard poussa un cri :

— Margaretha !

La plus grande des blondes se détacha du groupe et vint se jeter dans les bras de l'Allemande. Hildegard expliqua à Malko :

— Margaretha c'est ma grande copine. Elle travaille à la SAS mais nous avons habité ensemble à New York.

Malko s'inclina et invita la jeune Suédoise à prendre un verre. Il était soucieux : il devait à tout prix raconter le vol des dollars à Washington, sans passer par l'ambassade. Impossible d'envoyer un câble en clair. Il ne fallait pas compter sur le téléphone : déjà d'un quartier de Téhéran à l'autre ça ne marchait pas toujours. Hildegard filait sur Bangkok le lendemain. À moins que...

— D'où venez-vous ? demanda-t-il à la Suédoise.

— De Tokyo, en deux fois, répondit la jeune fille. J'ai d'abord fait Hong Kong et Manille, puis deux jours de repos à Bangkok. Ensuite, Calcutta et Karachi, puis Téhéran.

— Vous allez en Europe ?

— Oui. Notre Coronado décolle à 2 h 05 cette nuit. Nous serons à Copenhague demain matin à dix heures, après deux stops à Rome et à Zurich.

— Bigre ! Ça va vite, dit Malko.

Flattée, la jeune fille ajouta :

— Oui, le Coronado, c'est le plus rapide de tous les jets, 950 de vitesse de croisière...

Malko réfléchissait. Il attaqua Margaretha :

— Pourriez-vous me rendre un très grand service ?

— Bien sûr. Si c'est possible.

— Pouvez-vous téléphoner à quelqu'un en arrivant à Copenhague ? Ou mieux, passer le message à une hôtesse qui part pour New York. Qu'elle appelle un numéro à Washington, en arrivant ?

Margaretha hésitait un peu. Hildegard intervint :

— Accepte, dit-elle. C'est un ami et le règlement ne l'interdit pas...

— Bon, d'accord. Elle fouilla dans son sac. Attendez, je vais vérifier les horaires Copenhague-New York. — Elle feuilleta un horaire de poche. — Voyons, le dimanche nous avons seulement notre vol quotidien, SK 915, qui quitte Copenhague à 15 h 45 et arrive à New York à 19 h 15.

J'aurai le temps de voir une hôtesse. Donnez-moi votre message.

— Parfait, dit Malko. Si vous ne pouviez le transmettre, je prends votre adresse et un ami à Copenhague vous appellera.

Elle griffonna son nom et son adresse. Malko empocha le papier. Il allait immédiatement envoyer un câble au troisième secrétaire d'ambassade, celui chargé des affaires un peu spéciales. Un certain chiffre après la signature indiquait qu'il s'agissait d'un agent « noir » de la CIA.

Malko donna à Margaretha un papier où quelques phrases étaient écrites : le résumé de la situation. Puis, ils regardèrent s'embarquer tout l'équipage de la SAS.

Ils passèrent ensuite la soirée au *Colbeh* et dînèrent en face de deux pilotes israéliens noyant leur ennui dans le gin tonic. Hildegard se levant à six heures, ils ne rentrèrent pas tard. Avant de se coucher, Malko expédia de l'hôtel son câble : « Contacter d'urgence hôtesse Margaretha Johnson arrivant par vol « Royal Viking » Tokyo-Copenhague 10 heures dimanche. » Suivaient les coordonnées de la jeune fille. Avec ça, si le rapport n'arrivait pas...

Il rejoignit ensuite Hildegard qui l'attendait en ravissante chemise de nuit bleue.

Au moment où Malko allait s'endormir, un grondement sourd fit trembler les vitres. Malko regarda sa montre : 2 h 10. Exact comme une horloge, le Coronado de la SAS s'envolait pour Copenhague, avec son message.

Le général Schalberg était un géant au crâne rasé à la Yul Brynner. Ses yeux bleus en amande n'avaient pas plus d'expression qu'un morceau de verre et il fumait sans arrêt de longues cigarettes, plantées dans un fume-cigarette d'ambre.

Son accueil avait été extrêmement affable. Une longue Chrysler noire était venue chercher Malko à l'hôtel, conduite par

le premier Iranien rasé qu'il ait vu. Schalberg était déjà dans son bureau quand on avait introduit le visiteur. Les deux hommes s'étaient jugés en une seconde.

Malko, enfoncé dans un profond fauteuil, était dominé par le général. Vieux truc pour donner à l'adversaire un complexe d'infériorité. L'Autrichien raconta toute son histoire et attaqua :

— Pourquoi personne n'est-il venu me chercher à Mehrabad ? Nous aurions encore les dix millions de dollars.

Le général serra les lèvres.

— Le câble chiffré est bien arrivé, mais il est resté sur mon bureau. J'étais allé voir des agents iraniens qui, dans le Nord, avaient pu s'infiltrer en Union soviétique. Washington aurait dû me prévenir plus tôt.

C'était plausible. Mais il avait pu aussi partir *après* avoir reçu le câble.

— Ne vous tracassez pas, continua le général. Je prends tout sur moi. J'enverrai un rapport dès ce soir.

— Et vous n'avez aucune idée de la façon dont ces gens ont pu être prévenus ? continua Malko.

— Le câble est resté deux jours sur mon bureau... La somme pouvait tenter beaucoup de gens. Nous verrons bien s'il y a une brebis galeuse dans notre service. Je vais en parler à mon ami le général Khadjar.

C'était la phrase que Malko attendait.

— Pourrais-je le rencontrer avec vous ? demanda-t-il. C'est un homme passionnant, paraît-il.

Schalberg ne tiqua presque pas.

— Bien sûr ! J'y vais maintenant. Accompagnez-moi.

Debout, il dominait Malko de près de vingt centimètres. Ils prirent l'ascenseur. Les bureaux du général se trouvaient dans un petit bâtiment ultramoderne, de trois étages, dans la cour de l'ambassade. Tous les services essentiels y étaient groupés. Rien ne se décidait d'important sans que le général en fût prévenu. Il avait d'ailleurs beaucoup plus de contacts avec les Persans que l'ambassadeur, qui s'embêtait à mourir et ne pensait qu'à séduire les élégantes Persanes en leur promettant des décosations américaines.

La Chrysler les attendait. Dans la voiture, Schalberg fut encore plus détendu.

— Vous avez l'intention de passer quelques jours en Iran, maintenant que votre mission est terminée ? Je peux mettre une voiture avec chauffeur à votre disposition, pour aller sur la Caspienne, ou sur le golfe Persique.

— Je ne dis pas non. Mais je veux d'abord voir Téhéran.

— Ça vous prendra deux heures. Il n'y a rien. Ispahan et Chiraz valent le coup.

Ils étaient arrivés devant le bâtiment que Malko connaissait déjà. Bien que le général fût en civil, les deux sentinelles se figèrent au garde-à-vous.

Le bureau du général Khadjar était au premier étage. Pour y parvenir, ils passèrent devant cinq hommes armés de mitrailleuses, qui se tenaient en quinconce dans le couloir. Il y avait ensuite une pièce où se prélassaient deux gorilles aux poches alourdies d'artillerie.

La porte était ouverte, et Schalberg entra sans frapper. Vêtu d'une irréprochable tunique blanche, le général Khadjar assis à son bureau, était encore plus impressionnant que sur ses photos. La peau était très mate, la moustache et les cheveux noir corbeau. Les yeux bougeaient sans arrêt. Il sourit à Malko, découvrant des crocs blancs de fauve. En anglais, Schalberg présenta Malko et expliqua l'histoire de la serviette disparue. Khadjar hocha la tête.

— Je suis déjà au courant. Son Altesse Malko Linge a déjà eu affaire à nos services. Je le tiendrai au courant.

Teymour Khadjar était à la hauteur de sa réputation.

Il paraissait un peu agacé que son ami lui eût amené Malko. Celui-ci remarqua qu'un des tiroirs du bureau était entrouvert, à portée de la main droite de Khadjar. Le général était décidément un homme prudent.

Malko sentait nettement qu'il était de trop. Il décida de voler au secours de Schalberg, qui paraissait bien embarrassé.

— Général, dit-il à Khadjar, je suis sûr que vous ferez l'impossible pour retrouver mes voleurs et je vous en remercie. Je voudrais seulement vous demander un service, qui n'a rien à voir avec cette affaire. J'ai connu, il y a quelques années, un

officier iranien en stage aux USA. Il s'appelait Tabriz. Pourriez-vous me dire s'il est à Téhéran ?

— Bien sûr.

Khadjar appuya sur le bouton de l'interphone et dit une phrase rapide en persan. Malko vérifia ainsi qu'il cherchait vraiment le lieutenant Tabriz.

— Asseyez-vous quelques instants, proposa Khadjar. On va me renseigner.

On apporta l'inévitable thé. Brûlant. Malko attendait anxieusement. C'était sa seule chance de coincer Khadjar, ou du moins de le mettre dans l'embarras.

L'interphone grésilla. Khadjar prit un crayon et nota. Puis il tendit le papier à Malko.

— Voici l'adresse du lieutenant Tabriz. N'importe quel taxi vous y conduira facilement.

Malko prit le papier et regarda Khadjar bien en face :

— Je voudrais que vous veniez avec moi, Général.

— Avec vous ?

Pris à contre-pied, Khadjar était sincèrement surpris. Il interrogea du regard Malko.

— Oui, fit l'Autrichien, je me sentirais plus en sécurité. Je vous ai fait un petit mensonge : C'est le lieutenant Tabriz qui m'a attaqué l'autre soir. Il pourra certainement aider votre enquête...

## CHAPITRE IV

On n'est pas chef de la police secrète pendant dix ans sans que ça vous marque : Khadjar ne perdit pas son impassibilité.

— Très intéressant, dit-il d'une voix douce. Je convoquerai pour demain ce lieutenant Tabriz. Vous viendrez aussi et nous découvrirons ainsi la vérité.

Une fois de plus, Malko rageait. La riposte était efficace. Du jour au lendemain, il pouvait se passer bien des choses. Si Khadjar était dans le coup, il trouverait une façon de parer l'attaque. Une chose étonnait pourtant l'Autrichien. Pourquoi le général lui avait-il permis si facilement de connaître l'adresse de Tabriz ?

— Voulez-vous être mon hôte ce soir ? continuait Khadjar. Je donne une petite réception en l'honneur des vingt ans de ma fille. Je vous enverrai ma voiture à l'hôtel vers huit heures.

Il se leva. L'entretien était terminé. Schalberg était songeur. Il raccompagna Malko jusqu'en bas.

— Pourquoi ne m'aviez-vous pas dit que vous aviez identifié l'un de vos agresseurs ? demanda-t-il.

— Vous ne m'en avez pas laissé le temps. Et je pensais que cette information serait plus utile au général Khadjar. Espérons qu'il retrouvera Tabriz et notre argent.

— Espérons.

Schalberg semblait de plus en plus songeur. Malko se demanda jusqu'à quel point il était dupe. Il allait le savoir très vite. Le général n'était pas homme à se laisser attaquer sans riposter. Il avait parfaitement compris le piège tendu à Khadjar. Que Malko ne lui en ait rien dit, ce n'était pas une preuve de confiance...

La voiture ramena Malko au *Hilton*. Un nouvel équipage de la Panam arrivait, sans Hildegard. Il prit sa clef et monta dans sa chambre. La climatisation fonctionnait à peu près, et il avait besoin de réfléchir au frais.

Il tira de sa poche le papier avec l'adresse de Tabriz. Aucune raison pour qu'elle soit fausse. Pourquoi ne pas vérifier quand même ?

Mais pas seul ! Malko décrocha le téléphone, demanda le numéro de Derieux.

Le Belge répondit.

— Vous êtes libre, pour faire une petite balade en ville ? demanda Malko.

— Quel genre ?

— Reconnaissance armée.

— Pas tout de suite. J'ai un déjeuner avec le ministre de la Cour. Vers quatre heures, je serai libre.

— Bon. Mais apportez-moi un peu d'artillerie !

Derieux eut un gros rire.

— C'est une reconnaissance ou une attaque ? Entendu. À tout à l'heure.

Malko prit une douche et s'étendit sur son lit. Le téléphone le réveilla. Derieux était en bas. Il s'habilla à toute vitesse, maudissant la chaleur, car le climatiseur était tombé en panne, pour la cinquième fois depuis l'arrivée ; un air gluant et chaud filtrait à travers la fenêtre.

Le Belge avait mis un complet bleu pétrole avec un énorme œillet à la boutonnière. Il était encore plus rubicond que d'habitude. Le déjeuner avait dû être bien arrosé.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

Malko lui tendit le bout de papier donné par Khadjar. Le Belge y jeta un coup d'œil.

— C'est dans le Sud, du côté de Chokouf. Un coin minable. Qui allons-nous voir ?

Malko lui expliqua en quelques mots la situation.

— J'ai tout lieu de croire que je ne verrai jamais le lieutenant, conclut-il. À moins que nous ne le coïncions nous-mêmes. Il doit en savoir long sur les rapports Khadjar-Schalberg. Ce n'est pas dans une boule de cristal qu'il a lu que j'arrivais avec dix millions de dollars. Et seul Schalberg était censé être au courant.

Tout en conduisant pied au plancher, Derieux se frotta le menton. Il n'avait pas l'air très rassuré.

— Je n'aime pas beaucoup m'attaquer au père Khadjar. Il est dangereux, bien informé et tout-puissant. S'il apprend que je vous aide, je peux être viré du pays en dix minutes. Au mieux !

— Il ne le fera pas, à cause de moi. Je représente quand même le gouvernement américain.

— Et après votre départ ? Non, je crois que je vais laisser tomber. Je ne veux pas d'histoires. C'est trop risqué. Vous êtes sympa, mais j'ai une femme et deux enfants. Tenez, prenez ça en souvenir.

Derieux ouvrit la boîte à gants et en tira un gros pistolet enveloppé dans un chiffon. Il le posa sur les genoux de Malko. En même temps il coupa les files de voitures et s'arrêta le long du trottoir.

— Vous êtes sur la Chah-Reza, dit-il à Malko. N'importe quel taxi vous conduira dans le sud de la ville. Ne payez pas plus de cinquante riaux, soixante s'il gueule trop.

Malko n'avait pas bougé. C'était le moment où jamais de recourir au charme slave. Il se tourna lentement vers Derieux et le regarda bien en face. L'autre soutint le regard d'or.

— Qu'est-ce que vous diriez, commença Malko, si je vous apprenais que je suis ici pour remplir une mission ultra secrète, sur l'ordre du président des États-Unis lui-même, et que le vol des millions n'est qu'une toute petite péripétie ? J'ai besoin de votre aide et je réponds de votre sécurité, comme de la mienne.

Derieux restait sceptique. Il secoua la tête.

— Vous n'empêcherez pas Khadjar de me faire la peau quand vous serez à dix mille bornes.

— Il n'y aura plus de Khadjar après mon départ.

— Quoi ?

Cette fois le Belge était stupéfait. Il regarda Malko.

— Vous voulez liquider Khadjar ? Mais pourquoi ? Il vous a toujours servi. C'est ici le bras droit de la CIA. On le lui a assez reproché.

— Disons que le bras devient tentacule, dit Malko. Je ne peux vous en dire plus. Du moins pour l'instant. Mais s'il y avait le moindre accrochage, votre situation est faite aux USA. Pour que vous voyiez que je ne plaisante pas, je vous remettrai

demain un passeport américain à votre nom, un passeport diplomatique.

— Un faux ?

— Non, un vrai. Établi par l'ambassadeur de mon pays à Téhéran.

Le Belge était ébranlé, mais non convaincu. Malko tira alors de son portefeuille une enveloppe. Il l'ouvrit et y prit un papier qu'il tendit à Derieux.

— Lisez.

La feuille était à en-tête de la Maison-Blanche et le texte très court.

« Je demande à tous les représentants de l'administration ou des forces armées américaines de donner une aide totale à SAS Malko Linge dans l'accomplissement d'une mission, intéressant la sécurité des USA, qui a pour cadre le Moyen-Orient. Cet ordre est valable un mois. »

C'était manuscrit et signé par le Président. Une assurance sur la vie pour Malko.

— Je peux réquisitionner l'amiral commandant la VI<sup>e</sup> flotte, dit Malko. Et l'ambassadeur aussi. Avec ce papier, je suis aussi puissant que le Président, pendant un mois.

— Qu'est-ce que ça veut dire, SAS ?

— Son Altesse Sérénissime. C'est mon titre autrichien.

Cette fois, subjugué, Derieux ne discuta pas. Une altesse l'impressionnait beaucoup plus que le président des USA. Il passa une vitesse et haussa les épaules.

— Bon. On y va. Mais j'espère que vous ne bidonnez pas. Je joue ma peau.

Malko ne répondit même pas. Il avait eu chaud. Pendant que Derieux injuriait piétons et automobilistes, il vérifia le pistolet et le glissa dans sa ceinture. Il fallut vingt minutes pour arriver à l'adresse en question.

C'était une petite rue en terre battue, comme il y en a des centaines à Téhéran, avec l'égout à ciel ouvert. Maisons de brique grise. Pas de trottoir. Ils durent arrêter la voiture et continuer à pied. Les numéros étaient mis au petit bonheur. Ils trouvèrent le 27 après le 6. Et personne à qui demander un renseignement. Ils frappèrent en vain à plusieurs portes.

Pendant leurs recherches, un Iranien passa à bicyclette, portant sur l'épaule un lampadaire à acétylène, allumé. C'était plus gai pour livrer.

Derieux découvrit enfin dans le couloir une carte de visite en persan.

— C'est au premier, dit-il à Malko. C'est marrant, la baraque a l'air déserte.

La carte était neuve et fixée par une punaise. Malko n'était pas tranquille. Une ambiance bizarre se dégageait de cette maison vide. Ils suivirent le couloir et trouvèrent un escalier branlant en bois.

Il n'y avait qu'une porte sur le palier. Et elle était entrouverte... Sur le bois, la même carte de visite qu'en bas.

Derieux tira de sa ceinture un gros Lüger et l'arma. Malko s'approcha de la porte et frappa deux coups légers.

Pas de réponse. Il refrappa.

On n'entendait que le bruit de leur respiration.

— On y va ? proposa Derieux.

— Non.

— Pourquoi ? Il a dû filer en vitesse.

— Je ne crois pas. C'est un piège. Regardez.

Malko désignait les gonds de la porte. Ils étaient encore tout luisants d'huile.

— Quelqu'un tient à ce que nous trouvions cette chambre et que nous y entrions. Et je ne pense pas que ce soit Tabriz.

— Vous pensez qu'on nous attend dans la chambre ?

— Non, quelque chose de plus vicieux.

Tout en parlant à voix basse, ils s'étaient éloignés dans le couloir.

— J'ai une idée, dit Malko.

Dans un coin, il y avait un lourd escabeau de bois. Malko le posa devant la porte. Un crochet pendait au mur, juste en face. L'Autrichien chercha un moment et trouva dans un coin du couloir ce qu'il voulait : un bout de corde. Il la noua autour du crochet. Puis, appuyant l'escabeau contre la porte de Tabriz, il l'attacha avec l'autre extrémité de la corde. De cette façon, l'escabeau tenait en équilibre contre le battant retenu par la corde.

— Voilà, fit Malko. Cet instrument va entrer à notre place dans la chambre. Vous avez un briquet ?

Il prit le Zippo que Dericu lui tendait.

— Je vais mettre le feu à la corde. Le temps qu'elle brûle, nous pourrons descendre. La corde cassée, l'escabeau va ouvrir la porte en s'appuyant dessus. Il ne restera plus qu'à remonter voir le résultat de l'opération.

La flamme entama le chanvre. Les deux hommes dégringolèrent l'escalier et enfilèrent le couloir.

Ils couraient encore quand l'explosion secoua toute la rue. Instinctivement ils se jetèrent par terre. Quand ils se relevèrent, des gens couraient autour d'eux. Lentement Malko et Dericu revinrent vers la maison.

Ce n'était plus qu'un tas de ruines fumantes. Tout l'intérieur s'était effondré, laissant seulement la façade en pisé.

— Il devait y avoir dix kilos de plastic, dit Malko, déclenché par l'ouverture de la porte. Nous aurions eu de belles funérailles. Avec, en prime, le récit de la trahison du lieutenant Tabriz, qui a finalement préféré la mort au déshonneur.

— Vous pensez que c'est Khadjar ?

— J'en suis sûr. Je vais m'amuser ce soir. Ma place ne doit même pas être retenue à table.

— Comment ? Vous allez dîner chez lui ?

— Eh oui ! Ça va au moins lui gâcher sa soirée. Parce que je n'ai rien d'un ectoplasme.

— C'était bien monté. On nous aurait ramassés à la petite cuillère. Plus sûr que de nous faire abattre par des tueurs. C'est pour cela qu'il n'y avait personne dans cette rue. On a dû évacuer les habitants.

Ils retrouvèrent la Mercedes sans autre incident. Dericu n'avait pas l'air tellement ému. Il menait la voiture avec dextérité à travers les embouteillages. La nuit tombait et une curieuse lumière mauve illuminait les montagnes derrière Téhéran. Malko eut juste le temps de se changer et de prendre une douche. Il avait rendez-vous avec Dericu le lendemain pour déjeuner. En attendant il avait du pain sur la planche...

En tunique blanche, le général Khadjar accueillait ses invités sur le perron de sa résidence, près du Cercle franco-iranien. En voyant Malko, il ne cilla pas. Ou il avait beaucoup de sang-froid, ou ses informations allaient très vite.

— Venez, Altesse je vais vous présenter à ma fille, dit-il.  
Toujours le titre. Un assassin bien élevé.

Il prit Malko par le bras et le conduisit au buffet, dressé dans le jardin.

— Voici Saadi, dit-il. Elle a vingt ans aujourd’hui.

Malko s'inclina devant la jeune fille, ravissante. De longues jambes minces, un buste un peu étroit avec une poitrine pointue, et un petit visage dur et triangulaire de chat. L'air très intelligent. La digne fille de son père. Les yeux pers soutinrent le regard des yeux d'or de Malko.

— Mon père m'a beaucoup parlé de vous, dit-elle. Je suis ravie de vous connaître.

Elle ne le quittait pas des yeux. La voix était déjà celle d'une femme.

— Que pensez-vous de notre pays ? continua-t-elle. Je serais heureuse de vous aider à le découvrir, si toutefois votre travail vous en laisse le temps...

Venant d'une telle créature, ce ne pouvait être qu'une invite amoureuse ou un piège.

Provisoirement, Malko préféra croire que son charme agissait une fois de plus.

Les salons étaient pleins d'officiers iraniens, avec des gueules de bandits. Tous portaient un pistolet à la ceinture. Charmant, à côté des robes de cocktail ! Saadi, fille de Khadjar, minaudait adorably. Elle avait une façon de regarder les hommes dans les yeux qui faisait rougir même Malko. Dans ce pays où la virginité est un passeport obligatoire pour le mariage, c'était surprenant...

— Je donne une soirée la semaine prochaine, dit-elle à Malko. J'aimerais vous avoir.

Comment refuser ? D'autant que les jolies filles foisonnaient. Toutes parfaitement coiffées, vêtues de robes aux décolletés vertigineux, elles dévisageaient froidement les

hommes présents, pour bavarder ensuite avec de petits gloussements.

— Vous dansez ? proposa Malko.

La façon de danser de Saadi se rapprochait plus de la danse du ventre que de la valse. Malko se dit que le général allait avoir un motif supplémentaire de lui en vouloir. Mais il laissa la jeune Iranienne s'appuyer contre lui avec souplesse. Il aurait donné cher pour voir son visage. Il serra légèrement la main qu'il tenait. Les doigts fins de Saadi répondirent à sa pression.

Khadjar lui-même interrompit le flirt. Une coupe de Champagne à la main, il appela joyeusement Malko, qui dut abandonner Saadi. Très protecteur, le général mit un bras autour des épaules de Malko.

— J'aurai du nouveau pour vous demain, cher ami, dit-il. L'enquête a progressé rapidement aujourd'hui. Peut-être même retrouverons-nous votre argent.

Malko vida sa coupe de Champagne. Le fournisseur était meilleur que celui de Dericheux. Mais le général Khadjar avait un sacré culot ! Car, pour Malko, l'enquête avait bien failli être terminée définitivement.

— Ma voiture viendra vous chercher demain, continua Khadjar. À neuf heures.

Il s'éloigna. Malko se promena un peu parmi les invités et rencontra plusieurs membres de l'ambassade américaine. Il parla seulement au troisième secrétaire, Bill Starr, admirateur frénétique de Schalberg.

— Le plus grand bonhomme qu'on ait à la CIA, dit-il à Malko. Le chah lui mange dans la main.

Un peu après, Malko s'éclipsa, après avoir serré un peu trop longtemps la main de Saadi. Elle pérorait en persan au centre d'un groupe de jeunes filles.

À minuit, Malko dormait du sommeil du juste, son pistolet sous l'oreiller et la commode poussée devant la porte. À moins de faire sauter l'hôtel, les créatures de Khadjar ne pouvaient pas grand-chose. Ils ne détruirraient pas le *Hilton* : il valait huit millions de dollars et n'était pas encore payé.

La voiture de Khadjar fut là à l'heure. Elle ne portait aucun signe distinctif, mais le portier salua Malko avec un respect tout neuf.

Il ne leur fallut que dix minutes pour arriver. Tous les flics des carrefours leur donnaient la priorité. Grisant. Les sièges arrière sentaient l'eau de Cologne de bonne qualité. Le général était un homme raffiné.

Il attendait devant le quartier général de la police. Il ne laissa pas le temps à Malko de descendre et le rejoignit dans la voiture. L'air mystérieux, il lui dit :

— J'ai de bonnes nouvelles.

La Chrysler bleue repartit, Khadjar fumant un petit cigare hollandais et Malko méditant. Ils traversèrent tout le sud de la ville et s'engagèrent dans les faubourgs, constitués essentiellement de briqueteries à ciel ouvert. Enfin, la voiture stoppa à l'entrée d'un bâtiment moderne.

Trois officiers attendaient devant la porte. Ils saluèrent Khadjar avec une raideur allemande et ignorèrent Malko. Le groupe emprunta un long couloir, glacé en dépit de la chaleur. On vit passer une infirmière. Au fond, Khadjar s'effaça pour laisser passer Malko.

La pièce était vide, à l'exception d'une civière sur laquelle reposait une forme recouverte d'un drap. Les murs étaient peints au ripolin vert, les fenêtres fermées. Un officier s'avança vivement et souleva le drap.

— Reconnaissez-vous cet homme ? demanda Khadjar.

Malko s'approcha. Le mort était en tenue de l'armée iranienne. Il portait une vilaine blessure à la tempe. Son visage était calme.

Sans aucun doute possible c'était le lieutenant Tabriz.

— C'est bien l'officier qui dirigeait l'attaque, dit Malko. Que lui est-il arrivé ?

Khadjar rabattit le drap avec le geste soigneux d'un collectionneur jaloux protégeant une œuvre d'art, puis il entraîna Malko hors de la pièce.

— Il s'est suicidé. J'avais donné l'ordre qu'on me l'amène. Mes hommes sont arrivés trop tard.

— Cela s'est-il passé chez lui ?

— À la caserne. Il avait piégé son appartement, qui a sauté hier après-midi. Il sera, difficile de retrouver ses complices, car il n'a pas eu le temps de parler. Il devait avoir besoin d'argent pour couvrir une dette de jeu. Les Iraniens sont très joueurs... Néanmoins je tenterai de les identifier. Je vous prie d'accepter les excuses de l'armée iranienne, Altesse.

Malko s'inclina. Tout cela était parfait. S'il avait poussé la porte la veille, on aurait simplement déploré qu'il eût voulu se mêler de l'enquête. Quant au suicide du pauvre Tabriz, il était plus que douteux. Mais, mort, il était beaucoup moins dangereux que vivant.

Le retour fut silencieux. Khadjar descendit à son bureau et laissa sa voiture à Malko. Celui-ci se fit conduire au *Hilton*. Il devait retrouver Derieux pour déjeuner.

Le Belge, vêtu de son éternel complet bleu pétrole, fit son apparition à une heure tapante.

— On va aller manger à l'iranienne, proposa-t-il. Ça nous changera un peu.

Pendant la descente sur la ville, Derieux parla de la télévision. Il y avait deux chaînes à Téhéran, l'américaine et la locale, aussi mauvaises l'une que l'autre. Mais c'était la seule distraction.

Puis il arrêta la voiture près du Cercle des officiers et proposa à Malko de marcher un peu.

— C'est près du Bazar, dit-il. Mais je préfère garer la bagnole ici, autrement on va tout me faucher. Même les voitures des flics ne laissent pas tramer leurs essuie-glace.

Les rues grouillaient. Malko n'arrivait même pas à marcher à la hauteur du Belge. Le trottoir était encombré de marchands ambulants et d'enfants. À la vitrine de plusieurs magasins Malko retrouva les lampes à acétylène qui semblaient former la base du commerce persan.

Le restaurant était situé au coin d'une place où donnait l'entrée principale du Bazar. La vitrine était crasseuse et la plupart des vitres remplacées par du carton. Mais Derieux entra sans hésiter.

Le tapage assourdit Malko. Toutes les tables étaient occupées par des marchands qui parlaient et riaient

bruyamment. C'était d'une saleté indescriptible. Une odeur aigrelette flottait dans l'atmosphère.

Un gros type vint saluer Derieux et le guida jusqu'à une table libre, qu'il essuya d'un revers de bras. Derieux s'assit et prévint Malko :

— Ici, il faut manger du chuhlik et du riz. Ils le font très bien. Vous buvez de la bière ou de l'abali ?

Malko, sachant ce qu'était l'abali, choisit la bière. Derieux appela un garçon et commanda. On leur apporta tout de suite, sur une assiette, des radis et du fromage blanc parfumé, le tout avec des galettes de blé. Le pain était inconnu.

— Alors, vous avez vu le lieutenant Tabriz ? demanda Derieux.

— En un sens, oui.

Il le mit au courant. Tout en grignotant ses radis, Derieux hocha la tête.

— Tout cela est bizarre. Les Iraniens ne sont pas des sanguinaires. Ça m'étonne, que pour une histoire de fric on ait descendu ce pauvre type et qu'on ait essayé de nous liquider. C'était si simple, de l'envoyer en mission pour quelques semaines !

Malko flaira avec prudence l'assiette qu'on venait de lui apporter. Le riz était jaune safran et la viande, coupée en longues plaques, ressemblait à un bout de carton. C'est ça, le folklore ?... Il goûta le riz et faillit s'étrangler. Affreusement épicé. Il avala une grande gorgée de bière fade et continua :

— Il y a autre chose. C'est pour cela que je suis ici. Que dit-on de la situation politique en ce moment, je veux dire, est-ce que le chah est solidement établi sur son trône ?

Derieux rit.

— Ça fait trois ans que je suis ici. Tous les mois on m'annonce la révolution. Alors, vous savez !... Bien sûr, depuis quelque temps on dit que Khadjar aimeraient bien s'asseoir sur le trône. Il a beaucoup de gens en main et une partie de l'armée le suivrait... Mais il faudrait d'abord se débarrasser du chah. Et ça...

Le Belge coupait sa viande en tout petits morceaux et les trempait dans une sauce verte qu'on leur avait apportée. En un

clin d'œil il eut nettoyé son assiette. Malko se contentait de picorer du riz. La viande était dure comme du bois. Et vraisemblablement cuite au pétrole, d'après l'odeur.

— Alors, le chah ? fit Malko.

— Le chah a la peau dure. Depuis qu'un type lui a vidé un chargeur à bout portant, il y a sept ans, il est resté méfiant. Quand vous êtes avec lui vous avez intérêt à ne pas faire de mouvements trop brusques. Ses gorilles se feraient plutôt féliciter en vous descendant par excès de zèle.

— Et Khadjar ? Il n'a pas confiance en lui ?

— Vous auriez confiance dans un serpent, vous ? On dit que le chah n'invite jamais Khadjar à une partie de chasse, de peur d'un « accident ». Mais, dites-moi, vous croyez que Khadjar veut assassiner le chah ?

Fasciné par l'appétit du Belge, Malko n'écoutait que d'une oreille. Il avait à peine touché à son riz et déjà il n'avait plus faim.

— C'est une éventualité que je n'écarte pas...

Derieux avala un énorme morceau de galette et, la bouche pleine, secoua la tête vigoureusement :

— Impossible ! Votre pote Schalberg serait au courant. Khadjar ne lève pas le petit doigt sans le lui dire. Et pour cela il faut des armes. Or, en ce moment, il n'y en a pas.

— Comment le savez-vous ? Vous faites aussi du trafic ?

— Ça m'arrive.

— Vous travaillez pour tout le monde ?

— Pour tous ceux qui me payent, dit sérieusement Derieux. Et je n'ai que des amis.

Il alluma sa cigarette, d'un air satisfait. Tirant de sa poche un cure-dent il se fit les ongles et ensuite les dents.

Soudain il fronça les sourcils :

— Dites donc, je commence à comprendre. Schalberg veut vous doubler ?

Malko fit l'étonné.

— Me doubler ?

— Oui, enfin, ses chefs. En aidant Khadjar à votre insu. Si Khadjar prenait le pouvoir, il en mettrait à gauche une méchante pincée...

— Vous croyez que Schalberg n'est sensible qu'à l'argent ?

— Non, mais il y aurait une autre raison pour lui : depuis le début de l'année, le chah s'est beaucoup rapproché des Russes. Il penche vers le neutralisme. Cela arrangerait Schalberg d'avoir un homme à lui à la tête du pays.

Malko suçait un radis. C'était tout ce qu'il y avait de comestible dans ce restaurant.

— Alors, vous acceptez de travailler avec moi ?

— Oui, au point où j'en suis. J'espère que vous serez reconnaissant. Si ça marche, je serai plutôt bien vu du chah. Il a la gratitude efficace.

C'étaient de bons arguments.

Derieux insista pour payer, une somme ridicule d'ailleurs. Ils traversèrent et regardèrent autour d'eux.

— Vous croyez que nous sommes suivis ?

— Certainement, dit Derieux. Pour eux, c'est facile. Mais ils ne tenteront rien de direct.

— Je vais quand même prendre une ou deux précautions, dit Malko. Il faudrait un fil conducteur et surtout découvrir si quelque chose est en route.

— J'ai des indicateurs. Je vais essayer. Je vous ramène à l'hôtel. Et on se voit demain.

La circulation était toujours aussi compacte, les chauffeurs iraniens jouant perpétuellement à se faire peur. Malko retrouva avec soulagement le hall du *Hilton*. La chaleur était étouffante et il n'avait rien à faire. Il décida de prendre son maillot et d'aller à la piscine. La Panam avait peut-être débarqué de nouvelles beautés.

Il n'y avait pas d'hôtesse au bord de la piscine, mais, quand Malko arriva, une silhouette jaillit de son transat et se précipita sur l'Autrichien.

C'était Van der Staern, plus écarlate que jamais.

— Ce que je suis content de vous voir ! dit-il. Plusieurs fois je vous ai appelé dans votre chambre sans succès.

Malko était plutôt réticent. La compagnie du clerc de notaire belge n'était pas des plus distrayantes. Si encore il lui prêtait de l'argent pour son château !...

— Vous vouliez me faire la cour ? fit Malko, pince-sans-rire.

L'autre eut un haut-le-corps.

— Passez-vous votre vie à plaisanter ?... J'ai quelque chose d'important à vous demander.

— Vraiment ?

— Pas ici.

— Ça peut attendre jusqu'au coucher du soleil ? Je n'ai plus envie de bouger aujourd'hui.

— Non, il faut que vous veniez maintenant.

Le Belge était debout et piétinait déjà, tenace comme un huissier. Malko comprit qu'il ne s'en débarrasserait qu'en le noyant.

— Où voulez-vous que j'aille ?

— Dans ma chambre.

— Vous voyez bien ce que je vous disais !

— Monsieur, si on vous entendait !...

Les gros yeux du Belge roulaient, horrifiés. Il regarda autour de lui, pour le cas où l'on aurait entendu les propos de Malko. Mais il n'y avait qu'un garçon abruti de soleil, dormant debout, dans un coin d'ombre.

— Bon, on y va, fit Malko, résigné.

Van der Staern le précéda. Il habitait au huitième étage, une chambre identique à celle de Malko. Les deux hommes s'assirent dans des fauteuils. Le Belge semblait très embarrassé.

— Voilà, commença-t-il, je crois que vous connaissez mieux ce pays que moi. Vous avez plus l'habitude de ce qu'on peut faire ou non, n'est-ce pas ? Il se pencha vers Malko : Nous autres, en Belgique, vous savez, nous avons tellement l'habitude de la légalité que nous ne savons plus...

— Autrement dit, vous me prenez pour un truand, coupa Malko.

— Non, non. Mais vous avez fait des affaires dans ce pays. Vous avez des relations.

Malko en avait assez de le voir tourner autour du pot. Car l'honnête Mr Van der Staern mijotait une combine qui devait l'être moins.

— Bon. Qu'est-ce que vous me voulez ?

Van der Staern frotta ses mains moites l'une contre l'autre.

— Je vous ai raconté mes ennuis. Ce matin, j'ai été voir mon débiteur, à tout hasard. J'ai eu une heureuse surprise. Il m'a proposé de me payer et il m'a même donné un acompte.

— Eh bien, qu'est-ce que vous voulez de plus ?

— Vous allez voir. Il me paie ce qu'il me doit, mais il y a un hic. Ce n'est pas un paiement très légal, si vous voyez ce que je veux dire.

— Non.

— Il me donne des devises. Il faut que je les fasse sortir du pays sans les montrer à personne. Sans cela je risque, paraît-il, la prison.

Tout cela était bien fumeux. Le Van der Staern allait se faire payer avec des riahs afghans ou des baths siamois qu'on lui rachèterait au poids en Europe.

— Qu'est-ce que c'est, comme devises ? demanda Malko, pour relancer la conversation.

— Des dollars.

Du coup, Malko dressa l'oreille. Les dollars, ce n'est pas un truc dont on se débarrasse à la sauvette. Ce devait être des billets de la Sainte-Farce. Le Belge se méprit :

— Ça vous intéresse ? dit-il avidement. Vous pourriez me les changer contre des riahs ? Je n'aurai jamais le courage de passer la frontière avec tous ces billets sur moi. Et nous pourrions nous arranger.

L'honnêteté doit décroître avec la latitude.

— Vous voulez les voir ? proposa Van der Staern. J'ai peur aussi qu'ils ne soient faux.

— Oui.

Van der Staern tira une mallette de sous son lit et défit un paquet de journaux. Il enveloppait un paquet de billets de cent dollars.

Malko se pencha et prit le paquet. Un instant il ferma les yeux. Des séries de chiffres défilaient à toute vitesse dans sa tête. C'était le moment d'utiliser sa fabuleuse mémoire.

Il regarda songeusement le premier billet de la liasse et le froissa légèrement. Ce n'était pas une imitation. Le Belge le regardait anxieusement.

— Ça m'intéresse, dit Malko.

La liasse de billets faisait partie, sans aucun doute possible, des dix millions de dollars volés. Malko avait reconnu les séries, gravées dans sa mémoire.

## CHAPITRE V

Les liasses de dollars étalées sur le lit réchauffèrent le cœur de Malko. Il avait renoncé à jamais les revoir. Cependant, cet argent ne lui appartenait pas encore. Il était difficile de dire poliment au Belge : « Rendez-moi mon argent. »

Une chose tracassait sérieusement Malko. Il interrogea Van der Staern :

— Ces dollars paraissent très bons. Mais, dites-moi, pourquoi diable vous paie-t-on si cher du blé, qui, de votre propre aveu, est à moitié pourri et sans grande valeur ?

Van der Staern sourit :

— Les consommateurs d'ici doivent être moins difficiles qu'en Belgique. On peut encore faire de très bonnes galettes avec ce blé moisî. Au prix où ils les vendent, ils s'y retrouvent encore. De toute façon, ce n'est ni mon affaire, ni la vôtre. Est-ce que vous pouvez m'aider pour ces dollars, oui ou non ?

— Certainement. Mais je dois prendre certaines précautions. En ce qui concerne la provenance, surtout. Aussi j'aimerais bien rencontrer votre vendeur. Vous pouvez me présenter comme un acheteur éventuel de blé, par exemple.

— Vous ? Un Européen !

— Et alors ? Dites que je suis l'intendant d'un camp de travaux publics et que j'ai des gens à nourrir.

Van der Staern hésitait. Visiblement l'idée ne l'enchantait pas, mais il avait envie de se débarrasser de ses dollars.

— Bon, conclut-il. Nous allons y aller. Je passe au coffre déposer mes billets et je vous retrouve en bas.

Malko alla dans sa chambre et en profita pour changer de costume. Le sien était un peu froissé. Il essaya d'appeler Derieux, mais le numéro était occupé.

Ils prirent une Mercedes, louée par le Belge. Personne ne les suivit. Il leur fallut près de trois quarts d'heure pour arriver à la grande porte du Bazar. L'animation était extraordinaire et pour

avancer il leur fallait fendre une foule compacte. Un peu partout, des drapeaux noirs étaient accrochés aux boutiques. Van der Staern les regarda avec méfiance.

— Vous savez ce que c'est ? demanda Malko.

— Non.

— C'est pour signaler les maisons où il y a la peste...

— La peste ! Mais, bon sang !...

Malko éclata de rire.

— Allons, je vous fais marcher. Vous pensez bien que je ne serais pas là non plus. Le noir est seulement la couleur de l'imam qui vient bénir ces demeures.

Rassuré, le Belge examina au passage les vitrines, qui regorgeaient d'émeraudes, de perles et d'argenterie. C'était le souk des bijoutiers.

Ils passèrent ensuite aux tissus. Le Bazar était un immense dédale de rues couvertes, s'enchevêtrant les unes dans les autres, avec des milliers de boutiques aux vendeurs criards. Certains n'avaient pas vu le jour depuis des mois, dormant à même le sol de terre battue. Mais c'était là le véritable centre économique de Téhéran. Ces gars n'avaient pas confiance dans les banques ; ils prêtaient à vingt pour cent par mois, vivaient en guenilles, mais possédaient beaucoup d'argent liquide, dissimulé dans des ceintures de laine, sous leurs robes.

Une odeur étrange prit à la gorge Malko et Van der Staern. Ils arrivaient dans la rue des marchands de céréales. Les sacs de semoule, de blé, de soja, de maïs, dégageaient une senteur douceâtre et entêtante.

— C'est là, dit Van der Staern.

La boutique ne payait pas de mine. Trois mètres de large, un volet en bois relevé et quelques sacs ouverts pour tenter la clientèle. Un vieux Persan était assis dans la pénombre, au fond. Il se leva vivement quand il vit le Belge.

Ils pénétrèrent dans la boutique. Quelques gamins à la tête rasée les regardaient avec curiosité.

— Monsieur Oveida, je vous présente mon ami, M. Linge.

Le vieux s'inclina et marmonna quelque chose en anglais.

— M. Linge, continua Van der Staern, s'intéresse au stock de blé que vous n'avez pas encore vendu. Il pourrait donc nous dépanner, puisque vous avez du mal à tout écouler.

Les yeux à demi fermés, le vieux paraissait dormir. Un jeune garçon surgit de nulle part, portant un plateau et trois tasses de thé vert. Même ici, la politesse orientale ne perdait pas ses droits.

Le vieux agita les mains et répondit en mauvais anglais :

— Je pense que ce n'est pas utile. Mon client est décidé maintenant à tout acheter. Il nous paiera comme il a commencé. Il n'y a plus de problème. Mais si M. Linge a besoin de grosses quantités de nourriture, je pourrais les lui trouver. J'attends de la semoule d'Azerbaïdjan cette semaine. Pas chère et payable en riais. Cent tomans la tonne. Je vais vous montrer.

Il se leva vivement, et, avec une écuelle, prit un peu de semoule dans un sac, et la tendit à Malko.

— Goûtez, monsieur.

Même avec du thé, la semoule, c'est indigeste. Malko déclina poliment et réattaqua :

— Ce blé me serait très utile et je suis prêt à vous le payer cher. Plus cher que votre acheteur.

Le vieux s'agita.

— Ce n'est pas possible. J'ai promis, maintenant. C'est un homme important. Il ne serait pas content. D'ailleurs, ajouta-t-il, se tournant vers Van der Staern, vous serez entièrement payé demain.

— Je comprends, fit Malko, impitoyable. Mais si je rachetais ce blé à votre acheteur, tout le monde y trouverait son compte. Puisque vous toucheriez deux fois votre commission...

Même cet argument trébuchant ne toucha pas le vieux.

— Ce blé n'est pas très bon, gémit-il. Je vous trouverai mieux. Il est resté longtemps au soleil.

— Alors pourquoi votre client y tient-il tant ?

La réponse du vieux fut inintelligible ; il se trémoussait sur sa caisse comme si elle avait été chauffée à blanc. Il crevait de peur, et sa barbe en tremblotait. Malko comprit qu'il n'en tirerait plus rien. Mais tout cela était bien bizarre. Qui pouvait s'intéresser autant à du blé un peu pourri, au point de le payer

avec de précieux dollars volés ? Et surtout, en quoi ce blé pouvait-il intéresser Khadjar ? On ne fait pas de révolution avec des gens qui ont le ventre plein, c'est bien connu.

— Je regrette, conclut Malko en se levant. J'espère que nous ferons affaire une autre fois.

Du coup, le vieux redévoit prolix, assurant Malko d'un avenir doré, s'il s'intéressait à sa semoule. Il les raccompagna jusqu'à la porte de la boutique, se confondant en excuses. Au moment où ils sortaient, ils se heurtèrent presque à deux hommes qui entraient dans la boutique ; deux Européens.

Malko tomba aussitôt en contemplation devant une pile de raisins secs, tout à côté du marchand de semoule. Les deux hommes parlaient persan, presque sans accent. Le vieux répondait d'un ton aigu et geignard. Malko ne put saisir toute la conversation, mais comprit que les deux lui demandaient s'il n'avait pas de blé à vendre.

Le vieux protestait que non et proposait sa semoule. Décidément, ce blé pourri suscitait bien des convoitises ! Après quelques échanges de politesses, les deux hommes ressortirent de la boutique, heureusement du côté opposé à celui où se trouvait Malko. Celui-ci leur emboîta le pas. Van der Staern était resté à l'écart, ballotté dans la cohue. Il rejoignit Malko.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne sais pas. Encore un acheteur pour votre blé. On se l'arrache. Vous les connaissez ?

— Non.

— Bon. Suivons-les. Ça m'intéresse.

C'était facile. Ils marchaient vite mais ne se retournaient pas. La bousculade était telle que Malko aurait pu se rapprocher encore sans danger.

Ils arrivèrent enfin à la sortie. Les deux hommes se dirigèrent vers une petite voiture noire et y montèrent. La Mercedes était juste derrière. Malko prit le volant et démarra.

La voiture noire remonta vers le nord et prit l'avenue Hafez. Le conducteur ne s'était pas aperçu qu'il était filé, car il ne prenait aucune précaution. Il mit son clignotant pour tourner dans une petite rue et s'arrêta devant un portail. La voiture noire s'engagea sur le trottoir et donna un coup de klaxon. La

grille s'ouvrit et l'avalà. Malko, qui s'était arrêté derrière, redémarra et passa doucement devant la grille. Il y avait une grande plaque de cuivre, avec ces mots :

« Ambassade de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques. »

— Ça, alors !

Van der Staern écarquillait les yeux. Malko le regarda ironiquement.

— Même les Russes veulent votre blé ! C'est peut-être une variété exceptionnelle, des épis géants...

L'autre secoua la tête.

— Je ne comprends pas. Tout cela est bizarre. Enfin, tout ce que je vois, c'est que je vais enfin être payé. Est-ce que vous vous intéressez toujours à mes dollars ? Je pourrais vous abandonner cinq pour cent.

— Plus que jamais ! Mais il y a quelque chose qui m'intéresse encore plus : votre blé. Je vous propose un marché. Je vous prends tous vos dollars et je vous en donne la contrepartie dans la monnaie de votre choix. Mais vous m'accompagnerez à Khurramchahr, où je désire jeter un coup d'œil sur ces blés d'or.

— À Khurramchahr ! Mais c'est au diable ! Et qu'est-ce que ça peut vous faire ? Vous verrez des sacs de blé et c'est tout.

— C'est mon affaire. C'est à prendre ou à laisser. Le blé et les dollars, ou rien. Réfléchissez jusqu'à l'hôtel.

Malko se plongea dans les joies de la conduite. La remontée se fit sans histoire et Van der Staern n'ouvrit la bouche qu'au *Hilton* :

— C'est bon, je vous accompagnerai. Mais je veux être sûr, pour mes dollars...

— Vous avez ma parole. Maintenant allons boire un verre au bar.

Le coin était charmant, avec un petit jet d'eau et un décor très oriental. Les tables étaient en cuir repoussé et les fenêtres en forme de point d'interrogation.

On leur apporta deux vodka-lime.

Malko but la sienne d'un trait et regarda autour de lui. Le bar était vide, à l'exception de trois jeunes Persanes qui

papotaient devant du thé vert. L'une avait un profond décolleté et d'immenses yeux qui fascinaient Malko. Se sentant regardée, elle se redressa encore. Sa poitrine pointa à travers la blouse de soie. Malko redemanda une vodka. Si c'était vrai, c'était assez étonnant... Il se demandait comment il pourrait engager la conversation avec cette perle d'Orient quand elle se leva et passa devant lui en ondulant. Elle avait des jambes extraordinaires ; longues et très fines. Malko n'y résista pas. Il se leva à son tour et la suivit.

Elle fila droit aux toilettes des dames. Malko, gêné, resta dans le hall à faire les cent pas. Il avait violemment envie de cette fille. Ici, ce ne serait pas facile. On se marie vierge, en Iran. Après, c'est autre chose... Mais celle-là ne portait pas d'alliance.

Toujours ondulante, elle réapparut et se dirigea droit vers le kiosque à journaux dans un coin du hall. Elle commença à feuilleter une revue. Malko fit le tour et s'approcha derrière elle. Elle lisait *Der Stern*.

— Vous parlez allemand ? demanda-t-il doucement.

Elle sursauta et se retourna. De près, elle était encore plus fascinante, avec une large bouche rouge à demi entrouverte. Malko était à la limite de l'attentat à la pudeur.

— Oui, un peu...

La voix était douce et basse.

— Vous êtes allemand ?

— Non, autrichien. Prince Malko Linge, pour vous servir.

Malko s'inclina très profondément et profita de son avantage.

— Je suis étranger ici et un peu perdu. Me permettrez-vous de vous offrir une tasse de thé ?

La jeune fille hésita.

— Je voudrais bien, mais je ne suis pas seule. Une autre fois, peut-être.

Déjà elle remettait le magazine à sa place.

— Je ne suis pas seul non plus. Mais voulez-vous accepter de dîner avec moi ?

Elle le regarda avec surprise.

— C'est impossible, voyons ! Je ne vous connais pas. Téhéran est une très petite ville. Nous ne sommes pas en Europe.

— Alors, demain, dans la journée ?

— Je travaille.

— Je peux vous voir après. Vous êtes tellement belle que maintenant je ne pourrai plus vous oublier.

Sous le compliment, elle ronronna.

— Alors, téléphonez-moi. Demain dans la journée, à mon bureau. C'est le 34. 527. Vous demanderez Tania Taldeh. Je verrai si je peux vous voir un moment après.

Elle s'éloigna aussitôt. Malko la suivit des yeux. Décidément, il avait un faible pour l'Orient.

Quand il rejoignit sa table, Van der Staern avait l'air morose.

— Qu'est-ce que vous fichiez ?

Malko prit un air mystérieux.

— Je travaillais pour vos dollars.

L'autre sourit largement, puis se rembrunit.

— Vous vous foutez de moi, en plus. Vous faisiez du gringue à la petite, c'est tout.

— J'avoue. Mais je pensais à vous quand même.

Les trois filles se levèrent et passèrent devant Malko. Tania ne l'honora même pas d'un regard. Cela le piqua et l'agaça. Il se jura de lui faire payer son indifférence. En attendant, il avait d'autres chats à fouetter.

— Nous partirons demain matin, dit-il à Van der Staern. Cela laissera aux gens que je connais le temps de s'arranger pour vos dollars. À notre retour tout sera prêt. Maintenant, j'ai à faire. Je serai ici ce soir, avec un ami qui nous accompagnera à Khurramchahr. Il connaît bien le pays et nous sera précieux.

Malko signa l'addition et se leva.

Il monta dans le premier taxi de la file, devant l'hôtel.

— Au Bazar.

Le vieux marchand, pris en particulier, aurait peut-être des choses intéressantes à dire au sujet de ce blé.

Sans se presser, Malko s'enfonça dans les ruelles du Bazar. Mais, arrivé au milieu de cette foule, il regretta de ne pas avoir

emmené Dericheux. Un homme pourrait disparaître ici sans laisser de traces, avalé par le gigantesque caravansérail.

La plupart des boutiques fermaient. Il était six heures. Les caractères persans éclairés au néon donnaient un air de kermesse à l'éventaire le plus misérable. Malko jouait les touristes flâneurs. Il arriva à la rue des marchands de grain et s'assura du coin de l'œil qu'une lampe brillait dans la boutique.

Il découvrit un atelier de repoussage de cuivre devant lequel il s'arrêta.

Enfin le vieux ferma sa boutique. Il rabattit ses volets de bois, éteignit la lampe, glissa un énorme cadenas entre les pitons de la porte et partit en trottinant, tournant le dos à Malko.

Il était facile à suivre. Malko resta quand même à une certaine distance. Ils s'engagèrent dans le dédale des ruelles couvertes, puis émergèrent brusquement au sud, dans un quartier composé d'étroites rues au sol de terre, avec, de temps en temps la lueur d'une lampe à pétrole.

Le vieux trottinait toujours devant. La nuit était tombée. Soudain deux silhouettes dépassèrent Malko, marchant rapidement. Deux hommes, qui portaient chacun à bout de bras un objet, comme une très longue bouteille. Arrivés à la hauteur du vieux, ils l'encadrèrent brusquement. Avant que Malko ait eu le temps d'intervenir, l'un d'eux, d'une bourrade, poussait le malheureux contre un mur. L'autre brandit l'objet qu'il portait à la main et l'assena de toutes ses forces sur la tête du vieux.

Malko entendit le craquement des os qui s'écrasaient. Le vieux poussa un gémissement étouffé et porta les deux mains à sa tête.

Le premier le lâcha et frappa à son tour, en plein front, comme un bûcheron qui abat un arbre. Il y eut un bruit atroce et le vieux glissa le long du mur.

Malko s'était mis à courir, en tirant de sa ceinture le colt du Belge et en l'armant. Le vieux n'était plus qu'un petit tas par terre, et les deux tueurs s'acharnaient sur lui.

En entendant les pas de Malko, ils se relevèrent.

L'un continua à frapper le vieux, l'autre s'avança vers Malko, en balançant son arme. De près, il avait une carrure

impressionnante ; le crâne rasé, un visage gras, où de petits yeux méchants bougeaient sans cesse. À trois mètres de Malko, il bondit, la massue haute et l'abattit, pour coincer contre le mur l'Autrichien, qui eut juste le temps de faire un bond de côté. Un nuage de poussière jaillit du mur, là où aurait dû s'écraser la tête de Malko.

Déjà l'énorme brute refaisait un moulinet. Et le second, ayant fini de broyer le vieux marchand, accourait à la rescouasse. Pas un mot n'avait été prononcé.

De toutes ses forces, Malko envoya en avant son poing droit, terminé par le colt. Le lourd canon frappa le colosse à la tempe droite. Il poussa un grognement et recula. Un filet de sang se mit à couler sur son visage. N'importe quel adversaire normal aurait été par terre pour le compte. Lui secoua à peine la tête, puis se rua sur Malko.

Le colt cracha deux fois, ce qui arrêta net les deux tueurs. Malko n'avait pas tiré sur eux, mais ils avaient senti le souffle des balles. Et maintenant le trou noir du canon était dirigé droit sur eux.

— Lâchez vos armes, ordonna Malko en persan.

Surpris, ils le regardèrent, mais ne bougèrent pas. En dépit des deux coups de feu la rue était toujours déserte. Les gens devaient se terrer dans leurs maisons.

— Lâchez vos armes, insista Malko, ou je vous abats.

Les deux hommes se regardèrent encore, firent un pas en avant. Malko releva le canon du colt. Alors, d'un seul bloc, ils tournèrent les talons et détalèrent.

Malko démarra derrière eux. Mais au bout de cinquante mètres, il était distancé. Il vit les tueurs tourner dans une ruelle obscure, et n'eut pas envie de les suivre. À quoi bon ?

Il revint à pas lents vers le lieu du crime.

Du vieux, il ne restait qu'un tas de chiffons contre un mur de pierre sèche. Surmontant une nausée, Malko se pencha vers le cadavre. Sa main effleura le crâne, où ses doigts s'enfoncèrent dans une bouillie de cheveux et d'os broyés. Heureusement qu'il faisait nuit...

Malgré tout, il fouilla l'homme. Sous la robe apparut une ceinture que Malko arracha. Il y avait des papiers et des billets.

Il empocha le tout, et s'éloigna rapidement. Il valait mieux ne pas se mettre un meurtre sur le dos !

Complètement perdu, il dut marcher près d'un quart d'heure dans des ruelles désertes, avant de tomber dans une rue éclairée normalement. Il avait bien croisé quelques passants, mais il ne tenait pas à attirer l'attention sur lui en demandant son chemin.

Enfin un taxi s'arrêta près de lui. Il se fit conduire au carrefour de la Chah-Reza et de la Ferdowsi. Là il reprit un autre taxi pour le *Hilton*.

Pauvre vieux ! Il avait dû vouloir réaliser la plus belle opération de sa vie... Malko frissonna, en se demandant si ce n'était pas lui qui l'avait condamné à mort, en lui rendant visite l'après-midi. On l'avait vu, et ceux qui étaient à l'arrière-plan de cette histoire s'étaient dit que le vieux ne résisterait pas à un interrogatoire sérieux. Ils avaient préféré ne pas prendre de risques. Comme avec Tabriz...

Mais quel était le lien entre ce vieux marchand du Bazar et le puissant général Khadjar ? Et pourquoi en voulait-on tellement à ce blé ? Même les Russes s'y mettaient !

Dans sa chambre, Malko ouvrit le paquet pris sur le cadavre et l'étala sur le lit. Il y avait d'abord un tas de factures crasseuses et de reconnaissances de dettes en persan. Malko parvint à les déchiffrer. Apparemment le vieux ne dédaignait pas de faire un peu d'usure... Puis quelques billets, une vieille photo d'un iman barbu, d'autres papiers sans importance et une feuille blanche pliée en quatre et presque propre.

Malko la déplia avec précaution. Elle était couverte de chiffres européens, avec des annotations en persan et en chiffres arabes. En colonne verticale, il y avait des chiffres de un à dix ; en face de chacun de ces chiffres, d'autres chiffres, accompagnés de lettres. Pour tenter d'y voir plus clair, Malko recopia la première ligne sur une feuille à en-tête du Hilton. Cela donnait :

*I - 12 MG 42 6 BZ 20 000 CA 30.*

Cela ne voulait rien dire. Les dix lignes se ressemblaient, mais les chiffres et les lettres variaient. C'était un code, mais lequel ? Les annotations en persan n'apprirent rien à Malko ;

c'était la traduction des chiffres européens, avec des mots qu'il ne comprit pas.

Il déchira les factures et les autres papiers en tout petits morceaux, les jeta dans les toilettes ne gardant que les billets et la feuille de papier, qu'il mit dans sa poche. Puis il prit une douche rapide, se changea et descendit dîner. Du hall, il demanda le numéro de Derieux. C'était plus sûr au cas où on aurait surveillé le téléphone de la chambre. Le Belge répondit tout de suite.

— Qu'est-ce que vous êtes devenu ? J'étais inquiet.

— Vous aviez raison de l'être. À propos, cela vous dirait de faire une petite balade dans le Sud ?

— Où ?

— À Khurramchahr.

— À Khurramchahr ? Qu'est-ce que vous voulez aller foutre là-bas ? Il n'y a rien qu'un misérable bourg et une baraque de douaniers. Même pas d'avion pour y arriver ! Il faut douze heures de route, si tout se passe bien.

— Je sais. Mais je crois que le mot de l'énigme se trouve là-bas.

Derieux n'avait pas l'air enchanté, mais il s'inclina.

— Bon. Après tout, c'est vous qui payez. Quand partons-nous ?

— Demain matin. Vers six heures, si possible. Nous avons un passager. Le gars que vous avez vu à l'hôtel, le Belge.

— Il veut faire du tourisme ! Qu'est-ce que vous lui avez raconté sur Khurramchahr ? Que c'était le berceau des Mille et Une Nuits ?

— Il s'intéresse aux mêmes choses que moi.

— Eh bien, entendu ! Je serai en bas à six heures pile.

— Dites que nous allons nous balader au barrage de Karaj.

— Compris. À demain.

Malko retrouva à la salle à manger Van der Staern, en contemplation devant le buffet froid.

— Où étiez-vous passé ? demanda le Belge. Encore avec vos pépées ? Ce n'est pas sérieux, savez-vous !

— Non, je travaillais pour vous.

— Et alors ?

— Je pense être sur la voie d'une bonne solution finale.

Van der Staern lui donna un coup de coude en clignant de l'œil.

— Une fois tout ça fini, on ira passer trois jours à Beyrouth. Je connais un endroit... Rien que des blondes !

Malko sourit sans répondre. Si Van der Staern avait pu voir son acheteur, il aurait été un peu moins optimiste. « La solution finale » n'était pas une façon de parler.

Les deux hommes dînèrent dans une salle à manger presque vide. Seule la femme du directeur, passablement saoule, mettait un peu d'animation, en proférant à haute voix et en anglais des plaisanteries obscènes. Les lumières de Téhéran clignotaient au loin. De l'autre côté, c'était la masse noire de la montagne.

— Nous partons à six heures, annonça Malko, au dessert.

Le Belge fit la grimace.

— Vous avez vraiment besoin de moi ?

— Absolument. Souvenez-vous de nos accords. Vous toucherez votre argent à notre retour.

— Nous allons être crevés. C'est au diable.

— Je sais. À propos, une question, comment est entreposé votre blé ?

— Dans des wagons. C'est bien ce qui m'inquiète. Avec la chaleur, il doit être beau !

— Vous vous en fichez. Il est vendu, maintenant.

— Sur parole seulement.

Évidemment. La parole d'un Iranien, cela ne vaut déjà pas grand-chose en affaires ; mais, alors, celle d'un Iranien mort...

— Et combien avez-vous de wagons ? demanda Malko machinalement.

— Dix.

Une petite lueur s'alluma dans le crâne de Malko. Dix wagons ! Sur la feuille du vieux, il y avait dix colonnes. Cela pouvait très bien s'appliquer aux wagons de blé. Il restait à trouver ce que signifiaient les autres chiffres.

Un instant, Malko fut tenté de raconter la vérité sur le meurtre du vieux, mais il se ravisa ; le Belge n'avait pas l'air d'un foudre de guerre, et il faudrait le ficeler pour l'emmener.

— Vous avez des titres de propriété, afin qu'on puisse le voir de plus près, ce blé ?

— Oui, bien sûr.

— Bien. Allons nous coucher. Demain, la journée sera longue.

Ils montèrent par le même ascenseur et se dirent bonsoir.

Avant de s'endormir, Malko démonta et nettoya soigneusement le colt, remplit le chargeur et en prit deux de rechange.

## CHAPITRE VI

La chaleur était devenue étouffante dès que le soleil était monté à l'horizon. À perte de vue, la route s'allongeait dans le désert, bordée par des cailloux verdâtres. De temps en temps on croisait un camion chargé à craquer, ou un vieil autobus couvert de signes cabalistiques et bourré de passagers. Presque pas de voitures particulières, sauf les taxis collectifs, chers au Moyen-Orient.

Malko somnolait, étendu sur la banquette arrière. Derieux conduisait très vite. La grosse Mercedes filait à plus de 150. Le seul problème était de ne pas s'endormir. Le paysage offrait peu de distractions, à part d'étranges montagnes bleuâtres qui paraissaient posées sur le désert comme un jeu de construction.

— Si on buvait quelque chose ?

Van der Staern tirait littéralement la langue. C'était l'alternative : ou fermer les glaces et crever de chaleur, ou tout ouvrir et mourir étouffé par la poussière.

Derieux ne dit rien, mais ralentit et stoppa au village suivant. Il y avait une épicerie-buvette-boucherie. Les trois hommes se jetèrent sur de la bière tiède et du lait de brebis aigre. On leur offrit des morceaux de viande baptisés chiche-kebab, mais ils refusèrent poliment. C'était vraiment le bled. Ici, au cœur de l'Iran, ni téléphone, ni télégraphe ; encore moins de train. Pendant la saison des pluies, la route disparaissait sous un mètre d'eau.

La Mercedes repartit, sous les regards curieux d'un groupe de gamins décharnés, aux yeux fermés par le trachome.

Encore six cents kilomètres jusqu'à Khurramchahr !... Ils traversaient maintenant une zone dévastée par les tremblements de terre. Plusieurs villages avaient été entièrement détruits et abandonnés par leurs habitants. C'était sinistre.

Soudain, au milieu de cette désolation, Derieux aperçut sur la route un point noir. En approchant, ils reconnurent un homme en uniforme, monté sur un mulet. Par curiosité, Derieux freina et s'arrêta. Enchanté de trouver un peu de compagnie, l'homme s'approcha et se mit à bavarder en persan avec Derieux. Celui-ci éclata de rire.

— Vous savez ce que c'est ?

— Non, dit Van der Staern.

— Un petit télégraphiste.

— Pas possible !

— Si. Il porte un télégramme à un camp de prospecteurs italiens perdus dans le désert. Il est parti depuis trois jours et il en a encore pour autant, plus le retour...

— Le courrier marche vite, dans ce pays ! ricana Van der Staern. Si c'est pareil pour les mandats !...

Comme son colt le gênait pour se recroqueviller sur la banquette, Malko l'avait glissé discrètement sous le siège. Avant de partir, Derieux lui avait montré, avec un large sourire, un énorme Smith et Wesson à canon long, caché dans la boîte à gants. C'était un garçon prévoyant.

Malko en avait par-dessus la tête de l'Iran. Il avait expliqué à Derieux l'histoire du vieux et des dollars. Derieux avait dit :

— Ça sent mauvais. Pour qu'ils soient aussi féroces, c'est que c'est grave. Si le téléphone marche mal en Iran, le téléphone arabe fonctionne parfaitement. Nous serons peut-être attendus là-bas.

Malko s'étira. Il était six heures du soir. Ils roulaient comme des fous depuis douze heures. Khurramchahr était à une heure de distance. La chaleur était lourde et grasse, et pourtant le soleil disparaissait à l'horizon. Ça promettait. Il faut dire qu'en été le thermomètre grimpe facilement à 60-65...

Maintenant ils étaient dans les faubourgs. La Mercedes, jaune de poussière, devait se faufiler au milieu des bicyclettes, des chariots et des taxis.

— Je connais un hôtel où la climatisation marche à peu près, dit Derieux, le *Vanak*. De plus, c'est en plein centre. Si on peut appeler ça un centre...

L'hôtel ressemblait plutôt à une gare désaffectée. Mais, en effet, les grilles du conditionneur laissaient filtrer une senteur de pétrole glaciale. Malko s'effondra immédiatement sur son lit, après avoir glissé le colt sous le matelas et verrouillé la porte. Il était trop tard pour faire quoi que ce soit d'utile et ils étaient trop crevés.

Un bruit inhabituel le réveilla. Le soleil était déjà haut et la sirène d'un navire gémissait en cadence. Un pétrolier quittait Khurramchahr.

Malko s'habilla rapidement – une chemise et un pantalon – et descendit. Derieux et Van der Staern étaient déjà attablés devant le petit déjeuner : toasts, fromage blanc, thé et caviar. Van der Staern le mangeait à la petite cuillère. Derieux ricana :

— Vous allez voir votre foie !

— Laissez mon foie tranquille. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Vous avez tous vos papiers ? demanda Malko.

— Oui.

— Alors nous allons essayer de découvrir l'entrepôt où se trouve votre blé, pour le regarder d'un peu plus près. Après, nous verrons. Ça dépend de ce que nous découvrirons...

Derieux se renseigna auprès de l'hôtelier qui lui indiqua l'emplacement de la gare de triage où aboutissaient tous les trains en provenance de la frontière.

Il leur fallut dix minutes pour y arriver. Derieux prit la direction des opérations. Malko et Van der Staern le suivirent, dans des pérégrinations d'un bureau crasseux à l'autre. Impossible de savoir où était le blé ! À chaque employé, il répétait sa petite histoire, glissait un billet de dix riales et attendait. Inévitablement, l'autre revenait en hochant la tête de bas en haut tout en claquant la langue, ce qui veut dire « non » en persan.

Enfin, quand ils eurent dépensé deux cents riales, un petit vieux brandit triomphalement une liasse de papiers couverts de cachets et d'inscriptions. C'était le récépissé de la douane pour le blé. On sut enfin que celui-ci se trouvait, toujours en wagon, dans un parc contenant des marchandises prêtes à être

expédiées sur Téhéran, au sud de la ville. Derieux laissa royalement un pourboire de cinquante riais et ils repartirent.

Un panneau à demi effacé leur indiqua leur destination. C'était une espèce de gare de triage, entourée de clôtures, en plein désert. Il faisait environ 50 degrés.

— Il doit être beau, mon blé ! gémit Van der Staern.

L'entrée était gardée par un Iranien abruti de chaleur, qui regarda à peine leurs papiers.

— C'est au fond, dit-il. Vous verrez, il y a une autre clôture. Là, il faut demander.

Il se rendormit, la casquette sur le nez. Derieux reprit le volant et la Mercedes serpenta parmi d'innombrables voies de garage, encombrées de wagons. Tout était désert. Brusquement ils se trouvèrent devant un poste de garde militaire. La sentinelle abaissa la mitrailleuse et vint vers eux. Derieux s'arrêta pile et sortit lentement de la voiture. Il brandit les papiers sous le nez du troufion.

— Nous venons voir le blé de M. Van der Staern, annonça-t-il.

Le soldat secoua la tête.

— Personne n'entre.

— Va chercher ton chef.

— Je n'ai pas le droit de bouger d'ici.

— Alors laisse-moi passer.

— Je n'en ai pas le droit.

Et la mitrailleuse se fit plus menaçante. Suant à grosses gouttes, le soldat était de mauvaise humeur. On l'avait sorti de son troupeau pour le mettre dans l'armée, et il n'aimait pas discuter les ordres. Ces gens l'agaçaient. Sans plus s'occuper des étrangers, il rentra dans la guérite.

— On entre quand même ? proposa Van der Staern.

— Vous voulez être enterré ici ? fit Derieux. Ce type-là ne connaît que la consigne. Le seul truc, c'est d'attendre qu'un officier se montre... J'ai une idée.

Retournant à la voiture, il se mit à klaxonner longuement. Le soldat sursauta et braqua sa mitrailleuse sur la voiture. Mais il n'avait pas d'ordre pour empêcher les gens de faire du bruit. Et puis cette belle voiture l'impressionnait. Il avait appris que la

force est toujours du côté des riches. Mieux, l'idée que son lieutenant serait réveillé en sursaut au milieu de sa sieste l'amusa beaucoup. Il éclata de rire, montrant des dents éblouissantes sous la grosse moustache noire.

Derieux redoubla le vacarme. Rien. Il essaya des coups rapides et des coups lents.

Une silhouette sortit en courant d'un bâtiment de bois et vint vers eux.

C'était un officier à la cravate défaite, qui rebouclait son ceinturon en courant. Il arriva à la grille, l'air mauvais, et fonça sur la Mercedes.

— Vous avez fini ? hurla-t-il à Derieux.

— Cet imbécile a refusé d'aller vous chercher, dit le Belge calmement.

— Il a eu raison.

— Oui, mais nous n'allons pas vous attendre toute la journée. Nous sommes venus de Téhéran exprès.

Désignant Malko, sur la banquette arrière, Derieux ajouta :

— Mon patron est un homme très important, qui n'aime pas attendre.

— Qu'est-ce qu'il veut ? maugréa l'officier.

— Il attend une cargaison de blé. Il veut voir dans quel état elle se trouve.

— Du blé ? Il n'y a pas de blé ici ! C'est un entrepôt militaire.

Il tournait déjà les talons. Derieux le rappela :

— Ce blé est ici. Voici les papiers qui le prouvent. Mon patron est l'ami du général Khadjar.

De mauvaise grâce, l'officier tendit la main et prit les documents.

— Attendez, dit-il.

Il s'en alla avec les papiers. L'intérieur de la voiture était brûlant, Malko en sortit. Il eut l'impression qu'on versait un chaudron de plomb bouillant sur ses épaules. L'image d'une bouteille de bière fraîche lui apparut, flottant entre les barbelés...

Van der Staern fit aussi quelques pas et retourna s'effondrer dans la voiture en laissant la portière ouverte. Il tournait au rouge cardinal.

Derieux regardait la sentinelle avec admiration. L'homme transpirait à grosses gouttes, mais il tenait bon.

— S'ils nous laissent mijoter une heure, on va crever, gémit Derieux.

Malko ne répondit même pas. Pour économiser sa salive.

L'attente parut interminable. En réalité, il ne se passa pas plus d'un quart d'heure. Enfin le lieutenant revint. Cette fois il souriait. Il leva lui-même la barrière et invita les trois hommes à le suivre.

Derieux remit la Mercedes en route et l'arrêta devant une petite baraque de bois, servant de corps de garde.

À l'intérieur, il faisait presque frais. Ils s'assirent tous autour d'une table. Un soldat apporta un plateau avec quatre tasses de thé brûlant.

— Ah non ! gémit Van der Staern.

L'officier sourit et dit en persan :

— Si, si, buvez ! Vous verrez, après on se sent très bien. C'est meilleur que de boire froid.

Ils burent en s'arrachant le palais. Et, miracle, au bout de cinq minutes, leur soif était apaisée.

L'officier se gratta la gorge et s'adressa à Derieux.

— Je suis très heureux de rencontrer des étrangers. Nous n'avons pas beaucoup de visites. C'est gentil, d'être venu jusqu'à Khurramchahr.

— C'est-à-dire, coupa Derieux...

— Vous parlez très bien persan. Il y a longtemps que vous êtes dans notre pays ?

— Quelques années, mais...

— Ainsi vous vous occupez de blé ?

— Non. Pas moi. Mais M. Van der Staern ne parle pas votre langue.

L'officier se tourna vers Malko :

— Monsieur aussi s'occupe de blé ?

Malko parut ne pas comprendre. Derieux sauta sur l'occasion :

— M. Linge est un acheteur important. C'est pour cela qu'il aimeraient jeter un coup d'œil sur ce blé.

— Je vois, je vois..., conclut le lieutenant.

Mais il n'ajouta pas un mot. Il voyait, mais il ne comprenait pas, apparemment. Derieux mit les points sur les « i ».

— Vous vous êtes assuré que ce blé était bien ici, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est exact.

— Alors, pour ne pas vous déranger plus longtemps, vous pourriez nous y faire conduire.

— Bien sûr, bien sûr. Mais il y a un petit problème. Rien de grave, d'ailleurs.

— Oui ?

Ils étaient tous les trois suspendus à ses lèvres.

— Eh bien, il sourit de toutes ses dents, pour vous permettre d'accéder à cette marchandise qui est sous le contrôle militaire, il me faut une autorisation du ministre de l'Armée. Simple formalité.

— Où pouvons-nous l'avoir ?

— Au ministère.

— Au ministère ? À Téhéran, vous voulez dire ?

— Bien sûr. Ici, nous ne sommes qu'une toute petite bourgade sans responsabilités.

Derieux serra les poings, mais se contint.

— Vous voulez dire qu'il faut que nous retournions à Téhéran chercher un bout de papier ?

— Cela peut s'arranger autrement.

— Comment ?

— Je crois que le mieux serait d'écrire. En quelques jours, vous auriez une réponse. Pendant ce temps-là, vous visiterez notre beau pays.

Les trois Européens se regardèrent. Le lieutenant souriait toujours innocemment. Il se moquait d'eux avec une rare maîtrise. Une lettre aller et retour, étant donné le rythme des postes iraniennes, cela voulait dire quinze jours minimum. Quinze jours à 60 degrés...

Derieux, le premier, retrouva la parole.

— Ne croyez-vous pas que ce serait plus simple de téléphoner ? Car nous n'avons pas beaucoup de temps à perdre.

— Bien sûr ! L'officier soupira. Je voudrais bien vous rendre service, mais l'Iran n'est pas un pays très moderne. Dans nos

régions, le téléphone marche très mal. En ce moment, justement, la ligne avec Téhéran est interrompue. Les termites...

— Les termites ?

— Oui, les termites ont mangé les poteaux et les fils, sur plusieurs kilomètres. Et nous n'avons pas de crédits pour les remplacer. Il faut attendre qu'un nouveau budget soit voté.

— Mais vous avez bien une liaison radio militaire ?

Derieux s'énervait. L'officier rit poliment :

— C'est une bonne idée.

— Alors ?

— Alors il faut que je demande l'autorisation à mon chef. Une simple formalité.

— Je vous en prie.

On touchait au but. L'officier se gratta la gorge.

— C'est ennuyeux. Parce qu'il est en manœuvres et ne rentrera pas avant quelques jours. Si vous pouviez attendre...

Van der Staern suivait ce dialogue de fous sans rien y comprendre. Mais Malko ne se faisait guère d'illusions. L'autre obéissait à des ordres. Décidément, ce blé était bien curieux !

Derieux était aussi coriace que son adversaire. Il but une gorgée de thé et réattaqua.

— Je pense que nous nous égarons. Car, de toute façon, ce blé appartient à M. Van der Staern, ici présent, et personne n'a le droit de l'empêcher de voir son blé.

— Vous avez absolument raison. Seulement ce blé n'appartient plus à ce monsieur. Il a été acheté par le gouvernement iranien, et nous en assurons la protection.

— Le gouvernement ? Le blé est vendu à un marchand du Bazar.

— Peut-être. Mais lui l'a revendu à un organisme officiel. D'ailleurs, voici les papiers.

Il tendit à Derieux une liasse de documents en persan, d'où il ressortait que le blé appartenait maintenant au ministère de la Guerre.

En quelques mots, Derieux expliqua la situation à Van der Staern.

— Mais je n'ai pas été payé ! s'écria le Belge. C'est du vol !

Derieux traduisit. Le lieutenant hocha la tête, compatissant :

— C'est une situation bien compliquée ! C'est pour cela qu'il me faut un papier du ministère.

Et voilà, on était revenu au point de départ !

Derieux sourit et, comme par magie, un billet de mille riais apparut dans sa main. Il jouait à le plier et le déplier.

— Cela nous rendrait un très grand service, si vous pouviez nous accompagner jusqu'à ces wagons, rien que pour y jeter un coup d'œil.

L'officier soupira.

— Je voudrais tellement vous rendre service !...

— Nous aimerions aussi laisser un bon souvenir de notre visite.

— Mais il y a des plombs sur les wagons...

— Ça peut s'arranger. Il suffit de les remettre en place après.

Le lieutenant demanda doucement :

— Mais pourquoi tenez-vous tellement à voir ce blé ?

— Question de qualité, affirma Dericous. M. Linge veut voir si ce blé supporte le voyage.

— Je pense que nous pourrons arranger cela, conclut l'officier. Mais pas maintenant. Voulez-vous revenir demain ?

— À quelle heure ?

— Vers onze heures.

— Bien. Je vous remercie. Vous êtes très aimable.

Tout le monde se leva, le sourire aux lèvres. Le lieutenant serra les trois mains, en s'inclinant profondément. Dericous sortit le dernier. Il oublia sur la table le billet de mille riais.

— Alors ? interrogea Van der Staern.

— On s'en va, dit Dericous. Je vous raconterai après.

Ils remontèrent dans la voiture. Dericous jura en touchant le volant : il était brûlant. Jusqu'à la sortie du camp, les trois hommes restèrent silencieux. La sentinelle les salua impeccablement.

— Il nous a donné rendez-vous pour demain, en douce, annonça Dericous.

— Demain, c'est très bien, conclut Van der Staern.

Dericous ricana.

— Vous avez déjà oublié mon explication ? Demain, ça se dit *farda*. C'est le mot qu'on entend le plus souvent ici. Et *farda* ça veut dire jamais.

— Ah !

Il était tout confus et déçu, le Belge ! Derieux enchaîna :

— Ce type est bien décidé à ne jamais nous laisser voir ce blé, mais il nous l'a dit à l'iranienne. C'est tout.

— Pourquoi lui avez-vous laissé de l'argent, alors ?

— Parce que je préfère qu'il croie que je le crois. Comme ça, il dormira sur ses deux oreilles.

— C'est foutu, conclut Van der Staern. Eh bien, deux mille kilomètres pour rien ! Vous auriez mieux fait de demander cette fichue autorisation avant de partir.

— Si on l'avait eue, il aurait demandé un papelard de la griffe du chah, si j'ose dire, ricana Dericous. Il n'y a plus qu'une solution : aller voir sans sa permission.

— C'est aussi ce que je pense, dit Malko.

Van der Staern les regarda, effaré.

— Vous êtes fous ? On va se faire tirer comme des lapins.

— Pas la nuit. Ils dorment. Je connais les Iraniens.

La voiture entra en ville.

— Moi, je n'y vais pas, fit fermement Van der Staern.

— Mon cher, vous nous ferez gagner un temps précieux en venant reconnaître votre marchandise, souligna Malko.

— Vous n'êtes pas venu jusqu'ici pour rater la partie la plus intéressante de la balade, renchérit Dericous.

Pas convaincu, le Belge grommela. Ils arrivaient à l'hôtel.

— Je vous laisse là, dit Dericous. J'ai deux ou trois emplettes à faire pour ce soir...

La nuit était claire. Les trois silhouettes se découpaient nettement sur le fond du désert. La Mercedes était restée derrière une cabane abandonnée, à un kilomètre de là. Maintenant, ils longeaient la clôture barbelée du camp militaire, du côté opposé au poste de garde.

— Là, ça va, souffla Dericous.

Il tira de sa ceinture une énorme paire de cisailles et enfila de gros gants de cuir. Il y eut quelques claquements secs et les

barbelés s'écartèrent. Derieux passa le premier ; il remit les cisailles à sa ceinture et s'assura que son Smith et Wesson coulissait bien dans sa gaine. Malko avait son colt à la main.

Au loin il y avait une masse noire.

— Voilà la voie de chemin de fer, dit Malko. Suivons-la.

A la queue leu leu, ils s'engagèrent entre les rails. Le camp était silencieux. De temps à autre, le désert renvoyait l'abolement d'un coyote.

Il était deux heures du matin.

Soudain les wagons apparurent, en longue file, isolés des bâtiments. Les trois hommes avancèrent, protégés par l'ombre des wagons. Des cailloux crissaient sous leurs chaussures, mais il n'y avait âme qui vive.

Malko arriva à la hauteur du premier wagon. À tâtons, il chercha les portes. Un gros cadenas les verrouillait. Il n'était même pas sûr que ce soient bien les wagons chargés de blé.

— Attendez-moi là, murmura-t-il.

Il suivit la file des wagons, en les comptant. Quand il fut à dix, brusquement les masses noires changèrent d'aspect : c'était maintenant des plates-formes, avec des chars et des camions. Il marcha encore pour arriver à la fin du convoi. Il n'y avait plus de wagons couverts. Donc, les dix premiers devaient contenir le blé.

Revenant sur ses pas, il retrouva les deux autres. Van der Staern s'était accroupi près d'un bogie et paraissait plus mort que vif. Derieux gardait un œil sur les baraques du camp.

— Il faut ouvrir le premier wagon, dit Malko.

Sans mot dire, Derieux tira sa pince et commença à triturer le cadenas. Il s'acharna pendant plusieurs minutes, jurant à voix basse et donnant de furieux coups de poignet. Ça résistait.

Enfin il y eut un claquement sourd. Un des pitons avait cédé.

Avec d'infinites précautions, Derieux et Malko entreprirent de faire glisser la porte, ce qui causa un grincement effroyable. Les deux hommes s'arrêtèrent. Il y avait de quoi réveiller tout le monde à un kilomètre !

Ils recommencèrent, avançant millimètre par millimètre. Cette fois, cela se fit presque en silence. Mais une odeur désagréable s'échappa du wagon.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? souffla Derieux. Il y a des cadavres, là-dedans !

C'était une senteur fade et humide, avec des relents aigrelets de yoghourt tourné.

— Van der Staern, venez voir.

Le Belge quitta l'abri du boggie et rejoignit les deux hommes.

— C'est le blé, dit-il après avoir humé la puanteur.

— Le blé ! Ils l'ont fait pousser dans un cimetière !

— Non, il est complètement pourri. Ça n'a rien d'étonnant avec la chaleur qu'il fait. Il doit germer dans les sacs.

Maintenant la porte était complètement ouverte et l'odeur était épouvantable. On distinguait vaguement les contours des sacs entassés.

— Dites-moi, fit Malko, du blé comme ça, c'est comestible ?

Van der Staern secoua la tête :

— Même des Indiens affamés n'en voudraient pas. Il est complètement impropre à la consommation.

— Et ça ne vous étonne pas, qu'on vous le paie à prix d'or ?

— Peut-être que les autres wagons sont meilleurs.

— On va voir.

Derieux reprit ses tenailles et attaqua le second wagon. Il avait la technique ; cela dura beaucoup moins longtemps.

La puanteur était la même.

Les troisième et quatrième wagons étaient pourris aussi.

— Inutile de continuer, dit Malko. Van der Staern, vous avez fait la meilleure affaire de votre vie, ou la plus mauvaise... Venez, ouvrons quelques sacs pour voir de plus près ce blé qu'on paie si cher.

Ils retournèrent au premier wagon. Derieux tira à lui un sac et le jeta par terre. Avec un couteau il coupa la ficelle. Malko et Van der Staern retinrent leur respiration. On avait l'impression d'être sur un charnier. Surmontant son dégoût, Derieux plongea la main dans la masse.

— C'est plein de vers, grogna-t-il.

Le bras enfoncé jusqu'à l'épaule, il farfouillait.

— Il y a quelque chose.

— Quoi ?

— Je ne sais pas. Comme une boîte à chaussures métallique.

— De la drogue ? demanda Van der Staern.

— Ça m'étonnerait. Ici, on en exporte plutôt. Non, il y a une poignée et c'est très lourd.

— Essayez de le sortir, suggéra Malko.

Derieux allait répondre quand, près des baraqués, s'alluma un projecteur, braqué droit sur le wagon qui les cachait.

— Bon Dieu !

Malko était furieux. Tout avait été trop facile ! On les attendait. Ce n'est pas par hasard que ce projecteur s'allumait en pleine nuit.

— Filons, ordonna-t-il. On a peut-être encore le temps.

Ils se lancèrent vers la clôture. S'ils parvenaient à la voiture, ils étaient sauvés.

Derieux se faufilait déjà, quand Malko le retint :

— Couchez-vous.

Au même instant une rafale de mitrailleuse claqua au-dessus de leurs têtes ; un groupe de soldats arrivaient de l'extérieur pour les prendre à revers : ils étaient cernés.

Plusieurs rafales suivirent la première. Heureusement les soldats tiraient au jugé. Mais une volée de balles s'enfonça dans le sable tout près de Malko, et une autre ricocha sur des cailloux avec un sale miaulement.

Soudain une fusée monta dans le ciel, au-dessus du désert et retomba lentement, suspendue à un parachute. Elle éclairait comme en plein jour l'endroit où ils se trouvaient.

— Filons aux wagons, on pourra mieux se défendre, ordonna Malko. Ils ne veulent pas nous prendre vivants.

Ils foncèrent, cassés en deux. La lueur de la fusée se rapprochait d'eux. Au moment où leurs silhouettes se détachaient, une longue rafale claqua dans leur dos : ils étaient déjà à plat ventre.

— Saloperie, c'est une mitrailleuse ! gronda Derieux.

La fusée toucha le sol avec un grésillement et s'éteignit. Ils bondirent et atteignirent le premier wagon au moment où une seconde fusée montait gracieusement dans le ciel.

Cette fois, il n'y eut pas de rafale. Mais Malko vit distinctement une petite colonne qui franchissait les barbelés, par le trou qu'ils avaient fait, et venait droit sur eux.

— Il faut ouvrir l'autre porte, autrement ils vont nous prendre à revers.

Heureusement les sacs ne remplissaient pas tout le wagon. Derieux se mit à les empiler comme un fou et parvint à la porte. Celle-là s'ouvrait de l'intérieur. Il la tira et la referma aussitôt, ne laissant qu'une étroite meurtrière. Avec son Smith et Wesson, il tira trois coups dehors. On entendit un cri et une grêle de balles s'abattit sur le wagon.

— Les salauds, ils arrivaient en catimini, expliqua Dericous. Maintenant, ils vont faire attention ; ils savent qu'on peut se défendre. Faut s'organiser.

En quelques minutes, ils eurent aménagé au milieu du wagon un petit blockhaus, fait de sacs de blé. Les deux portes du wagon étaient ouvertes, pour surveiller l'extérieur. Malko tira en même temps que Dericous, pour montrer à leurs adversaires qu'ils avaient deux armes.

Ils virent s'approcher un projecteur, vraisemblablement monté sur jeep. D'un coup précis Dericous l'éteignit. Aussitôt un feu violent frappa le wagon. Le bois se déchiquetait sous l'impact des balles et le blé encaissait le reste. Plusieurs armes automatiques tiraient.

— C'est Stalingrad, fit Dericous.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? gémit Van der Staern. Si on tentait une sortie ?

— Avec deux pistolets contre des mitrailleuses ? Nous n'irions pas loin. Gagnons du temps. Si nous tenons un peu, ils n'oseront peut-être pas nous abattre en plein jour.

Accroupis dans le noir, les trois hommes scrutaient intensément l'obscurité. Leurs adversaires se tenaient prudemment à une cinquantaine de mètres.

Il y eut un autre déluge de feu. À plat ventre, Malko sentait les balles s'enfoncer tout autour de lui. Il sentait aussi le bras de Van der Staern trembler convulsivement.

Une voix métallique venant du dehors les fit sursauter. C'était un haut-parleur.

« Rendez-vous. Sortez du wagon les mains sur la tête, il ne vous sera fait aucun mal. »

L'annonce fut répétée en persan et en anglais puis le feu cessa.

Van der Staern se leva d'un bond.

— J'y vais. Je ne veux pas mourir ici.

— T'es dingue ! hurla Derieux. Ils vont te descendre comme un lapin.

Mais, avant qu'il ait pu saisir Van der Staern, celui-ci escalada le parapet de sacs et se laissa tomber par terre, hors du wagon. Puis il se mit à courir maladroitement, les mains croisées sur sa tête, tout en criant :

— Je me rends, je me rends. Je suis belge. Ne tirez pas.

Une longue rafale de fusil mitrailleur partit devant lui. Les balles frappèrent d'abord le sol, puis s'enfoncèrent dans le corps, en un pointillé mortel.

Il s'arrêta net, sembla se tasser sur lui-même et fit encore quelques pas, les bras ballants. Une nouvelle rafale secoua son corps impitoyablement. Il tomba lourdement sur le côté. De rage, Derieux tira deux fois dans la direction du FM.

— Les salauds. Il ne lui ont pas donné une chance.

— Ça va bientôt être notre tour, dit Malko sombrement.

Comme pour lui donner raison, une mitrailleuse prit le wagon en enfilade. De nouveau, ils plongèrent le nez par terre. Ils ne sentaient presque plus l'insupportable odeur.

Une explosion sourde secoua le wagon. Profitant du tir de la mitrailleuse, un soldat avait lancé une grenade. Le sac qui protégeait Malko se vida d'un coup, éventré. Instinctivement, l'Autrichien avança la main pour le rattraper. Elle s'enfonça dans le blé et rencontra un objet dur et long, comme un tuyau. Malko tira et ce qu'il tenait sortit du sac.

C'était un canon de mitrailleuse.

En un éclair, l'inscription qu'il avait vue sur la feuille trouvée sur le cadavre du marchand lui revint en mémoire. La première ligne disait : 12 MG 42 6 BZ 20 000 CA 30.

Des MG 42 ! Qu'il était bête ! C'était des mitrailleuses allemandes, avec vingt mille cartouches. Les six BZ, c'étaient des bazookas. Le blé servait à passer un important stock d'armes. Voilà pourquoi il était si précieux, et pourquoi Khadjar voulait s'en emparer !

Une joie sauvage envahit Malko.

— Mon vieux, nous sommes dans un véritable arsenal ! dit-il à Derieux.

En quelques mots, il lui expliqua ses déductions et lui montra le canon de la mitrailleuse.

— Faut trouver le reste, répliqua le Belge. Et vite !

Fiévreusement, ils éventrèrent les sacs. Leurs recherches ne furent pas longues. En cinq minutes, ils se trouvèrent à la tête de deux mitrailleuses et d'une pile de boîtes de cartouches.

Derieux jubilait :

— Qu'est-ce qu'on va leur mettre ! Ils ne s'attendent pas à celle-là. Si l'autre corniaud était resté, on lui en aurait donné une aussi...

— Attendez, cherchons encore. Vous savez vous servir d'un bazooka ?

— Ça m'est arrivé en Égypte.

Derieux vida un barillet en direction des autres, pour qu'ils ne s'inquiètent pas. Entretemps, Malko mettait à jour un superbe bazooka. Dans le sac voisin, il y avait un container avec quatre obus et les piles de mise à feu...

Ils mirent encore une dizaine de minutes pour s'équiper. Malko s'était passé autour du cou quatre bandes de mitrailleuses. Derieux en avait fait autant et maintenant il glissait une fusée dans le bazooka.

— Paré, dit-il enfin. Comment fait-on ?

— Il faut tenter une sortie, côté baraques. On aura le bénéfice de la surprise. Il y a certainement une bagnole dans le camp. Sinon on va s'engager dans un combat à pied, en rase campagne.

— Bon. J'ai repéré une mitrailleuse sur la jeep. J'essaie de me la payer. Ensuite on les arrose et on y va.

Ils engagèrent chacun une bande. Le claquement sec des culasses fit un bruit d'enfer.

— On y est ?

Derieux visa soigneusement. La silhouette de la jeep était assez visible. Il appuya doucement sur la détente du bazooka, en retenant son souffle.

Il y eut une flamme aveuglante, suivie d'une explosion violente, dont la lueur éclaira tout le champ de bataille. Malko eut le temps de voir les deux groupes de soldats qui cernaient le wagon.

Déjà, dans leurs rangs, la mitrailleuse crachait la mort. C'était une arme terrible. L'Autrichien la sentait tressauter dans sa main, tandis que la bande de cinq cents cartouches se déroulait sans à-coups. Presque sans viser, il balayait le sol devant lui. La jeep brûlait. Derieux avait fait mouche. Plusieurs Iraniens tombèrent. Les autres reculèrent en désordre. Un officier cria :

— Tirez ! Mais tirez donc !

La mitrailleuse de Derieux répondit. Par petites rafales courtes, il arrosait chaque groupe. Puis il lâcha une longue rafale sur les soldats qui s'envoyaient.

— En avant ! cria Malko.

Les deux hommes sautèrent du wagon, chacun tenant son arme par la poignée supérieure. Malko fut surpris de la légèreté de la sienne. La MG 42 avait été étudiée par les Allemands en 1942 pour arrêter les vagues d'assaut russes et sa légèreté et sa cadence de tir sont proverbiales...

Les deux hommes parcoururent près de cent mètres sans essuyer un coup de feu. Ils dépassèrent la jeep en feu et parvinrent à un groupe de bâtiments en bois. Ils se laissèrent tomber par terre et regardèrent l'espace éclairé devant eux.

C'était une sorte de cour de caserne bordée de bâtiments en bois. Leurs adversaires étaient à l'autre bout. Ils eurent à peine le temps de mettre leurs mitrailleuses en batterie. Un officier, revolver au poing, surgit à vingt mètres, suivi d'une douzaine d'hommes.

— À moi, murmura Derieux.

La MG 42 cracha de courtes flammes. La rafale balaya les soldats. L'officier tomba le premier. Les autres refluèrent, laissant plusieurs corps par terre. Derieux finit de vider sa bande et en changea rapidement.

— Il faut trouver une voiture, dit Malko. Continuons.

Derrière eux, plusieurs coups de feu claquèrent. Le second groupe venu de l'extérieur s'était reformé et arrivait dans leur dos. Malko retourna son arme et envoya une longue rafale au jugé. Il écoutait avec volupté le bruit de crécelle. Pauvre Van der Staern !

Les deux hommes repartirent, courbés en deux, et traversèrent l'espace découvert.

Après, il y avait une longue allée sans lumière, avec au fond un lampadaire ; le poste de garde, sans doute.

— Allez-y, fit Malko. Je vous couvre.

Il s'allongea derrière un arbre et attendit.

Derieux partit en courant. Devant la baraque où on les avait reçus dans l'après-midi, trois camions et une jeep étaient garés.

Une rafale jaillit de l'endroit où il avait laissé Malko. Derieux vit la lueur des départs ; de petites flammes courtes et jaunes. Rapidement, il fit le tour des véhicules. Pas de sentinelle. Il monta dans la jeep, tâtonna pour trouver le contact et mit en marche.

Avant de démarrer, il disposa la mitrailleuse de façon à pouvoir tirer sur sa droite.

Tout doucement, il contourna le bâtiment et reprit l'allée par laquelle il était venu. Il n'avait pas fait cent mètres que Malko, sans arme, surgit et bondit dans le véhicule.

— Il était temps. Je viens de tirer ma dernière balle.

— La mienne a encore une bande toute neuve.

Tous phares éteints la jeep fonçait à travers le dépôt. Enfin ils virent la grille. Elle était fermée.

Malko descendit en vitesse et tourna la poignée. La grille s'ouvrit. Il fit de même pour l'autre battant et remonta dans la jeep. Un homme sortit de la guérite et courut vers eux.

Il n'eut que le temps de faire un saut de côté, pour ne pas être écrasé.

— J'espère que ma voiture est encore là-bas, dit Derieux. On risque de se faire remarquer, si on doit regagner Téhéran dans une jeep militaire.

Sur la grand-route, près de l'endroit où ils avaient laissé la Mercedes, Derieux ralentit. Malko braqua la MG 42 sur la maison et sauta à terre. Derieux stoppa la jeep et les deux hommes firent le tour de la maison.

La voiture était toujours là et il n'y avait personne.

En dix secondes, ils avaient démarré, laissant jeep et mitrailleuse.

Ils roulaient maintenant vers Khurramchahr, sur la route déserte.

— Quittons la ville au plus vite, dit Malko. Nous n'avons plus rien à faire ici. Nous ne sommes pas officiellement recherchés pour l'histoire de cette nuit. Les Iraniens peuvent difficilement ébruiter l'affaire des armes. Khadjar a eu vent de notre voyage et a tenté de nous éliminer discrètement. Mais ça lui est peut-être difficile de nous faire arrêter. Regagnons Téhéran au plus vite et contactons le chah.

— Bon. Alors on passe à l'hôtel et on file.

Un quart d'heure plus tard, ils stoppaient devant le *Vanak*. Un portier endormi vint leur ouvrir.

Malko prit la clef de la chambre de Van der Staern. Il empaqueta rapidement toutes les affaires du Belge et il fit ses propres bagages. Il prit quand même le temps de garnir le chargeur de son colt.

Derieux était déjà dans le hall. Il avait expliqué au veilleur de nuit qu'ils étaient obligés de partir et il avait réglé les trois chambres.

Il était trois heures et demie du matin. Ils s'arrêtèrent à la sortie de la ville pour prendre de l'essence, et enfilèrent la route du nord.

Les premiers kilomètres furent tendus. Mais il n'y avait pas le moindre barrage sur la route. Ils ne croisèrent pas un véhicule avant cinq heures du matin, un vieil autobus qui allait au marché.

Malko s'endormit avec les premiers rayons du soleil levant. Ils avaient décidé de rouler sans interruption jusqu'à Téhéran.

Derieux était une force de la nature ; après une nuit pareille, il était capable de conduire toute la journée. Et, à l'arrivée, ils avaient encore beaucoup à faire.

## CHAPITRE VII

Un voyant rouge clignotait devant un gigantesque Persan au crâne rasé, tenant une mitrailleuse qui crachait feu et flammes. Il se rapprochait en ricanant...

Malko se dressa en sursaut dans son lit. La sonnerie du téléphone lui vrillait les oreilles. À tâtons, il saisit le récepteur.

— Allô.

— Monsieur Linge ?

— Oui.

— Pouvez-vous venir dans le hall, d'ici une heure ?

— Qui êtes-vous ?

— Mon nom ne vous dirait rien. Mais je crois que nous avons des intérêts communs, en ce moment.

— Je ne comprends pas.

— Du blé, par exemple...

Il y eut un petit silence. L'inconnu parlait l'anglais avec un léger accent. C'est cet accent qui décida Malko à répondre « oui ». C'était l'accent russe.

Il se leva aussitôt et se jeta sous la douche. Il avait dû dormir deux heures, car il était midi. La veille, Derieux avait conduit à un train d'enfer, pour arriver à Téhéran dans la matinée.

Pendant que le jet d'eau brûlante lui fouaillait la peau, l'Autrichien pensait à Van der Staern. Le pauvre type ne reverrait jamais sa Belgique natale ! Involontairement, il avait pourtant rendu à Malko un immense service. Sans lui, jamais on n'aurait eu vent de cette histoire d'armes. C'était la preuve absolue que toutes les informations de la CIA étaient exactes : Khadjar et Schalberg préparaient bien leur révolution.

Khadjar, tout au moins. Malko ne pouvait arriver à croire que Schalberg trahissait délibérément ses chefs, avec les conséquences incalculables que cela pouvait avoir.

Il fallait tenter une dernière chance : prévenir le général américain de ce qui se passait. S'il était dans le coup, cela n'avait aucune importance, car alors il était déjà au courant de la bagarre de Khurramchahr. Si Khadjar avait mené en bateau le général, c'était le moment d'ouvrir les yeux à ce dernier.

Une serviette autour des reins, Malko décrocha le téléphone. Il eut rapidement le bureau de Schalberg, et le général en personne lui répondit. Malko se nomma, et l'autre fut très aimable :

— Vous me téléphonez pour les dollars, je parie. Je ne sais rien encore, mon vieux.

— Ce n'est pas pour cela, Général. J'ai besoin de vous voir au plus vite, pour une affaire extrêmement importante.

Schalberg parut surpris, mais non ennuyé.

— Dans ce cas, passez à mon bureau en fin d'après-midi. Vous m'exposerez votre affaire.

Malko remercia et raccrocha. Dans quelques heures, il serait fixé. Cette certitude lui donna envie de se détendre. Il demanda le numéro de Tania Taldeh.

Après plusieurs erreurs, il finit par tomber sur la jeune fille. Elle éclata de rire, quand Malko eut dit son nom.

— Je croyais que vous étiez mort, dit-elle. Si vous aviez téléphoné avant-hier, je vous aurais emmené à une grande partie chez les Massoudi. C'était très bien.

Malko s'excusa et ajouta :

— Voyons-nous aujourd'hui. À la sortie de votre bureau. Nous prendrons un verre.

— C'est difficile. Il n'y a pas beaucoup d'endroits à Téhéran.

Il insista. Finalement elle lui fixa rendez-vous dans un club près du Tachtejamchid, la *Belougette*. À cinq heures.

Malko appela ensuite Derieux. Le Belge dormait encore.

Mais l'heure du rendez-vous dans le hall approchait. Malko s'habilla rapidement. Il ne se sentit vraiment lui-même que lorsqu'il eut enfilé un complet d'alpaga presque noir, irréprochablement repassé et qu'il eut noué sa cravate de soie. Il se regarda dans la glace : à son âge, il pouvait encore se permettre de courtiser une jeune fille de l'âge de Tania. Ses

cheveux blonds contrastaient avec les rides légères du visage qui en accentuaient la virilité.

Avec ce complet ajusté, impossible de prendre le colt. Malko enferma l'arme dans sa petite valise.

Il descendit. Le hall grouillait de monde. Un convoi de vieilles Américaines piaillait à la réception, et tous les divans étaient occupés par des groupes de businessmen. Près de la paroi vitrée qui surplombait la piscine, il faisait très chaud, beaucoup de gens étaient dehors, se baignant ou prenant des bains de soleil.

Malko était plongé dans la contemplation d'une blonde, qui devait être une hôtesse de l'air suédoise, lorsqu'on lui parla.

— Voulez-vous que nous allions prendre un verre au bord de la piscine, monsieur Linge ?

Malko se retourna. L'homme qui lui parlait avait une quarantaine d'années et l'air sérieux des hauts fonctionnaires des pays de l'Est. Il ne souriait pas, mais son attitude était amicale. Malko remarqua avec amusement la largeur inusitée des bas du pantalon : les Russes savaient fabriquer des fusées, mais s'habillaient comme des galapiats...

Sans mot dire, il se dirigea vers l'escalier.

Ils choisirent une table à l'écart, et Malko, qui n'avait pas encore déjeuné, commanda une portion de caviar et de la vodka. L'autre se contenta d'un thé vert. Quand le garçon se fut éloigné, le Russe parla :

— Vous devez être étonné de mon intervention, SAS, puisque c'est ainsi qu'on vous appelle. Vous n'avez pas tellement l'habitude d'être en rapports avec nous.

Malko sourit. Inutile de jouer les idiots. L'autre savait très bien à qui il avait affaire.

— J'ignore encore de quelle intervention il peut s'agir, répliqua-t-il. J'ignore même qui vous êtes.

L'autre s'inclina légèrement :

— Vladimir Micalef Sederenko, troisième secrétaire à l'ambassade d'Union soviétique.

— Vous connaissez mon nom, donc...

— Parfaitement. Et je sais aussi pourquoi vous êtes ici.

— Ah !

La surprise de Malko n'était pas feinte. En principe il n'y avait que deux personnes qui étaient au courant de sa mission, le Président des États-Unis et le patron de la CIA.

— Oui, vous êtes venu enquêter sur une tentative de révolution, fomentée par ce fasciste de Schalberg et par cet assassin de Khadjar.

— Comment pouvez-vous affirmer cela ?

— Le blé, mon cher SAS ! Nous le suivons depuis son départ. Une telle quantité d'armes ne passe pas inaperçue. Nous avons été prévenus de la commande, mais nous ignorions à qui elle était destinée. Pas au chah. Pas à vous non plus, vous avez d'autres moyens, plus pratiques. Et ce n'était pas pour nous,acheva-t-il dans un sourire. Cela laissait peu de possibilité... Votre arrivée nous a ouvert les yeux, ainsi que les petits incidents qui l'ont accompagnée. Maintenant, nous savons à quoi nous en tenir. Et il faut agir vite.

Il se pencha en avant.

— Monsieur SAS, vous savez peut-être que nos gouvernements respectifs ont conclu un accord en vue de neutraliser l'Iran. Le chah est au courant. Si le plan du fasciste Khadjar se réalisait, l'équilibre n'existerait plus. Nous serions obligés d'intervenir, ce qui ne manquerait pas de créer une situation explosive... Imaginez-vous des chars de l'armée rouge entrant dans Téhéran ?

— Mais des problèmes aussi graves doivent être résolus à l'échelon gouvernemental, protesta Malko.

— Je sais. Seulement, pour l'instant, le gouvernement américain ne peut rien faire. Schalberg est trop engagé, il ne reculera pas. Khadjar non plus. Le problème doit se résoudre sur place.

— Que puis-je faire ?

— Prévenir le chah. De nous, il ne croira rien. Khadjar est son homme de confiance depuis dix ans. Il a écrasé notre parti, le Toudeh. Vous, il vous croira. Ou du moins il prendra certaines précautions qui empêcheront le plus grave.

— Vous êtes certain que Schalberg marche avec Khadjar ?

— Absolument. Et c'est lui qui a décidé d'assassiner le chah. Malko ne broncha pas. Ça, c'était nouveau !

— Mais ces armes, à quoi doivent-elles servir ?

— A provoquer des désordres, de façon à justifier la proclamation de la loi martiale. Après, les conjurés agiront plus facilement. Quand l'armée se rendra compte qu'elle a été manœuvrée, il sera trop tard.

— Je vois.

— Il faut que vous rencontriez le chah.

— Je vais essayer. Est-ce que je peux vous joindre ?

— Il vaut mieux pas. Je vous contacterai moi-même, mais agissez vite.

Le Russe se leva et s'éloigna, après s'être incliné.

On apportait le caviar de Malko. Il pressa un citron sur les grains grisâtres et les étala sur un toast. C'était vraiment le meilleur caviar du monde. Il valait une révolution.

Quand il eut fini de déjeuner, Malko remonta dans sa chambre où il rédigea un câble à l'intention de Washington. Le tout c'était de le faire parvenir. S'il passait par les services du chiffre de l'ambassade, Schalberg en aurait sûrement connaissance. Malko récrivit trois fois le texte, et finalement s'arrêta à une formule sibylline, qu'il enverrait en clair de la grande poste.

Il avait juste le temps d'y passer avant de se rendre au rendez-vous de Tania. Il choisit un taxi un peu moins délabré que les autres, et se détendit. Mais il arriva dix minutes en retard à la *Belougette*.

C'était un endroit étrange, au premier étage d'un immeuble peu reluisant, près de la grande avenue Tachtejamchid. L'intérieur ressemblait à un bar américain un peu démodé.

Tania était là, sur une banquette. Il n'y avait personne d'autre dans la salle. Malko eut une bouffée de chaleur. Cette fille respirait l'amour, avec ses longues jambes et sa poitrine aggressive. Elle portait une robe noire de soie imprimée, qui découvrait ses genoux gainés de bas très foncés et lui moulait la poitrine.

— J'allais partir, dit-elle d'une voix basse.

— Je ne m'en serais jamais consolé, répliqua Malko, en lui baisant la main.

Il commanda une vodka-lime et elle l'imita. Les consommations posées, le garçon disparut, et ils restèrent seuls dans la petite salle, avec un fond de musique douce.

— Voulez-vous dîner avec moi ? demanda Malko. Après, je vous emmène danser au *Colheh*.

La jeune fille secoua la tête :

— Impossible. Je ne peux pas sortir seule avec un étranger.

— Et ici ?

— Ce n'est pas pareil. Personne ne nous voit.

— Si quelqu'un venait ?

— Impossible. J'ai loué la salle pour une heure.

Malko resta songeur devant cette secrétaire qui louait un bar entier pour ses rendez-vous...

Elle continuait :

— Si vous êtes libre après-demain, je vous emmène à une soirée amusante chez des amis.

— D'accord. Mais j'espère que nous ne resterons pas toute la soirée avec vos amis ?

— Que voulez-vous dire ?

Il lui prit la main, la porta derechef à ses lèvres et la garda entre les siennes.

— Que vous me plaisez terriblement.

Elle rit.

— Ce que vous êtes charmeurs, vous autres, Européens ! Vous faites la cour à toutes les femmes.

— Pas à toutes. Vous êtes la première Iranienne à qui j'adresse la parole.

C'était honteusement faux, mais ce qu'elle avait envie d'entendre.

— Alors, entendu pour après-demain. Je vous enverrai ma voiture à votre hôtel, parce que vous ne trouveriez pas tout seul. C'est loin dans la montagne...

— Vous voulez m'enlever ?

Ils rirent tous les deux. Insensiblement, Malko s'était rapproché ; sa jambe touchait maintenant celle de Tania. Elle ne se retira pas.

— Si nous dansions ?

Elle le regarda avec un sourire indéfinissable et se leva sans mot dire, dégageant une bouffée de Diorissimo.

Ils étaient de la même taille. Tout de suite elle incrusta son corps dans le sien, avec naturel, comme s'ils avaient toujours dansé ensemble. Le léger complet d'alpaga ne protégeait guère Malko des formes agressives de sa partenaire. Il la serra un peu plus. Elle appuya sa joue contre celle de son danseur.

Il laissa traîner ses lèvres dans le cou de la jeune fille, qui eut un petit frisson. La bouche de Malko remonta lentement et atteignit celle de Tania. La bouche était déjà entrouverte, et c'est elle qui prit violemment l'initiative du baiser, qui fut interminable. Ensuite, ils restèrent enlacés, titubant. Malko caressait doucement la poitrine de la jeune fille et la sentait frémir sous ses doigts.

Elle s'écarta de lui, avec un sourire un peu moqueur.

— Il faut que je m'en aille, maintenant, murmura-t-elle.

— Déjà ?

— Nous nous reverrons. Dans deux jours.

Les yeux de Tania, très brillants, avaient une expression avide. En dépit de son jeune âge elle n'avait pas l'air d'une petite pensionnaire. Malko mourait d'envie de la basculer sur la banquette et de lui faire l'amour, là, tout de suite. Il était sûr qu'elle ne se défendrait pas et presque certain que c'était ce qu'elle attendait. Mais un vieux fond de civilisation le retint. Plus le sens du devoir : Schalberg devait déjà l'attendre...

Il se contenta de la prendre aux épaules, au moment où elle allait sortir, et de la plaquer brutalement contre lui. Elle lui rendit son étreinte, sans mot dire. Ils redescendirent sans avoir vu personne.

Dans la rue, elle redevint la jeune fille bien élevée et un peu distante qu'il avait déjà rencontrée. Elle lui tendit la main et monta dans une grosse voiture noire conduite par un chauffeur.

Celui de Malko attendait au volant du taxi, en écoutant son transistor.

Cinq minutes plus tard, Malko était à l'ambassade américaine, un peu plus loin, sur le Tachtejamchid. En face, il y avait la carcasse rouillée d'un immeuble en construction, en panne depuis plus d'un an, faute d'argent. Avec un intérêt de

vingt pour cent par mois, les promoteurs avaient vu trop grand. La carcasse servait maintenant d'abri à de pauvres diables qui y passaient leurs nuits autour d'un brasero. Et les putains, qui hantaient le Tachtejamchid dès la nuit tombée, y entraînaient leurs clients trop radins pour s'offrir une chambre.

On introduisit Malko immédiatement dans le bureau de Schalberg.

Le général avait l'air soucieux. Il désigna un siège à Malko, alluma une cigarette sans lui en offrir et attaqua :

— Vous avez fait des bêtises, mon cher SAS. De grosses bêtises. J'ai un mal fou à réparer cela.

— Quelles bêtises ?

Tendu, Malko attendait la suite. Quelque chose ne tournait pas rond. Le général le regarda ironiquement :

— Voulez-vous ramener vous-même à l'ambassade de Belgique le corps de M. Van der Staern ?

Du coup, Malko retrouva tout son sang-froid.

— Ça ne me dérangerait pas. Il a été tué par des soldats iraniens, agissant au mépris du droit le plus élémentaire.

— Vous oubliez de dire combien vous en avez tué et blessé, vous-même ?

— Après qu'ils ont tenté de nous assassiner.

— Que faisiez-vous en pleine nuit dans un dépôt de l'armée iranienne ?

— Je vérifiais une information.

— Quelle information ?

— Vous le savez aussi bien que moi. Ce convoi de blé était en réalité un convoi d'armes.

— Et alors ? Pourquoi avez-vous fourré votre nez là-dedans ? C'est notre métier. C'est parfait, de faire du zèle, mais pas en cachette. Vous voulez avoir le fin mot de l'histoire ?

— Je le voudrais.

— Grâce à des fuites, nous savions depuis quelque temps que le parti communiste clandestin, le Toudeh, allait tenter de faire entrer des armes en Iran. Nous les avons repérées, et suivies à travers l'Europe. Malheureusement, il y avait aussi des

traîtres dans nos services. Ce qui explique l'attaque dont vous avez été l'objet.

— Le lieutenant Tabriz ?

— Était un communiste. Parfaitement. Ses complices avaient besoin d'argent pour payer leurs armes. Nous avons laissé faire, pour ne pas les effaroucher. Qu'importaient quelques dollars si nous pouvions, le général Khadjar et moi, mettre la main sur tout le réseau clandestin du Toudeh ?

— Mais alors, que faisaient les armes dans un dépôt de l'armée ?

— Vous ne comprenez rien !

Le général secoua la tête et écrasa sa cigarette dans un cendrier.

— Nous avions pu détourner ces armes de leur destination primitive. Les services de mon ami Khadjar avaient l'intention de « purger » les sacs de blé avant leur arrivée à Téhéran. Ce qui aurait jeté la confusion chez nos adversaires. Car ils avaient besoin de ces armes. De plus, ils se seraient retournés contre leurs fournisseurs, persuadés d'avoir été bernés, ce qui faisait d'une pierre deux coups.

— Pourquoi les soldats ont-ils tenté de nous abattre et pourquoi ont-ils tué Van der Staern qui se rendait ?

— Ils avaient l'ordre de ne laisser approcher personne des wagons. Ils vous ont pris pour des communistes qui venaient prendre livraison des armes.

— Ils pouvaient nous faire prisonniers.

Schalberg sourit très légèrement :

— Mon cher SAS, vous êtes bien naïf ! Tous les Toudeh que nous avons pu attraper sont au cimetière de Téhéran. Là, ils ne gênent plus personne.

Malko approuva distraitemennt. Toutes ses hypothèses s'écroulaient. Le général l'avait devancé et il avait réponse à tout. Et si la CIA avait été « intoxiquée » par des agents soviétiques, désireux de se débarrasser de Schalberg et de Khadjar ? Il décida de ne pas dévoiler toutes ses batteries.

— Je suis désolé, mon Général, dit-il d'un ton contrit. En effet, j'ai voulu faire cavalier seul. Ayant rencontré par hasard ce

Van der Staern, je me suis dit que ce serait amusant de vous apporter cette belle affaire sur un plat d'argent.

— Bien sûr, bien sûr, fit Schalberg, protecteur. Mais ça a mal tourné. Surtout pour Van der Staern.

Schalberg était plus détendu, comme si l'apparente humilité de Malko l'avait rassuré. Celui-ci en profita.

— Je compte quitter bientôt l'Iran, enchaîna-t-il. À vrai dire je partirais aujourd'hui même si je n'avais pas rencontré une ravissante créature, qui m'a invité après-demain à une petite réception des Mille et Une Nuits...

Le général éclata de rire.

— Vous faites bien de vous détendre. Puisque vous en avez le temps. Mais attention aux beautés locales. Elles sont farouches et bien gardées. Vous allez vous retrouver marié à l'iranienne.

— Je ferai attention.

— Bon, encore une chose. Les Iraniens font un barouf du diable à cause des gens que vous avez descendus à Khurramchahr. Le général Khadjar essaie de vous couvrir. Je lui ai expliqué le malentendu. Mais il se peut que vous soyez interrogé par la Sécurité Militaire d'ici. Dans ce cas, niez tout. Ils ont l'ordre de ne pas trop insister.

Schalberg se leva et tendit la main à Malko.

— Bonne chance dans vos conquêtes. Et ne faites pas trop de mauvaises rencontres, comme celle de votre déjeuner. Ce sont des gens de mauvais conseil. Laissez-nous résoudre tous ces problèmes, et dites à Washington que nous avons la situation bien en main.

La porte du bureau se referma sur le géant. Malko, pensif, descendit l'escalier. En sortant, il se heurta à quelqu'un qui entrait : un grand type blond, aux cheveux rasés et à l'air fermé ; un des gorilles de l'ambassade, probablement.

Il marcha un peu sur le Tachtejamchid avant de prendre un taxi. L'histoire était de plus en plus embrouillée. Pourquoi Schalberg le surveillait-il ? Ce n'était pas la première fois que les Russes essayaient un coup pareil. Pour s'éclaircir les idées, il décida de retrouver Derieux.

L'hôtel *Séfid* était à deux pas. Il entra et appela le Belge.

— Je suis content de vous entendre, fit celui-ci. J'ai des nouvelles pour vous.

— Parfait, je viens.

Malko sauta dans un taxi et, cinq minutes plus tard, il débarquait rue Soraya. Derieux vint ouvrir lui-même, son molosse sur les talons.

Il ramena Malko au salon et alla chercher une bouteille de Champagne, du Moët et Chandon.

— C'est celui de l'ambassade de France, souligna-t-il. Le meilleur. Ça vaut les potins que j'ai glanés.

— Quoi ? C'est la guerre ?

— Non, la révolution. Je me suis promené au Bazar toute la journée. Ça remue ferme. Les gens sont très montés. Ils ont décidé une grève générale pour demain. C'est toujours comme cela que ça commence. Les mollah appuient à fond.

— Les mollah ?

— Oui, les chefs religieux. Ils accusent le gouvernement, et donc le chah, de saper l'esprit religieux des paysans et de vouloir faire le jeu des communistes. Ça paraît sérieux, parce que cette fois ils auraient des armes. Les nôtres...

Malko était abasourdi.

— Mais qui est derrière cela ? Les communistes ? Enfin... le Toudeh ?

— Vous êtes fou ! Tout, mais pas eux ! Pour l'instant, c'est impossible de savoir qui tire les ficelles. On verra demain, après les premiers morts...

— Charmant... Mais bien embrouillé !

Et Malko raconta son entrevue avec Schalberg. Derieux l'écoutait en faisant furieusement tourner son œil droit, atteint de strabisme divergent.

— Il vous a mené en bateau, conclut-il. Ou alors, je ne connais plus rien à ce pays. Le Toudeh est incapable d'une action d'envergure. Comme vous l'a dit le général, ils ont matraqué si énergiquement les communistes iraniens qu'ils ont même liquidé les voisins et les parents éloignés de tous ceux qu'ils soupçonnaient... On va bien voir demain.

— Le mieux, si nous voulons suivre le coup, c'est de filer très tôt au Bazar, vers les six heures. Nous prendrons le thé chez un

ami sûr et nous attendrons... Couchez ici. On ne sait jamais. Au cas où la Sécurité aurait justement l'idée de vous interroger demain...

— D'accord.

Derieux leva son verre :

— A la révolution et au pognon, les deux mamelles de l'Iran !

## CHAPITRE VIII

Une longue colonne de fumée noire montait tout droit dans le ciel bleu de Téhéran. Elle provenait d'un camion militaire renversé, qui brûlait au milieu de la place Maidan-Eidam, au sud du Bazar. Tout autour, des gamins formaient une ronde joyeuse et jetaient dans le brasier tout ce qui leur tombait sous la main.

Le corps du chauffeur était resté coincé dans la cabine, dont le pare-brise avait éclaté sous les balles. Son visage noirci par les flammes se décomposait lentement sous l'effet de la chaleur.

Trois autres corps étaient étendus au milieu de la chaussée ; deux soldats et un civil qui avait perdu ses chaussures.

Malko et Derieux débouchèrent avenue Khiaban, venant du Bazar par de petites ruelles, et s'arrêtèrent net : ils se trouvaient en plein *no man's land*.

Au bout de l'avenue, vers la place Mesdan, on apercevait les uniformes bleus des policiers, qui avaient posté leurs jeeps en travers de l'avenue et se retranchaient derrière. Ils protégeaient le Palais du Goulestān et l'immeuble de la radio. S'ils lâchaient ce point stratégique, la foule pourrait se ruer par l'avenue Khayyam jusqu'au quartier des ambassades, et de là parvenir au Palais Impérial.

Au bas de l'avenue, la foule des émeutiers attendait en une masse sombre, bloquant toute la chaussée. Ils n'osaient pas avancer au-devant des armes de la police, mais on sentait qu'à la moindre poussée des leaders, ils déferleraient de nouveau.

Malko et Derieux traversèrent en courant l'espace vide et se réfugièrent derrière les débris d'une cabine téléphonique. Les vitres en avaient été brisées et l'appareil pendait lamentablement, arraché. Les émeutiers avaient même enlevé les fils, qui traînaient sur le trottoir.

— Ça sent mauvais, ici, dit Derieux. Si on remonte vers les flics, on risque de se faire allumer par un excité. Et de l'autre

côté ils vont nous lyncher... Dans ce genre d'histoires, ce n'est pas une bonne carte de visite d'avoir la peau blanche.

— Tant pis, il vaut mieux aller vers la foule ! Nous y verrons plus de choses et ce n'est pas plus dangereux.

Marchant très lentement, les deux hommes se dirigèrent vers le groupe compact et hostile qui bouchait l'avenue.

Soudain un haut-parleur clama quelque chose, du côté de la police. Celle-ci avait dû recevoir des ordres.

« Reculez et dispersez-vous, criait le mégaphone. Tous ceux qui résistent seront arrêtés. »

Capot contre capot, des jeeps se mirent à descendre l'avenue. Sur chacune, il y avait un groupe de policiers casqués, armés de mitrailleuses et de longues matraques.

Les premiers rangs d'émeutiers commencèrent à reculer. Les jeeps accélérèrent.

— Ils vont en prendre plein la gueule, grommela Derieux. Et nous, on est au milieu !

Soudain une arme automatique ouvrit le feu. Une longue rafale d'abord, puis plusieurs, plus courtes. Malko et Derieux plongèrent dans le caniveau. Les balles sifflaient au-dessus de leur tête.

— Ils n'y vont pas de main morte, les flics ! remarqua Derieux.

— Écoutez. Ce n'est pas eux.

Derieux releva la tête, au mépris de toute prudence. C'était vrai. Les jeeps refluaient en désordre. Plusieurs policiers étaient étendus au milieu de l'avenue. D'autres fuyaient, abandonnant leurs véhicules. Une nouvelle rafale les cloua sur le macadam.

Vous reconnaissiez le bruit ? fit Malko. C'est une MG 42 qui tire. Elle doit être sur un toit...

Il y eut un grondement sourd, et tout à coup la foule se mit en marche. En quelques secondes, une masse hurlante dévala vers la police, foulant aux pieds Malko et Derieux sans même les remarquer.

Ceux-ci se relevèrent dès que la première vague fut passée et furent entraînés par le mouvement. Autour d'eux, on criait, on s'interpellait, des femmes poussaient des cris aigus. Bousculés, Malko et Derieux arrivèrent près du corps d'un

policier qu'on était en train d'achever à coups de pied et de bâton. Aucun des émeutiers ne paraissait armé. Certains avaient des briques ou des gourdins, mais pas d'armes à feu.

Malko regardait autour de lui lorsqu'il vit un homme tirer tout à coup une grenade de sa poche, la dégoupiller et la jeter, de toutes ses forces, vers les rangs des policiers. Puis l'homme fit demi-tour et disparut dans la foule... Au même moment, le tac-tac d'une mitrailleuse se fit entendre, venant du nord, vraisemblablement de la Ferdowsi. Les émeutiers possédaient donc plusieurs armes automatiques.

Derieux profita d'une éclaircie dans la foule pour entraîner Malko.

— Ne restons pas là. Ça va barder. Pour le moment, les flics sont débordés, mais il y a deux régiments de blindés stationnés à Téhéran. Ils ne vont pas tarder à intervenir.

— Où voulez-vous aller ?

— Où nous étions.

Ils partirent en courant. Les ruelles menant au Bazar étaient désertes. Arrivé à une porte en bois, Derieux frappa plusieurs fois. Après quelques instants, la porte fut ouverte par un vieil Iranien qui sourit en reconnaissant le Belge.

La cour intérieure de cette petite maison était calme et fraîche. Malko et Derieux s'assirent sur des coussins et attendirent.

Ils avaient passé la nuit là. Malko y était venu un peu par acquit de conscience. Il ne croyait pas beaucoup aux révoltes sur invitation. Puis, vers huit heures du matin, ils avaient été réveillés par des cris et des bruits de foule ; des manifestants couraient dans la rue, criant des slogans et brandissant des pancartes.

Habillés en toute hâte, ils s'étaient mêlés aux premiers groupes de manifestants.

Ils se trouvaient dans la partie sud de Téhéran, dans les quartiers pauvres, là d'où partaient toutes les émeutes, pour remonter vers le nord, le Palais du chah, le Parlement, l'Université et les quartiers élégants. Cela, c'était une heure auparavant. Maintenant la situation avait empiré.

— On est mieux ici que dehors, soupira Derieux.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Je n'en sais rien. D'habitude, ils sont pacifiques et se contentent de passer à tabac quelques flics, qui le leur rendent bien. Mais il n'y a jamais de morts.

— Ils ont des armes, d'habitude ?

— Non.

— Ce n'est plus le cas. On dirait que la cargaison de Van der Staern est arrivée à bon port.

— Oui, mais à quel port ?

— Eh bien, les communistes ou les autres.

— Quels autres ?

— Honnêtement, je n'en sais rien. C'est la bouteille à l'encre. Quelqu'un est en train de fomenter la bagarre, c'est certain. Mais dans quelle intention ?

Malko se leva d'un bond, époussetant son complet.

— Allons voir. Il faut savoir qui tire les ficelles.

— On risque de se faire descendre.

— Ici, nous ne servons à rien. On apprendra par les journaux ce qui s'est passé.

— Ça vaut mieux que de ne pas pouvoir les lire du tout.

— Allons, ne soyez pas si pessimiste, mon cher !

À contrecœur, Derieux suivit Malko. La ruelle était toujours déserte. Ils remontèrent en direction du Bazar, d'où filtraient une sourde rumeur et des coups de feu, isolés et par rafales. Plusieurs explosions suivirent.

— Un bazooka, remarqua Malko.

À la lisière sud du Bazar, il n'y avait pas un chat. Mais deux corps étendus et des dizaines de chaussures abandonnées montraient qu'on s'était battu. Plusieurs vitrines étaient brisées, et une autre cabine téléphonique était complètement détruite.

— Passons par le Bazar. Au moins les chars ne peuvent pas y venir, proposa Derieux. Nous ressortirons de l'autre côté, sur la Bouzarjomeri.

Ils ne croisèrent personne dans le dédale du Bazar. Toutes les boutiques avaient leur rideau de fer baissé ; l'atmosphère était sinistre.

A l'air libre, ils furent salués par une clameur sauvage : à dix mètres d'eux, un groupe de jeunes gens pendaient un policier à un arbre. Le malheureux ne se débattait même pas.

Malko se détourna, horrifié. Derieux l'entraîna.

— Filons. Ils sont dingues.

Ils prirent l'avenue Khayyam, qui monte vers le nord. Partout des autobus aux vitres brisées, des boutiques éventrées, des corps de policiers, de soldats et de civils. Derieux, du pied, retourna un soldat. Il avait reçu en plein front une balle qui avait fait une grosse boursouflure...

Des petits groupes de manifestants les dépassaient en courant. Ils hâtèrent le pas, pour ne pas se faire remarquer. Des coups de feu venaient du nord. La large avenue Ferdowsi était encombrée de gens qui allaient tous dans cette direction. De temps à autre, un type ramassait une pierre et la jetait dans une vitrine. Les changeurs et les marchands de tapis de cette avenue cossue devaient être aux cent coups.

Marchant et courant, les deux hommes parvinrent enfin au carrefour de la Chah-Reza, centre de la ville, les Champs-Élysées de Téhéran.

Les manifestants étaient partout. Par petits groupes, ils progressaient vers le nord et vers l'ouest.

— Jamais ils ne sont montés si haut, remarqua Dericux. Le chah ne doit pas être tranquille. Pour peu que sa garde lâche !

— Mais qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Allez le leur demander ! Rien, la plupart ! Se défouler de vingt siècles de misère, en s'en prenant à des objets qu'ils ne posséderont jamais. Mais il y a des meneurs qui, eux, savent.

— Écoutez !

Dericux tendit l'oreille. Au-dessus des explosions sèches et des rafales d'arme automatique, il perçut un grondement caractéristique.

— Les chars.

Ils venaient de l'ouest, par la Chah-Reza.

Instinctivement, Dericux se mit à courir, dans la direction opposée.

— Attendez ! cria Malko. Il faut aller voir.

Ce n'était pas une bravade. Mais de là-bas venait le bruit des rafales et des bazookas. Donc, c'est là que se trouvaient les mystérieux meneurs.

Derieux secoua la tête :

— Vous êtes fou ! Un char, ça ne discute pas. Quand on sera morts, ça n'avancera personne.

Pourtant il suivit Malko.

Ils n'eurent pas à marcher longtemps. À la hauteur du *Teheran-Palace*, des manifestants refluaient en toute hâte, jetant leurs bâtons et leurs briques. Une barricade d'autobus et de voitures renversés obstruait l'avenue.

Derieux et Malko s'en approchèrent avec précautions. Devant, il y avait une autre barricade, où l'on tirait. Malko distingua le canon d'une mitrailleuse et le tube d'un bazooka. Il y eut une lueur brève et une fusée partit. C'est alors que Malko vit le premier char.

Il était embossé devant les grilles de l'Université et sa tourelle prenait l'avenue en enfilade. La fusée du bazooka le rata et explosa sur un arbre. Aussitôt les deux mitrailleuses du char crachèrent la mort.

Malko vit les mitrailleurs se crisper, comme frappés par une décharge électrique, et demeurer immobiles. Brusquement, le char avança, en tirant encore une courte rafale. Un autre, à gauche, le couvrait.

Il prenait de la vitesse. Malko et Derieux n'eurent que le temps de plonger dans le hall du *Teheran-Palace*. Personne ne les remarqua : employés et clients étaient à plat ventre.

Les deux chars passèrent devant l'hôtel, bousculèrent la barricade et continuèrent vers la Naderi. Malko releva la tête. Aucune troupe à pied ne suivait.

— Venez, souffla-t-il à Derieux.

La Chah-Reza était comme morte. Plus un manifestant. Le bruit de la bataille s'était déplacé à l'est et au sud. Mais on entendait encore de nombreux coups de feu.

Marchant avec précaution sur le trottoir, Malko parvint jusqu'à la seconde barricade. Autour de la mitrailleuse, les corps n'avaient pas bougé. Les énormes balles de 12, 7 y avaient creusé des déchirures affreuses.

Malko se pencha sur l'homme qui tenait encore la poignée de la mitrailleuse. Le visage n'existant plus. C'était un Iranien, jeune. Une autre balle avait déchiré sa veste. Par le trou, Malko aperçut un morceau de papier vert, qui accrocha son regard. Il tira, à travers la poche déchirée, et ramena une liasse de billets.

Derieux poussa un sifflement.

— Nom de Dieu !

Malko tenait à la main une liasse de billets américains de cent dollars !

Il ferma les yeux un instant et mit en marche son extraordinaire mémoire. Il faisait défiler les séries des billets volés. Celles-là faisaient partie du lot.

Derieux, retournant un autre corps, poussa une exclamation. Malko sursauta : le cadavre était celui d'un Européen.

C'était même une tête que Malko connaissait. Celle de l'homme qu'il avait croisé la veille à l'ambassade américaine. L'homme avait été frappé d'une rafale dans la poitrine, mais ses traits étaient intacts. Il serrait encore dans sa main une serviette en cuir. Un pistolet Walther avait glissé de ses doigts.

Malko arracha la serviette des doigts du mort. Derieux le tira par le bras :

— Ne restons pas là, voilà une colonne de troufions. Ils vont nous prendre pour des pillards.

Tenant toujours la serviette, Malko le suivit. Ils s'engouffrèrent dans une ruelle et prirent la direction du nord. Cent mètres plus loin, ils furent arrêtés par un barrage militaire. Un officier très poli leur demanda d'où ils venaient. Derieux répondit qu'ils avaient eu un rendez-vous d'affaires au *Teheran-Palace* et qu'ils cherchaient maintenant à regagner leur hôtel, le *Hilton*.

— Je vais mettre une jeep à votre disposition, répondit l'officier.

On les embarqua et ils prirent la route de Chimran. Il y avait des troupes partout. Au carrefour de la Maideneh, deux chars Patton étaient en batterie, avec des hommes casqués. Plusieurs camions bourrés de troupes stationnaient avenue Pahlavi.

Les bruits de la bataille ne parvenaient plus que faiblement, du sud de la ville. Les rebelles semblaient être refoulés partout.

Au *Hilton*, c'était la panique. Le hall grouillait d'Américaines nerveuses qui harcelaient les employés de la réception, leur posant des questions saugrenues.

Les gens se pressaient derrière les grandes baies vitrées, d'où l'on voyait tout le panorama de la ville. Plusieurs colonnes de fumée noire montaient dans le ciel limpide, au sud de la Chah-Reza. Un petit avion tournait au-dessus de la ville.

Malko prit sa clef et ils montèrent dans sa chambre.

La serviette de l'Américain n'était pas fermée à clef. Elle contenait une épaisse liasse de dollars et une feuille de papier calque pliée en quatre. Malko la déplia et l'étala sur le lit.

C'était un plan de Téhéran, sur lequel on voyait plusieurs ronds bleus et rouges, avec des annotations et des noms. Tous étaient situés dans le sud de la ville, au carrefour d'avenues importantes.

— Voilà l'emplacement des groupes armés, dit Malko. Ils disposaient donc de douze armes automatiques, au moins. Ceux-là devaient agir comme provocateurs. C'est facile à vérifier.

Il se pencha sur la carte. Au bas de l'avenue Khiaban, là où ils se trouvaient deux heures plus tôt, il y avait un petit cercle rouge et un nom : la mitrailleuse qui avait tiré sur la police près de Malko.

— Voilà donc pourquoi ils avaient besoin d'armes et d'argent, murmura Malko. Ils ont payé comptant des mercenaires, pour encadrer les manifestants. Khadjar voulait prendre le pouvoir de cette façon. Ça n'a pas marché...

Derieux secoua la tête.

— Ça ne colle pas. Khadjar sait très bien que deux régiments blindés de la Garde Impériale stationnent en permanence à l'extérieur de la ville, et qu'ils peuvent intervenir en deux heures. Contre eux les mitrailleuses et même les bazookas ne font pas le poids. Il n'espérait pas liquider le chah de cette façon.

— Alors qu'est-ce qu'il a cherché ?

— Je ne vois pas exactement. Peut-être tout simplement créer des désordres, pour pouvoir liquider tranquillement les éléments modérés qui pourraient plus tard s'opposer à lui. C'est bien dans sa manière. Nous verrons cela en lisant les journaux : ils sont à sa botte.

— Vous devez avoir raison. En tout cas, une chose est certaine : Schalberg et Khadjar marchent la main dans la main contre le chah. Ce n'est pas lui qui leur a demandé de tirer sur ses propres chars...

— Vous savez, dans ce pays, rien n'est impossible.

— Quand même ! Il faut prévenir le chah de ce qui se trame. Redescendons en ville. Allons voir ce qu'est, devenue votre voiture.

— Bonne idée. Il ne doit pas en rester grand-chose.

Ils eurent beaucoup de peine à trouver un taxi qui acceptât de les descendre dans Téhéran. Dès qu'ils eurent atteint les lisières de la ville ils tombèrent sur des barrages. À chacun d'entre eux, Derieux montrait ses papiers et expliquait qu'il allait chercher sa voiture.

Ils parvinrent ainsi jusqu'à la poste. La place grouillait de soldats. Un Patton achevait de brûler au début de la rue Lalézar. Un camion bâché passa près d'eux, et Malko eut le temps de voir qu'il était plein de corps entassés en désordre.

— Ça a été sanglant, murmura-t-il.

Leur chauffeur les débarqua avant le Bazar, en face de l'immeuble de la radio. Il ne voulait pas aller plus loin. Ils se faufilèrent à pied entre les patrouilles et arrivèrent jusqu'au Bazar.

La Mercedes n'était plus qu'un tas de ferraille renversée. On y avait mis le feu avant de s'en servir comme barrage antichar.

— Tant pis. Vous m'en paieriez une autre. Vous avez de quoi. Malko sourit.

— D'accord. Après tout, le Trésor ne sait pas que j'ai retrouvé une partie des dollars. À cinq ou six mille près ! Allons au Palais. Vous connaissez quelqu'un ?

— Oui, Rhafa, le porte-parole. Mais c'est un pourri. Vous devriez passer par l'ambassade.

— Pas indiqué ! Schalberg y est trop puissant. Je préfère atteindre le chah directement.

— Comme vous voudrez.

Ils se remirent en marche. Malko avait laissé la précieuse serviette dans sa mallette, à l'hôtel.

Il n'y avait plus un taxi dans les rues. Des débris jonchaient la chaussée. Les vitrines étaient brisées, d'autres avaient baissé leur rideau de fer. En vingt minutes, ils parvinrent à la rue Pasteur, qui conduit au Palais du Chah. Un barrage les arrêta tout de suite. Il fallut parlementer. Il y avait des troupes partout. À travers les grilles du Palais, on les voyait camper sur les pelouses.

Malko et Derieux mirent encore vingt minutes pour parcourir les cent mètres de la rue. Trois chars gardaient la petite place du Palais. Un géant de plus de deux mètres, sergent de la Garde Impériale, leur barra le passage.

— Je dois voir le général Nessari, dit Derieux.

C'était le général commandant la Garde. L'autre les laissa passer. Dans le jardin, ils obliquèrent et filèrent vers le bureau de Rhafa, où on les introduisit tout de suite.

Rhafa était un petit homme tiré à quatre épingles, l'air chafouin derrière de grosses lunettes et la voix onctueuse. Il s'intéressait de très près au personnel féminin de son bureau et cumulait les fonctions de porte-parole avec celles d'agent secret et d'attaché culturel. Sa force venait de ce qu'il voyait le chah tous les matins et de sa servilité.

Il écouta les explications de Derieux avec componction, en prenant quelques notes rapides en persan.

— Je vais transmettre votre requête immédiatement, dit-il à Malko. Je verrai Sa Majesté demain matin. Que dois-je indiquer, pour le motif de cette entrevue ?

— Une raison urgente, grave et confidentielle, répondit Malko. Je suis ici en mission spéciale, pour le gouvernement des États-Unis.

Pour frapper un grand coup, il tira ses lettres de créance et les lui montra. Rhafa cligna des yeux et rendit le papier, la voix encore plus douce.

— Pourquoi ne passez-vous pas par la voie diplomatique, monsieur Linge ? Vous paraîsez muni d'un mandat officiel.

— J'ai mes raisons, coupa sèchement Malko. Des raisons qui intéresseront Sa Majesté.

Rhafa n'insista pas. On apporta des tasses de thé. Rhafa trempa poliment ses lèvres dans la sienne et tendit la main à Malko.

— Téléphonez-moi demain matin, vers onze heures. Je saurai quelque chose. À quel hôtel êtes-vous ?

— Le *Hilton*.

— Très bon hôtel. À demain.

Une secrétaire minuscule et poilue les raccompagna.

— Si vous avez votre rendez-vous demain, je suis le pape, dit Derieux, dès qu'ils furent sortis.

Malko ne répondit pas. Rhafa ne lui inspirait pas confiance.

— Rentrons à l'hôtel, proposa-t-il à Derieux. Je voudrais mettre en sûreté les documents et l'argent.

— Je connais un endroit.

Ils durent marcher plus d'un kilomètre avant de trouver un taxi. Tout le nord de la ville était calme, mais il y avait des camions de troupes partout. Au passage, Derieux acheta l'Éttaalat, qui venait de sortir. Une grande manchette barrait la page :

*Des émeutiers communistes tentent de prendre le pouvoir.*

L'article expliquait que les membres du Toudeh, à l'aide d'armes de contrebande, avaient essayé, avec la complicité d'éléments syndicalistes, d'envahir les commissariats de police dans le sud de la ville. Au cours des bagarres, plusieurs meneurs du Front National avaient été arrêtés. L'armée était restée fidèle au régime et avait maté la rébellion.

— Khadjar a fait d'une pierre deux coups, murmura Derieux. Il a préparé l'opinion pour son coup, en soulignant les dangers que les communistes font courir au pays, et il a liquidé les modérés qui auraient pu s'opposer à lui.

— Heureusement que j'ai les dollars et le plan !

— Vous pouvez être sûr qu'en ce moment le cadavre du gars blond est en train de se dissoudre dans de la chaux vive. C'était la seule preuve tangible, et encore !

Le *Hilton* était gardé par un groupe de soldats avec une mitrailleuse. Ils toisèrent le chauffeur, pleins de soupçons, puis se déridèrent en voyant des Européens.

— Attendez-moi, en bas, dit Malko. Je vais chercher mes petits trésors et je reviens.

Rien n'avait bougé dans la chambre. Il prit sa valise et redescendit. Derieux avait déjà un taxi. Arrêtés à trois cents mètres de chez le Belge, ils continuèrent à pied.

Dès qu'ils furent entrés, Derieux prit la valise et disparut. Il revint dix minutes plus tard, alors que Malko en était à sa troisième vodka.

— Maintenant vous pouvez être tranquille.

— Où l'avez-vous mise ?

— Il y a une petite cache au fond de ma citerne. J'ai mis votre valise dans un sac étanche en caoutchouc, et j'ai rempli la citerne. Il y a maintenant trois mètres d'eau par-dessus votre fortune.

— Très bien.

L'esprit tranquille, Malko partagea le repas du Belge : des filets d'esturgeon. La radio donnait sans cesse des informations concernant les émeutes. On se battait encore. Derieux eut un coup de fil.

— Il paraît qu'on a creusé des tranchées au bulldozer pour enterrer les cadavres, annonça-t-il. Khadjar ne fait pas le détail.

— Vous croyez que c'est vrai ?

— Plutôt au-dessous de la vérité. On ne saura jamais combien on a tué de gens aujourd'hui. Et ce n'est pas Khadjar qui nous le dira.

À dix heures, Malko rentra se coucher. Des lueurs rouges éclairaient encore le sud de la ville. Des maisons brûlaient. Le *Hilton* était bien rassurant, après tous les cadavres de la journée.

Malko s'endormit du sommeil du juste.

## CHAPITRE IX

C'est encore le téléphone qui le réveilla. La voix de son ami russe était anxieuse.

— Camarade Malko, il faut que je vous voie immédiatement. Je suis en bas dans le hall. Puis-je monter ?

— D'accord. La clef sera sur la serrure.

Malko n'eut que le temps de se donner un coup de peigne. Après avoir frappé discrètement, son interlocuteur de la veille entrait et posait son chapeau sur la table.

— Vous savez que vous êtes surveillé ? fit Malko.

L'autre sourit modestement.

— Bien sûr, mais nous y sommes habitués. Vous avez vu le chah ?

— Non.

— Khadjar ?

— Non plus. Schalberg. Il m'a expliqué que vous vous prépariez à prendre le pouvoir, grâce à des armes de contrebande.

— Le général est trop optimiste. Je voudrais qu'il dise vrai. Mais il y a autre chose de plus urgent. Savez-vous que le chah a failli être assassiné hier ?

— Comment cela ?

Le Russe alluma une cigarette et s'assit sur le lit. Malko prit le fauteuil en face. À ce moment on frappa à la porte.

— C'est pour moi. Enfin, pour vous ! dit le Russe.

Malko alla ouvrir. Une femme de chambre apportait un gros paquet. Elle le lui tendit et s'en alla. Cela ressemblait à un petit sac de pommes de terre, qui pesait bien six ou sept kilos. Il y avait une étiquette avec le nom et le numéro de chambre de Malko.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ouvrez, répondit le Russe en souriant. C'est un cadeau pour vous.

Malko défit l'emballage. Il y avait un sac en plastique avec une fermeture Éclair. Il la fit glisser. Le sac était plein de farine, d'une blancheur immaculée.

— C'est une partie de votre fameuse « farine » que nous avons pu nous procurer, déclara le Russe. Elle ne vous était pas destinée.

— Pourquoi m'apporter cela ? Cette farine n'a aucune importance. C'est ce qui était dedans qui comptait.

Le Russe sourit mystérieusement.

— Voulez-vous faire une expérience ? Prenez une pincée de cette farine, très peu, mettez-la sur une feuille de papier sur l'appui de votre fenêtre et allumez le coin de cette feuille avec, mettons, votre briquet.

Intrigué, Malko se conforma aux prescriptions du Russe et se recula un peu, après avoir allumé le papier.

La flamme atteignit la farine : il y eut une violente explosion ; la vitre vola en éclats. Malko fit un saut en arrière. Le Russe n'avait pas bougé et souriait.

— Alors, monsieur SAS ?

— Qu'est-ce que c'est que cette farine ? Vous n'allez pas me faire croire que cet explosif est notre farine !

— Pas toute. Mais une petite partie de la farine pourrie de feu M. Van der Staern n'est autre, en effet qu'un violent explosif. Qui plus est, de fabrication américaine...

— Américaine ?

— Absolument. Il y a quelques années, durant la guerre, vos services secrets avaient demandé qu'on leur mette au point un explosif ressemblant à s'y méprendre à de la farine, afin d'échapper aux fouilles de la Gestapo<sup>2</sup>. Vous en avez devant vous un exemple : le contenu de ce sac ne ferait peut-être pas un pain très croustillant, mais creuserait un entonnoir à la place de cet hôtel.

— Pourquoi me l'avoir apporté ?

— Pour que vous ne mettiez pas en doute ma parole.

— D'où vient cette farine ?

---

<sup>2</sup>Absolument authentique.

— Je ne sais pas. Probablement d'un stock de guerre demeuré en Europe, que l'acheteur d'armes a joint au lot. En revanche, je sais où elle allait. Ce sac devrait se trouver depuis hier sur le bureau du chah. Il était censé contenir un échantillon du blé le plus pur des provinces du nord, en hommage au souverain. C'était une présentation des produits de l'agriculture iranienne.

Un officier d'ordonnance aurait tiré la fermeture Éclair du sac, afin que le roi puisse voir la blancheur de neige de cette farine royale. Et toutes les personnes présentes se seraient retrouvées transformées en chaleur et en lumière, ainsi que le Palais de Marbre. Il n'y aurait pas eu assez de morceaux du chah pour remplir un cercueil d'enfant.

— Comment ? Cette farine n'explose pas spontanément !

— Non. Mais la fermeture Éclair était reliée à ceci.

Le Russe montra un objet, ressemblant à un crayon, qu'il avait tiré de sa poche : un détonateur.

— C'est un détonateur à traction, confirma le Russe. Cela fonctionne très bien.

— Et alors, que s'est-il passé ? Comment avez-vous cela entre les mains ?

— Je ne peux pas vous le dire. Nous avons quelques hommes à nous dans l'entourage du chah. Cette fois ils se sont montrés utiles. Nous savions que quelque chose se tramait. C'est un peu grâce à vous que nous avons pu déjouer cet attentat. Vous nous avez permis de découvrir une piste qui nous manquait. Si vous regardiez la liste des personnalités présentes à cette touchante cérémonie, vous vous apercevriez qu'il en manquait une, excusée au dernier moment. On peut avoir ses convictions, sans être héroïque pour cela.

— Ce n'est pas donné à tout le monde, coupa doucement Malko, devant l'air ironique du Russe.

— Chez nous, reprit-il, la personne chargée de convoyer un objet de ce genre l'aurait suivi jusqu'au bout. Ainsi, en cas d'enquête, on ne peut soupçonner personne... Bref, revenons à nos moutons. Nous avons pu subtiliser cette dangereuse farine et la remplacer par de la vraie. La valise que l'on vient de vous apporter – c'était trop dangereux de le faire moi-même –

contient le stock complet. Ne le jetez pas par la fenêtre, vous risqueriez de ne pas avoir le temps de descendre avant de recevoir le *Hilton* sur la tête...

— Pourquoi ne l'avez-vous pas gardé ?

— Pour quoi faire ? Nous ne sommes pas des terroristes... Comme cela, vous me croirez peut-être à l'avenir. Si toutefois il y a un avenir pour vous.

— Vous êtes optimiste !

Le Russe se leva et écrasa son mégot dans un cendrier.

— Non, réaliste. Vous représentez un danger pour Khadjar. La petite révolution d'hier ne constitue que la première partie de son plan.

— Quelle est la seconde ?

— L'élimination du chah. Sans nous, c'était fait hier. Le chah disparu, il aura la voie libre. En travers de la réalisation de ces grandioses projets du général Khadjar, il n'y a que vous.

— Merci.

— Je vous souhaite bonne chance. Si nous pouvons vous aider, nous le ferons.

Malko fronça les sourcils.

— J'ai bien envie de prendre le premier avion pour Washington et d'aller expliquer tout cela au Président. D'autant que je possède certaines preuves...

Le Russe secoua la tête.

— Ce sera trop long. Je connais les hommes politiques. Khadjar est soutenu par des lobbys puissants à Washington. Jamais on ne le désavouera en quelques jours, même avec votre témoignage. Et après, ce sera trop tard... Il n'y aura plus qu'à reconnaître son gouvernement.

— Que me conseillez-vous, alors ?

— Agissez ici. Voyez le chah. Ou empêchez Khadjar d'agir. Vous-même. Avant qu'il ne vous empêche d'agir vous, définitivement.

Il avait la main sur le bouton de la porte.

— Je vous signale, à tout hasard, que notre VI<sup>e</sup> Armée, commandée par le camarade-général Kerenski, vient d'entreprendre des manœuvres blindées le long de la frontière

d'Iran, entre Tabriz et Babolsar... Nous prenons cette affaire très au sérieux, SAS.

La porte se referma doucement.

Sans le sac posé sur le lit, Malko aurait pu croire qu'il avait rêvé. Il alla au réfrigérateur et se versa une bonne ration de vodka, qu'il avala avec une grimace.

Ainsi, il était pratiquement tout seul, pour empêcher un coup d'État qui risquait de déclencher une guerre ! Ses alliés étaient une barbouze d'occasion et des gens pour le moins peu sûrs... Il ne pouvait compter, ni sur l'ambassade, ni, bien entendu, sur la CIA. Si seulement il avait pu parler dix minutes au téléphone ! On lui aurait envoyé du renfort.

Avant tout, il fallait se débarrasser du dangereux cadeau du Russe. Celui-là, impossible de savoir s'il avait dit la vérité. Puisque l'attentat avait échoué...

Il soupesa le sac. Difficile à croire, que cette poudre innocente puisse détruire un immeuble de vingt étages ! Comment s'en défaire ? L'idéal aurait été d'aller l'enterrer dans un endroit désert. Si son taxi avait un accident, ça ferait un beau feu d'artifice... Soudain, Malko eut une inspiration : les toilettes. Il vérifia la chasse d'eau : elle marchait.

Avec mille précautions, il versa le tiers du sac dans la cuvette, laissa la « farine » se diluer dans l'eau et tira la chasse. La purée blanchâtre disparut, avec des glouglous inoffensifs. Il ne restait qu'à répéter l'opération, jusqu'à ce que le sac soit vide. Ensuite Malko le plia soigneusement et le mit dans sa valise. Encore une pièce à conviction : les chimistes y verrraient bien quelque chose...

Satisfait d'être débarrassé de cet encombrant cadeau, il décida d'aller un peu se détendre au bar. Pour l'instant, il n'y avait rien à faire qu'à attendre la réponse de Rhafa. Et puis, en plus, il venait peut-être, au bar, des gens intéressants.

Il s'installa dans un coin. Le barman lui apporta une vodka-lime. Presque tout de suite, un garçon vint s'incliner devant lui :

— Monsieur Linge ?

— Oui.

— On vous demande au téléphone, dans le hall.

C'était son ami russe.

— J'ai pensé que vous étiez au bar. Je veux vous avertir au sujet de la farine... Il ne faut à aucun prix la jeter dans les toilettes, comme vous avez dû en avoir l'idée. J'ai consulté un de nos techniciens.

Malko sentit ses cheveux se dresser sur sa tête.

— Pourquoi ?

— Parce que les matières organiques des vidanges peuvent causer une réaction hautement explosive avec la farine, et faire éclater les tuyaux, et l'immeuble avec...

— Vous me téléphonez un peu tard, dit Malko.

Le Russe eut un rire sans joie :

— Dans ce cas, mon cher, je ne saurais trop vous conseiller d'aller dîner dehors... Le plus loin possible.

Et il raccrocha. Malko retourna au bar, mais la vodka avait un drôle de goût, maintenant. À chaque instant, il s'attendait à être soulevé de terre par une gigantesque explosion. Une porte claqua et il décolla presque de son fauteuil. Il jugea meilleur pour ses nerfs de prendre un peu de recul. Si le *Hilton* devait sauter, autant que ce soit sans lui.

Il décida d'aller au Palais. Ce serait plus efficace qu'un coup de téléphone.

Cette fois, il entra sans difficulté. La révolution était finie. Rhafa le fit attendre cinq minutes avant de le recevoir. Il était toujours aussi affable. Pendant plusieurs minutes, il entretint Malko de la beauté des poèmes de Hafiz, qu'il était en train de traduire en français. Comme Malko n'accordait visiblement qu'une attention lointaine à ce cours de littérature persane, le fonctionnaire sembla soudain se réveiller.

— Ah oui, j'ai vu Sa Majesté ce matin, je lui ai fait part de votre demande d'audience.

— Et alors ?

— Sa Majesté sera très heureuse de vous recevoir.

— Quand cela ?

— Dès que cela lui sera possible. Combien de temps comptez-vous rester à Téhéran, monsieur Linge ?

Dès qu'il clignait des yeux, Rhafa ressemblait à un oiseau de nuit surpris par le jour. Malko posa ses mains à plat sur le bureau.

— Là n'est pas la question. Je dois voir le roi au plus vite. Vous comprenez ?

Rhafa cligna frénétiquement des yeux.

— Je fais l'impossible. Je vois encore le roi ce soir ; je lui parlerai de vous. Je vous promets de plaider votre cause. Mais, vous savez, Sa Majesté est très prise en ce moment. Si je pouvais lui dire de quoi il s'agit...

— Pas question !

Malko en avait assez de ce chafouin.

— À demain. Je serai là à la même heure.

Il avait parlé en persan. Rhafa bredouilla un « au revoir » inquiet, servile comme un bon courtisan. Cet étranger blond lui faisait peur. Pourquoi voulait-il tellement voir le roi ? D'autres ne voulaient pas qu'il le voie...

En sortant du Palais, Malko se fit conduire directement à l'ambassade américaine. Au passage il acheta les journaux dans un kiosque. Il y avait une grande photo du général Khadjar, le vainqueur de la révolte communiste. L'Université était fermée et le couvre-feu régnait de dix heures à six heures du matin. Tout était mis sur le dos du Toudeh, « Tous les leaders ont été arrêtés », disait l'article...

L'ambassadeur fit attendre Malko près d'une heure. Il devait être furieux que l'agent secret ne soit pas venu le voir plus tôt. C'était un petit homme rougeaud, presque chauve, avec deux yeux bleu délavé. Le parfait diplomate de carrière sans envergure. Il ne devait sortir de son ambassade que pour courir les cocktails. Il serra sans chaleur la main de Malko.

— Robert Kiljoy.

— Prince Malko Linge.

Il tiqua un peu sur le titre, mais n'insista pas.

— Schalberg m'a parlé de vous. En quoi puis-je vous être utile ?

Malko tira sa lettre de créance et la lui tendit. Pendant que le diplomate lisait, l'agent secret expliqua brièvement la situation. Sa mission exigeait qu'il eût d'urgence un entretien avec le chah. Est-ce que l'ambassadeur pouvait l'aider ?

L'ambassadeur se ferma aussitôt.

— La voie normale, c'était par Rhafa et Alah, le ministre de la Cour, expliqua-t-il, mais ils ne sont jamais pressés. Je peux cependant vous donner un mot pour Rhafa.

— Vous n'avez rien de plus rapide ? coupa Malko.

— Peut-être par le général Khadjar... Si Schalberg le lui demande personnellement, il fera un effort. Il est très bien placé.

Malko eut un geste d'agacement.

— Comment feriez-vous, vous, fit-il avec exaspération, si vous deviez voir le chah dans les vingt-quatre heures ?

L'autre le regarda, effaré.

— Mais, mais... Cela ne s'est jamais produit. Et il y a des usages, des coutumes. Je verrais le ministre des Affaires étrangères, qui transmettrait. Mais, au fond, pourquoi ne voulez-vous pas recourir au général Khadjar ? Il est très aimable avec nous.

— J'ai des raisons de ne pas me fier entièrement à sa gentillesse, répliqua sèchement Malko.

Kiljoy le regarda comme s'il lui avait annoncé que le président des USA était inscrit au parti communiste.

— Mais c'est l'homme le plus sûr que nous ayons dans ce pays ! s'écria-t-il. C'est lui qui nous a remis en selle en 1951. Je l'aime beaucoup, ajouta-t-il avec chaleur.

Ce n'était plus la peine d'insister. Et encore moins de dévoiler les vraies raisons de la visite.

— Pouvez-vous néanmoins, par vos contacts personnels, tenter de m'obtenir une entrevue avec le roi dans les plus brefs délais ? conclut Malko en se levant. C'est de la plus haute importance. Bien entendu, je vous demande de garder le secret le plus absolu sur notre conversation. Même avec vos collaborateurs les plus proches. Cela ne regarde que la Maison-Blanche, vous et moi.

Kiljoy acquiesça avec ardeur. Malko le quitta sans illusion. Les diplomates n'ont jamais aimé les barbouzes, et il était sûr que Kiljoy lui mettrait des bâtons dans les roues. De plus, il avait une vénération pour les deux généraux, qui représentaient l'autorité légale. Pour le diplomate, Malko n'était qu'un agent

secret un peu louche, doté de pouvoirs beaucoup trop étendus, une sorte d'homme de main amélioré.

Il avait promis d'appeler Malko le lendemain, pour le rendez-vous avec le chah. Il ne restait plus à Malko qu'à se tourner vers le fidèle Derieux. Sans prendre la peine de lui téléphoner, il sauta dans un taxi et se fit conduire chez le Belge.

Celui-ci vint ouvrir, toujours escorté de son molosse. Avant même que Malko lui ait dit bonjour, il l'interrogea :

— Vous avez bien envoyé un câble hier ?

— Oui. Pourquoi ?

— Il n'est pas parti. Ordres supérieurs. J'ai su cela par mes informateurs à la poste.

Ça promettait !... Malko décida d'oublier ses soucis pour quelques heures, avec le Moët et Chandon de contrebande de Derieux.

## CHAPITRE X

Étendu sur son lit, en chaussettes et slip, Malko grillait la dernière cigarette de son paquet. Tout allait mal. La bonne de l'étage avait à moitié carbonisé le beau complet d'alpaga, en faisant semblant de le repasser. De noir, il était devenu presque roux. Malko s'en était étranglé de rage. Avec amour et un chiffon mouillé, il avait passé une bonne demi-heure à tenter de limiter les dégâts. Mais le pantalon ne serait plus jamais le même.

Après le petit déjeuner, il avait avisé une brune splendide qui errait seule dans le hall. Il avait réussi à engager la conversation, pour se la faire soulever cinq minutes plus tard par un géant barbu – son mari – qui la lui avait presque arrachée du bras.

La visite à Rhafa ne s'était pas mieux passée.

Le fonctionnaire n'était même pas là ; Malko avait été reçu par un de ses sbires, absolument terrorisé, qui lui avait juré que M. Rhafa avait d'autres soucis dans l'existence que d'obtenir une audience de Sa Majesté pour Son Altesse Malko Linge. Certainement demain, au plus tard après-demain... C'était le meurtre ou le haussement d'épaules. Malko avait choisi la seconde solution par flemme. Quant au minuscule Alah, le ministre de la Cour, il était introuvable... Après l'éternelle tasse de thé, Malko était ressorti, dégoûté du palais blanc.

Il avait essayé de joindre de nouveau Derieux. Le Belge était absent pour la journée, vaquant à de mystérieuses besognes. Impossible de joindre l'ambassade au téléphone. Toujours occupé. Malko avait tourné dans sa chambre toute la journée, comme un lion en cage. De la révolution, il ne restait que le couvre-feu. S'il n'y avait pas eu le plan de feu trouvé sur le cadavre de l'Américain, dont aucun journal n'avait parlé, et les dollars, Malko aurait pu se dire que nul danger n'existant plus, qu'il pouvait rentrer tranquille à Washington. Mais il savait que

Khadjar n'avait pas déclenché pour rien ces émeutes. Il était sûr maintenant que le prochain pas serait l'élimination du chah, ce qu'il devait justement empêcher. Mais comment ? Il venait de se fixer une limite : s'il ne parvenait pas à voir le chah dans les deux jours, il prendrait le premier avion pour Washington, pour aller expliquer la situation.

La nuit tombait. De sa fenêtre, Malko vit s'allumer les premières lumières de la ville. Dans deux heures la voiture de Tania Taldeh viendrait le chercher. Agréable détente en perspective ! Du coup, il passa dans sa salle de bains et se frictionna tout le corps à l'eau de toilette française. Puis il se brossa les dents avec rage. Haleine fraîche et bonne odeur sont les deux principaux attraits du séducteur, c'est bien connu. Qui sait, il pourrait peut-être glaner des informations intéressantes, à cette soirée !

Il finissait de s'habiller quand le téléphone sonna. C'était Derieux.

— Je suis en bas. Je monte vous dire bonjour.

Il raccrocha immédiatement. Cinq minutes plus tard, il frappait à la porte.

— J'ai des nouvelles assez curieuses, dit-il tout de suite. Les armes de Van der Staern n'ont pas été perdues pour tout le monde...

— Ah ?

— Oui, j'ai vu des amis qui revenaient de la région d'Ispahan. Ils ont été en contact avec les tribus qui se baladent dans la région. Or, ces tribus viennent de recevoir un armement qui ressemble à s'y méprendre au nôtre. Et elles s'attendent à s'en servir assez vite. Pour le moment, elles se font la main sur les caravanes isolées et sur les petits villages. À tel point qu'on a dû en pendre deux ou trois qui exagéraient...

— En quoi est-ce que cela concerne notre histoire ?

Derieux rit.

— C'est pas compliqué. D'abord, ces tribus portent le nom de notre cher général Khadjar et lui sont toutes dévouées. On a le sens de la famille, dans ce pays. Ensuite, il y a cinquante ans, le père du chah actuel les a désarmées, parce qu'elles en faisaient un peu trop à leur tête en coupant celles des autres.

Alors vous pensez bien que si Khadjar leur rend leur honneur et le moyen de se défendre, elles se feront une joie de l'aider à pousser affectueusement le chah vers la sortie. D'autant qu'au passage elles en profiteront pour faire la loi aux autres tribus qui, elles, n'ont toujours pas d'armes... Vous pigez ?

— Parfaitement. On dirait que ça se dessine. Je me demande ce que je suis venu faire dans ce méli-mélo.

— Encore une chose, fit Derieux.

— Une mauvaise nouvelle ?

— Ça dépend pour qui. On parle d'une tentative de liquidation du chah, très bientôt, c'est-à-dire dans deux jours, à l'occasion de la grande fête de gymnastique qui aura lieu au stade Asrafieh. Ce qui n'aurait rien d'étonnant, car le chah se montre rarement.

— Vous avez des précisions ?

— Rien. C'est un vague tuyau. Vous savez, ici, c'est dur de faire du renseignement précis ! Ça peut vous paraître incroyable, que je puisse savoir qu'on tentera d'assassiner le chah, mais si ça se trouve on le lui a dit aussi, et il a haussé les épaules. Ou il ne se passera rien du tout, comme d'habitude. Pourtant il y a un détail bizarre : le type qui m'a dit cela vient d'envoyer toute sa famille en Europe. Comme s'il craignait un vrai coup dur...

Malko hocha la tête :

— Ça ne m'étonne pas. Écoutez ce qui m'est arrivé...

Il lui raconta la visite du Russe et la mauvaise plaisanterie de la farine explosive.

— Qui tire les ficelles derrière tout cela ? À force de se faire des entourloupettes, ils ne le savent peut-être plus eux-mêmes. Appelez-moi demain matin. Nous irons ensemble voir cette canaille de Rhafa. J'ai des arguments que vous n'avez pas.

— Quoi donc ?

— Des films. Rhafa s'intéresse beaucoup à un certain genre de cinéma... — Il eut un clin d'œil égrillard. — Vous voyez ce que je veux dire. À l'occasion, il ne dédaigne pas de faire un peu de figuration, sinon intelligente, du moins active. Je possède quelques documents amusants, et il le sait... Sur ces paroles d'espoir je vous quitte.

Il restait tout juste à Malko le temps de se changer. Les propos du Belge l'avaient laissé rêveur. Ainsi il aurait peut-être son rendez-vous avec le chah parce que l'attaché culturel aimait partouzer. Quel pays !

La sonnerie du téléphone l'arracha à sa rêverie. On l'attendait en bas.

Après un court instant de réflexion, il décida de laisser son colt dans la chambre. Il allait à une soirée mondaine, et il avait l'impression qu'il n'aurait pas besoin d'une arme aussi redoutable pour forcer la belle Tania dans ses derniers retranchements...

Tania lui avait envoyé un chauffeur ne comprenant que le persan et probablement muet. La voiture était une Buick grise dernier modèle. Il y avait, en face de la banquette arrière, un petit bar avec un carafon de vodka. Malko s'en servit un verre. La voiture roula une demi-heure. Ils étaient dans un quartier que l'Autrichien ne connaissait pas, où il n'y avait plus que des villas isolées, entourées de parcs immenses. Et pas plus de piétons que dans un sentier de Beverly Hills...

Ils montaient toujours. Enfin, la Buick franchit une grille et s'engagea dans un chemin privé. Il y en eut encore pour deux bons kilomètres avant d'apercevoir les lumières de la maison.

Tania était sur le perron, éblouissante en fourreau vert jade, qui semblait avoir été coulé sur elle, avec un décolleté à ridiculiser Sophia Loren. Mais Malko fut fasciné surtout par les mains longues et fines que terminaient des griffes rouges.

Elle planta ses grands yeux dans ceux de Malko. Pour une fois, les yeux d'or cillèrent. Ce qu'il lisait dans ces deux lacs verts était si précis qu'il eut envie de prendre la belle par la main et de l'entraîner sous un des grands arbres du parc.

— La route ne vous a pas paru trop longue, monsieur Linge ?... Entrez, je vous rejoindrai tout à l'heure. Je dois saluer les invités.

Malko obéit et entra. La maison était immense. Le living-room avait bien trente mètres de long. Il donnait sur une terrasse d'où on voyait au loin Téhéran. Les pièces étaient plongées dans la demi-obscurité. Une silhouette ondulante vint vers Malko :

— Je suis la sœur de Tania, fit une voix douce. Vous êtes Malko Linge ? Venez, je vais vous présenter.

Elle était moins jolie que Tania, mais encore très acceptable. Malko la suivit dans la pénombre. On lui présenta une bonne vingtaine de personnes aux noms imprononçables. Les hommes s'inclinaient très profondément, et les femmes tendaient des mains douces et fermes. Toutes étaient très parfumées et habillées de façon presque provocante.

Un électrophone distillait une musique de danse européenne. Des couples dansaient un peu partout, surtout dans les coins sombres. De jeunes femmes causaient sur les divans ; plusieurs hommes avaient déjà formé une table de jeu. On flirtait sur la terrasse. Malko suivait docilement son guide. Ils contournèrent un énorme buffet froid, chargé de plats d'inquiétantes couleurs, et enfin la sœur de Tania s'arrêta devant une forme assise dans un fauteuil.

— Saadi, tu connais Malko Linge, je crois ?

La forme se déplia et Malko eut devant lui le ravissant visage de chat de la fille du général Khadjar.

— Bien sûr. Comment allez-vous monsieur Linge ?

Malko baissa la main qu'on lui tendait. La soirée promettait : le choix allait être difficile. Était-ce voulu ?

— Alors, comment trouvez-vous l'Iran ? attaqua la jeune fille. Vous avez un peu voyagé ?

— Beaucoup, même, répondit Malko. Et je trouve que c'est un pays plein de surprises.

Pas la peine de préciser lesquelles.

Il voulut mettre la conversation sur un terrain qui l'intéressait.

— Malheureusement, je n'ai pas pu faire tout ce que je voulais. Les derniers jours ont été assez mouvementés, à Téhéran...

Saadi cracha comme un chat en colère.

— Ce n'était rien, rien du tout ! Quelques mécontents qui ont manifesté un peu violemment. Poussés par des communistes, bien entendu.

Tout en parlant, la jeune fille s'avancait vers la terrasse. Malko lui prit le bras, comme pour la guider.

— Mais il y a eu beaucoup de morts, paraît-il.

— Des morts ? — La voix de Saadi était furieuse. — Ce sont des mensonges de la propagande communiste. Les soldats tiraient en l'air, seulement pour se dégager.

— Mais j'ai vu des tanks...

— C'était pour leur faire peur.

C'était net et définitif. Les morts avaient dû mourir de peur. Ou Saadi était mal informée, ou elle mentait encore plus éhontément que son père. Malko quitta ce sujet brûlant :

— Où faites-vous faire vos robes ? Vous êtes merveilleuse.

Du coup, elle roucoula :

— À Paris. J'y vais deux fois par an. Vous aimez la façon dont je m'habille ?

— Beaucoup. Si nous dansions ?

La lune brillait, la terrasse baignait dans une agréable pénombre ; Saadi sentait bon et son corps doux et chaud s'appuyait, dans un frôlement de soie, contre celui de Malko. Que le chah était loin...

Malko ramena doucement contre sa poitrine sa main gauche, qui tenait celle de la jeune fille et la baissa du bout des lèvres. Rien que pour voir.

Elle appuya un peu plus sa joue contre celle de son danseur mais le corps ne suivit pas. Elle était nettement moins tendre que lors de leur précédente rencontre. C'était quand même agréable. Malko nageait dans un rêve doré quand une voix le fit sursauter :

— Je vous croyais perdu, Malko.

Tania était derrière eux, et c'était la première fois qu'elle l'appelait Malko.

Il eut un geste pour arrêter la danse avec Saadi.

— Ne bougez surtout pas, enchaîna Tania, de sa voix douce. Je craignais que vous ne vous ennuyiez, tout seul. — Elle marqua une pause. — Je ne savais pas que vous connaissiez déjà Saadi. A tout à l'heure.

Elle tourna les talons et s'éloigna en ondulant. La situation était critique. Malko devait choisir, et vite. Sinon, ces deux panthères se partageraient sa dépouille.

Il termina la danse sans pousser ses avantages. Pourtant Saadi se laissait un peu plus aller contre lui.

— Allons boire un verre, proposa-t-il.

— Bonne idée, fit Saadi. Rapportez-moi une orange pressée.

Furieux, Malko s'avança vers le buffet. Tania était entourée d'une douzaine de mâles, qui la dévoraient des yeux. En le voyant elle se tourna imperceptiblement. Il repartit vers la terrasse avec une vodka pure et un grand jus d'orange.

Coup de chance : Saadi n'était plus seule ! Deux garçons conversaient avec elle. Malko lui tendit son verre :

— Voilà votre drink, Saadi. Vous me retrouverez à l'intérieur.

Avant qu'elle n'eût le temps d'ouvrir la bouche, il avait disparu.

Tania était toujours très entourée. Cette fois, il n'y alla pas par quatre chemins. Il fendit le petit groupe et s'approcha :

— Vous voulez danser, Tania ?

En même temps, il lui prit la main et l'entraîna irrésistiblement loin de ses rivaux.

— Vous êtes affreusement mal élevé ! souffla Tania, quand il la prit dans ses bras.

— Moi ? Je vous ai seulement invitée à danser.

— Et vous ne m'avez pas laissé le choix.

— C'est un risque qu'il ne faut jamais prendre avec une femme.

Elle rit, mais continua à se tenir très droite et loin de lui. Avec une patience infinie, Malko, à la faveur de l'obscurité, entreprit de lui mordiller le bout de l'oreille droite. Elle se raidit un peu, mais laissa faire.

— Je suis heureux de vous retrouver, murmura Malko. Mais quand tous ces gens vont-ils partir ?

Tania sursauta :

— Quels gens ? Les invités, vous voulez dire ? Mais ils sont venus me voir eux aussi, figurez-vous !

— Quelle horreur ! soupira Malko. Je pensais que nous ne serions que deux : vous et moi.

— Vous êtes fou !

Il n'y avait pas beaucoup de conviction dans sa voix et Malko commençait à sentir que le corps de sa danseuse épousait le sien beaucoup plus étroitement. Profitant d'un coin d'ombre, il lâcha l'oreille et effleura de ses lèvres la bouche de la jeune fille. Elle frémit et ne dit rien.

Cinq minutes plus tard, c'est elle qui l'embrassait, aussi passionnément que la première fois. Ils s'étaient arrêtés au milieu des autres couples et oscillaient comme des ivrognes, soudés l'un à l'autre. Elle lui rendait son étreinte de toutes ses forces. Le désir de Malko s'était réveillé d'un coup. Il en avait presque mal.

Il se recula pour reprendre sa respiration. Les beaux yeux verts étaient noyés. Le bassin en avant, elle était tout entière tendue vers lui. Il mourait d'envie de la prendre là, tout de suite.

— Venez, murmura-t-il. Faites-moi visiter votre maison.

Elle sursauta.

— Impossible ! Pas maintenant ! Je ne peux pas laisser mes amis. Attendez.

Elle l'embrassa, pour l'empêcher de protester. La langue tournait autour de la sienne comme une bête vivante. Elle lui caressait lentement le dos et il sentait les ongles le griffer légèrement à travers le mince tissu de son complet. On n'aurait pas passé une feuille de papier à cigarettes entre leurs deux corps.

Un mauvais plaisant mit un twist et les couples s'écartèrent un peu, pour sauver les apparences. Tania se mit à danser à deux mètres de lui, donnant des coups de hanche comme une négresse en délire. Malko eut encore plus envie d'elle. Elle était belle, animale et jeune.

Autour d'eux, on flirtait avec autant de passion.

Malko commençait à comprendre pourquoi un célèbre médecin de Téhéran avait amassé une fortune considérable en refaisant des pucelages aux jeunes filles de bonne famille, dans ce pays où une fille ne se marie que vierge...

À part quelques malheureuses très laides, qui se bourraient de pistaches sur les divans, et les petits groupes de joueurs, tous les couples qui étaient là se préparaient visiblement à faire l'amour ; quand déjà, ils ne le faisaient pas...

Malko en avait assez de la station verticale. Il entraîna Tania jusqu'à un divan libre, rafla au passage deux coupes de Champagne et s'installa confortablement.

Tania s'était presque étendue, il en profita pour glisser la main le long de sa jambe, jusqu'à l'endroit où le bas s'arrêtait. Elle gémit :

— Arrêtez !

Mais elle ne lâcha pas le cou de Malko. La robe légèrement relevée au-dessus du genou, elle était vraiment très excitante. Malko remarqua que dans le dos le fourreau de soie était coupé d'une interminable fermeture Éclair, facile à défaire.

Un domestique passa tout près d'eux pour enlever les cendriers pleins. Il n'eut pas un regard pour la jeune fille, offerte sur le divan. Lui et dix de ses pareils circulaient au milieu des couples enlacés, enlevant les verres, renouvelant les boissons, nettoyant, silencieux, muets et absents comme des fantômes. Toute cette dépravation mondaine les laissait indifférents. Ils n'auraient jamais d'aussi belles femmes, alors à quoi bon rêver ? Et, en cas de révolution, ils seraient cent pour en violer une...

— Je voudrais vous faire l'amour dans cette robe, murmura Malko à l'oreille de Tania.

— Quelle drôle d'idée ! souffla-t-elle.

Elle rit un peu et glissa une main dans la chemise de Malko.

Lui ressentait l'exaltation qui le prenait chaque fois qu'il allait avoir une femme dont il avait eu très envie et qu'il allait ainsi gagner son pari contre lui-même. Tania, il l'avait « sentie », comme un dresseur tâte un fauve. Il avait tout de suite pensé qu'il ferait l'amour avec elle. Sans savoir comment ni où. Ce n'était pas de la fatuité mais une sorte de sixième sens, qui le trompait rarement. Maintenant qu'il la tenait pantelante entre ses bras, il jouissait délicieusement de sa victoire virtuelle sur cette fille si inaccessible en apparence.

Tania se coula encore un peu plus contre lui. Elle l'embrassa et murmura :

— Il faut que je vous quitte. On parle vite, ici à Téhéran. Je vous rejoindrai après. Si vous vous ennuyez, dansez un peu avec Saadi, la pauvre. Elle est toute seule ce soir, je crois...

Quelle vipère !

La jeune fille passa dans une autre pièce, et Malko ferma les yeux, étendu sur le divan. La soirée était aussi agréable qu'il l'avait escompté. C'était amusant, que la petite Saadi soit là ! Cela donnait encore plus de piquant à l'affaire.

Autour de lui, les couples s'en donnaient à cœur joie. Il y en avait de moins en moins, d'ailleurs ; ils disparaissaient un à un ; à croire que la maison avait cent cinquante chambres... Malko essaya d'apercevoir Saadi. En vain. Le père devait décourager les éventuels amateurs d'un flirt trop poussé.

Tania revint. Elle était encore allée se parfumer. Elle s'allongea contre Malko et l'embrassa longuement.

— Encore un peu de patience, dit-elle. Ils seront bientôt presque tous partis. Nous partirons à notre tour.

— Où irons-nous ?

— À cent mètres d'ici, il y a une petite maison, où nous hébergeons parfois. Elle est vide en ce moment ; nous y serons plus tranquilles qu'ici à cause des domestiques.

Tout cela semblait parfait. Malko avait de nouveau terriblement envie de Tania et le lui fit sentir. Cette fois, elle ne se déroba pas.

— Je partirai la première, et tu me suivras, murmura-t-elle à son oreille. Pour sauver les apparences. Viens.

Comme pour l'encourager, elle le tutoyait.

Elle se leva, alla jusqu'au buffet, échangea quelques mots avec un couple qui dansait et sortit sur la terrasse. Il faisait frais et tous les invités étaient rentrés. Tania demeura quelques instants appuyée au rebord de pierre, puis brusquement, disparut aux yeux de Malko, comme happée par l'obscurité. Il avança à son tour et découvrit que la terrasse se terminait sur un escalier descendant dans le jardin.

Il s'engagea à son tour et suivit une allée de gravier. Il s'arrêta un instant : devant lui s'éloignaient les pas de Tania.

Rassuré, il se hâta de la rattraper. Le sentier serpentait entre de grands arbres. Soudain Malko se trouva au pied d'un bâtiment noir. Tania l'appela à voix basse :

— Tu es là ?

Il la rejoignit et prit la main tendue.

— Nous sommes presque arrivés, murmura-t-elle.

Ils se retrouvèrent sur une autre terrasse, beaucoup plus petite. Toujours guidé par Tania, Malko pénétra dans une pièce qui sentait le renfermé et le pétrole. Elle lâcha sa main.

— Attends, j'allume.

Deux lampes basses aux abat-jour verts s'allumèrent près de Malko. La pièce était petite, meublée d'un grand divan, de deux chaises et d'une table basse.

— Nous sommes bien, non ? souffla Tania. Ici personne ne viendra nous déranger.

Elle enlaça Malko et lui donna un baiser violent. Il l'entraîna sur le divan, mais elle se dégagea doucement.

— Attends, dit-elle. Chez nous il y a des coutumes à observer. Nous avons inventé le strip-tease bien avant les Européens, mais ici il porte un autre nom... Reste où tu es.

Sous la table, il y avait un électrophone, qu'elle mit en marche. Aussitôt s'éleva une aigrelette musique arabe, très entraînante.

— Ça te plaît ? demanda Tania.

Sans attendre sa réponse elle commença à onduler devant lui.

Tout en dansant, elle défit la fermeture de sa robe et d'un coup de reins, la fit glisser à ses pieds. Elle n'avait plus qu'un soutien-gorge noir en dentelle, un slip de la même couleur et des bas très foncés, qui gainaient ses merveilleuses jambes. Toujours au rythme de la musique, elle entreprit de donner à Malko une éblouissante leçon de danse du ventre...

Il en avait la bouche sèche. Elle était encore plus belle que ce qu'il avait imaginé.

Elle s'approcha et le frôla de son ventre, tout en dansant ; il l'attrapa par les hanches et l'attira contre lui. Elle se dégagea d'un coup de reins, en laissant traîner sur le cou de l'homme ses longues griffes rouges.

— Un peu de patience ! souffla-t-elle.

Elle se recula et, d'une main, dégraça son soutien-gorge, puis l'enleva d'un coup et s'arrêta net. Elle avait des seins splendides, attachés haut, écartés et presque trop lourds pour son buste assez frêle.

— Viens, maintenant ! fit-elle.

Malko se rua plutôt qu'il n'avança.

Au moment où il allait la saisir il y eut derrière lui un frôlement et il eut l'impression de recevoir le plafond sur la tête. La silhouette de Tania tangua un instant devant ses yeux, souriante, et tout devint noir alors que la tête de Malko heurtait le plancher.

## CHAPITRE XI

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il distingua une silhouette noire, debout près de lui. Il ouvrit la bouche pour appeler, mais aucun son n'en sortit. A cet instant, il s'aperçut qu'il avait un mouchoir enfoncé dans la gorge et maintenu par quelque chose qui ressemblait à sa cravate.

Au prix d'une affreuse douleur dans le cou, il parvint à tourner la tête vers la lumière. Il était toujours dans la pièce où Tania avait exécuté son strip-tease, mais maintenant il faisait jour. Il voyait même un bout de ciel bleu, par la porte entrouverte.

Il se retourna vers la silhouette, debout au pied de son lit. C'était un homme vêtu de sombre, un Persan, qui le regardait avec un détachement total. Il portait une sorte de pyjama de soie noire, boutonné jusqu'au cou, et avait un pistolet automatique glissé dans la ceinture. Il fumait une cigarette, appuyé au mur.

Malko essaya de bouger. Il put à peine soulever la tête. Ses deux mains étaient attachées par des menottes à des crochets, vissés au divan sur lequel il avait espéré apprendre à Tania l'amour à l'autrichienne... Quant à ses pieds, ils étaient liés ensemble par une grosse corde, et le tout était fixé sous le lit. Il essaya la résistance de ses liens, mais cessa tout de suite : une sueur glaciale lui couvrit le front et sa tête se mit à tourner. Dégouté, il ferma les yeux et sombra dans l'inconscience.

Il fut réveillé brutalement par une main qui lui arrachait le bâillon. L'homme en noir lui tendait une écuelle. Malko décida de manger, pour reprendre des forces. C'était aussi, peut-être, une occasion de s'échapper. Mais l'autre avait prévu le coup. Il ne le détacha même pas. Il lui souleva seulement la tête et le fit boire comme un enfant une sorte de purée de soja très liquide, écœurante à souhait.

Ensuite, il lui donna, de la même façon, un verre d'eau, et sortit de la pièce.

Le cerveau de Malko recommençait à fonctionner. Sa première pensée fut pour Tania. « Quelle garce ! » se dit-il. Elle l'avait bien eu ! Comme un enfant ! Mais pourquoi avoir agi ainsi ? Elle l'avait rencontré par hasard, pourtant ! Au *Hilton*. Elle ne pouvait pas savoir qu'il se lèverait de sa place et l'aborderait. Alors ?

Saadi ! Cette idée lui fit passer une névralgie dans la tête. Comment ne s'était-il pas méfié de leurs manigances de jeunes filles vicieuses ? Saadi avait tout fait pour le jeter dans les bras de Tania, pour qu'il ne se méfie pas. Et Saadi était la fille de l'homme qu'il poursuivait, Teymour Khadjar. S'il avait été mis hors circuit, c'est que quelque chose allait se passer. Qui viendrait le chercher là ? Même Derieux penserait qu'il s'offrait deux jours de détente avec la belle Tania.

Il éprouva de nouveau la solidité de ses liens. Il n'y avait même pas cinq centimètres de jeu du côté des menottes, et il se sentait allongé tellement on avait tiré sur les liens des pieds. Ce n'était sûrement pas Tania qui l'avait attaché comme cela. Plutôt une des barbouzes du général.

À tout hasard, il tenta de faire basculer le divan, pour voir, et réussit tout juste à se meurtrir les poignets. Le sofa était beaucoup trop lourd.

A trois mètres, la porte était ouverte sur le parc. Il regarda autour du lit : aucun objet pouvant se briser et servir ensuite à user les liens ! De toute façon, il lui faudrait un petit mois pour user les bracelets des menottes. Évidemment, s'il avait les pieds libres, il pourrait toujours sortir avec le divan sur le dos !

Une charmante apparition s'encadra dans la porte : Tania !

Vêtue d'une légère robe verte d'été, elle s'approcha et se pencha sur Malko pour effleurer sa bouche d'un baiser léger. À travers la soie du tissu, il sentit le poids des seins.

— Comment vas-tu, ce matin ? Pas trop mal au crâne ?

Sa voix était aussi naturelle que si elle lui avait apporté son petit déjeuner après une nuit d'ivresse.

— C'est une plaisanterie ? demanda Malko aigrement.

Tania pouffa :

— Presque !

— Détache-moi et explique-toi.

Elle s'assit près de lui, ne le détacha pas, lui caressa distraitemment la poitrine de ses longs doigts, et sourit :

— Tu sais que tu me plais beaucoup, prince Malko ? Ce doit être ton sang royal...

— Alors détache-moi.

— Je ne peux pas te détacher. Et d'ailleurs cela vaut mieux pour toi...

— Pourquoi m'as-tu joué ce tour ? Tu t'es bien foutue de moi !... Bravo pour la comédie du charme. J'ai marché comme un seul homme.

Elle se pencha et l'embrassa encore.

— Ce n'était pas de la comédie. Je t'ai dit que tu me plaisais beaucoup. Seulement on m'a demandé de te tendre ce piège. Je l'ai fait parce que je savais qu'ainsi il ne t'arriverait rien. D'ailleurs, si tu veux, demain matin, quand je t'aurai détaché, nous partirons en voiture pour le Karaj...

— Pour quoi faire, au Karaj ? Pour me jeter dans le lac avec un tonneau de ciment ?

— Que tu es méchant ! Non, j'ai une maison au Karaj. En ce moment, il y fait beau. Nous serions tranquilles, et personne ne viendrait nous déranger. Pendant une semaine, si tu veux.

— Tu sais que tu es complètement inconsciente ?

— Pourquoi ? Ce n'est pas ce que tu comptais faire ici avec moi ? Tu me jouais la comédie !

Malko leva les yeux au ciel. Elle était impossible !

— Bien sûr que non. Mais, depuis, il s'est passé autre chose, figure-toi !

— Quoi ?

— Il s'est passé que je suis sur ce lit, ficelé comme un saucisson. Ce n'était pas prévu au programme...

— Bien sûr. Mais ce n'est pas moi qui t'ai attaché.

— Non, tu t'es contentée de me guider jusque dans la gueule du loup.

— Je te l'ai dit : c'était pour ton bien. On voulait te faire du mal. Peut-être qu'on t'aurait tué. Moi, je ne voulais pas.

— Qui ça « on » ? Ta petite camarade Saadi, peut-être ?

— Pourquoi me le demandes-tu, si tu le sais ?

— Je m'en doutais seulement. Mais pourquoi as-tu accepté ?

Du coup, Tania éclata franchement de rire.

— Tu plaisantes ? Tu sais qui est le père de Saadi, non ? Quand il demande un service, il vaut mieux faire preuve de bonne volonté. L'année dernière, un type qui lui avait désobéi a été retrouvé en morceaux dans la montagne. Il avait été scié entre deux planches, dans les deux sens...

— Ainsi, c'était prémédité, notre petite soirée ?

— Non, pas quand je t'ai invité. Mais le lendemain, quand j'ai parlé de toi à Saadi, elle m'a dit que cela pourrait intéresser son père.

— Et alors ?

— Il est venu me voir lui-même. Il m'a dit qu'il fallait te retenir ici pour deux jours, que c'était très important et qu'il ne te serait pas fait de mal.

— Sauf pour le coup de matraque...

Elle tâta la bosse et sourit.

— Tu es assez fort pour t'en remettre. Si tu veux, je te le ferai oublier demain.

— En attendant, détache-moi. Ou au moins desserre mes liens, qu'on croie que je me suis détaché tout seul. Comme ça, tu n'auras pas d'ennui.

Elle secoua la tête.

— Impossible. De toute façon cela ne servirait à rien. Tu as vu l'homme qui t'a nourri. Ils sont trois qui se relaient dans la pièce à côté. Ils surveillent la porte et ont ordre de tirer sur toi à vue. Même si tu échappais à ceux-là, le parc est plein de chiens féroces de la police, qui te mettraient en pièces. Et si tu arrivais au mur, il y a encore un poste de garde sur la route, à l'entrée. De l'autre côté, c'est la montagne avec des précipices à pic. Non, crois-moi, il vaut mieux prendre ton mal en patience. Ce ne sera plus long.

Malko ferma les yeux, découragé. Elle ne mentait sûrement pas. Khadjar était un homme de précautions et avait bien fait les choses. S'il ne la prenait pas comme alliée, il était fichu.

— Écoute, reprit-il d'une voix très douce. Sais-tu qui je suis ?

— Oui, tu me l'as dit : le prince Malko Linge.

— Bon, mais sais-tu ce que je fais ?

— Non.

— Tu ne t'es pas posé la question ?

— Si. Je pense que tu es dans la politique, puisque tu connais Teymour.

— Je ne suis pas dans la politique. Tu sais ce que c'est qu'un agent secret, Tania ?

— Un espion ?

— Si tu veux. Pas tout à fait. Je travaille pour le gouvernement américain, dans les services de Sécurité. Mon patron, c'est notre Teymour à nous.

— Je vois.

— Bien. Tu sais que l'Amérique et l'Iran sont alliés ?

Elle éclata de rire.

— Bien sûr ! Vous nous donnez assez de dollars pour cela !

— Parfait. Et cela ne t'étonne pas, que le général Khadjar veuille me garder prisonnier et même me tuer ?

— Oh, tu sais, moi, je suis une fille ! Je ne comprends rien à la politique.

— Écoute, je vais te dire ce qu'il y a. Le général Khadjar est un traître à ton pays. Il a projeté d'assassiner le chah pour prendre le pouvoir à sa place. Et ce serait très grave pour mon pays.

Elle le regarda avec intérêt :

— C'est vrai, ce que tu dis ?

— Oui. Il faut empêcher cela.

Elle battit des mains.

— Tu es fou. Ce serait épantant, si Teymour était au pouvoir !

— Pourquoi ?

— Parce que Saadi est une de mes meilleures amies. Alors, tu penses à ce que j'aurais, comme avantages !

— Mais enfin, s'il assassine le chah ?

— Oh, tu sais, le chah en fait assassiner tellement ! Tout ça, c'est de la politique. Mais je serais bien contente que Teymour gagne. C'est un si bel homme ! L'as-tu déjà vu avec sa tunique blanche et ses décorations, au palais du Goulestani ?

— Tania, tu te moques de moi ?

Elle ouvrit de grands yeux :

- Mais pas du tout ! Pourquoi ?
- Tu es complètement amorale ?
- Qu'est-ce que ça veut dire ?
- Rien. Détache-moi.
- N'insiste pas.

— Ils me tueront après. Je sais trop de choses sur eux. Tu auras ma mort sur la conscience.

- Non, je ne les laisserai pas faire.
- Tu es une enfant.

Elle l'embrassa.

- Pas tout à fait. Tu le sais bien.
- Porte au moins un message à quelqu'un.

— Je n'ose pas. Teymour me tuera, s'il l'apprenait. Écoute, je te quitte jusqu'à ce soir. Je vais travailler. Demain, c'est fête, je passerai toute la journée avec toi.

Avant qu'il ait pu la rappeler, elle s'éloigna, avec son inimitable balancement. Il laissa retomber la tête, découragé. Quelques minutes plus tard, l'Iranien qu'il avait déjà vu entra et vint éprouver la solidité des liens. Ils ne prenaient vraiment aucun risque.

— Est-ce que tu veux gagner beaucoup d'argent ? murmura Malko en persan.

L'autre le regarda en dessous, intéressé.

— C'est facile, continua Malko. Détache-moi seulement les jambes. Je te donnerai dix mille tomans.

Le Persan grogna :

— Et le général me fera tuer. Non, je préfère vivre pauvre que mourir riche.

Il ressortit. Pour qu'un Iranien ne cherche même pas à gagner une somme pareille, il fallait qu'il ait vraiment peur. Ce n'était pas encourageant.

Devant cette situation sans issue, Malko prit le parti de somnoler. De toute façon, il valait mieux attendre la nuit pour tenter quelque chose. Quand l'autre reviendrait vérifier ses liens, il pouvait essayer de l'assommer d'un coup de tête. S'il réussissait, il parviendrait peut-être à prendre une arme ou un

couteau dans les poches de l'homme. S'il échouait, il en serait quitte pour un passage à tabac...

Un bruit de voiture le réveilla. Puis il entendit une conversation en iranien. Il ne comprit pas le sens, mais un point était certain : l'une des voix était celle de Teymour Khadjar.

Malko ferma les yeux, faisant semblant de dormir. Quelques instants après, de lourds pas firent frémir le plancher. Une main le secoua rudement. Il rouvrit les yeux.

Le général était debout près du lit, encadré de deux gorilles aux mines patibulaires.

— Comment allez-vous, monsieur Linge ?

L'intonation était aussi mondaine que celle de Tania.

— J'irais beaucoup mieux si vous me faisiez détacher, répondit sèchement Malko. Je pense que vous savez à quoi vous vous exposez en séquestrant un citoyen autrichien et, qui plus est, fonctionnaire du gouvernement ?

Khadjar rit de bon cœur et tira de sa poche une boîte de cigarillos.

— Monsieur Linge, vous avez le sens de l'humour. Je vous ferai détacher. Bientôt. Quand vous ne risquerez plus de vous évader.

Le ton n'était pas rassurant. Malko préféra ne pas chercher à comprendre.

— Je dois vous féliciter d'abord de votre perspicacité, cher monsieur. Car, pour un étranger à notre pays, vous vous êtes remarquablement bien débrouillé.

— Merci.

— Oui, vous avez même failli me causer de sérieux ennuis. Si votre ambassadeur était un peu plus intelligent...

Malko ironisa :

— Et si vous disposiez de meilleurs techniciens. Parce qu'enfin, la farine qui fait boum, ce n'était pas mal, pour expédier le chah...

Khadjar rit jaune.

— Encore bravo ! Décidément, il était temps de vous mettre hors circuit.

— Qu'allez-vous faire de moi ?

— Mais je vais vous tuer, naturellement !

— Vous n'êtes pas bien sûr de vous, Général.

— Allons, ne me prenez pas pour un enfant. Je vais vous expliquer pourquoi je vais vous tuer. Pas pour ce que vous savez. Dans quelques dizaines d'heures, je serai le chef légal de ce pays. Donc tout ce que vous pourrez dire ne me touchera pas. En politique, la vengeance n'existe pas. Et puis, connaissez-vous beaucoup de chefs d'État de pays jeunes qui n'ont pas un peu de sang sur les mains ? Autrement, on ne les prend pas au sérieux.

— Alors ?

— Alors, je suis un homme prudent. Je suis votre ennemi. Et il ne faut jamais laisser un ennemi vivant lorsqu'on peut le tuer. C'est ainsi que l'on vit très vieux. Disons que c'est une précaution élémentaire... Et puis, je vais vous avouer un petit secret : j'aime bien tuer.

Il soupira :

— Je fais un travail tout à fait administratif, maintenant, vous savez. Il y a quelques années, j'ai fait des études passionnantes sur la psychologie humaine, en interrogeant moi-même les prisonniers politiques. Maintenant, où voulez-vous que je prenne le temps de descendre une heure dans mes caves ? Et puis, de vous à moi, la plupart des gens que nous attrapons sont des imbéciles. Et ce n'est absolument pas amusant, de tuer un imbécile. J'ai rarement, comme maintenant, une heure à perdre agréablement.

— Je suis sûr que vous ferez un très bon chef d'État, dit Malko ironiquement. Si vous réussissez votre petit plan.

— Ça devrait marcher, fit pensivement le général. Je vais d'ailleurs vous dire en quoi cela consiste, car cela n'a plus aucune importance pour vous. Et après tout, comme on dit au poker, vous avez payé pour voir.

— Je vous en prie.

— J'ai décidé de faire d'une pierre deux coups, c'est-à-dire d'éliminer, avec le chah, ceux qui le touchent de près. J'avais pensé au fusil à lunette, mais nous ne disposons pas de tireur d'élite et les lieux ne s'y prêtent pas. De plus, un coup malheureux est toujours à craindre.

« D'autre part, depuis l'attentat contre Hitler, je ne crois plus à la petite bombe. Aussi ai-je décidé d'employer les grands moyens : je vais bombarder sa Majesté.

— Bombarder ?

— Eh oui ! Demain, il y a une grande parade de gymnastique, présidée par le roi. Bien entendu, il sera soigneusement gardé, mais cela ne me gêne pas. Au moment où il prendra place dans la tribune, un petit avion décollera des environs du stade, chargé d'une centaine de kilos de dynamite, assez pour volatiliser la tribune.

« Cet avion a une particularité : il n'y aura personne à bord. Pas par sentimentalité, rassurez-vous ! Parce qu'un pilote peut changer d'avis au dernier moment, avoir peur. Tandis qu'une radio ne réfléchit pas. Mon avion sera téléguidé à partir d'un poste d'observation. Cela, grâce à l'obligéance du général Schalberg, qui m'a fourni un excellent technicien. Nous avons procédé à plusieurs dizaines d'essais, et ce garçon est précis comme un horloger. Il amène sa bombe volante sur la cible, à un mètre près. Cela ne peut pas rater. Au cas improbable où l'on repérerait cet innocent avion de tourisme, la chasse n'aurait pas le temps d'intervenir.

— Je suppose que vous vous abstiendrez d'apparaître à cette charmante manifestation ?

— Disons que j'arriverai en retard...

— Bien entendu, cet attentat sera l'œuvre de l'horrible parti Toudeh ?

— Tout juste ! Si l'on retrouve des débris, on découvrira les lambeaux de quelques tracts communistes. Vous comprenez qu'après un tel attentat il sera urgent de former un gouvernement solide, afin d'éviter des désordres plus sérieux...

— Au besoin, certaines tribus vous donneront un coup de main, pour liquider les derniers partisans du chah...

— Tiens, vous savez cela aussi ?... Encore bravo !

Malko voulait en avoir le cœur net.

— Dites-moi, mon cher Khadjar, les Russes, eux, sauront parfaitement que leurs amis ne sont pour rien dans... disons dans ce changement brusque de gouvernement. Vous ne

craignez pas qu'ils ne réagissent un peu brutalement ? Je vous vois mal tenir tête à quelques divisions blindées sibériennes.

Khadjar haussa les épaules.

— La Maison Blanche ne tient pas à voir le drapeau soviétique flotter sur le golfe Persique. Les rapports du général Schalberg éclaireront le gouvernement américain sur le complot communiste qui aura coûté la vie au chah. C'est là que votre élimination dépasse le cadre de la simple fantaisie. Vous disparu, personne ne pourra contredire Schalberg.

— Eh bien, bonne chance ! J'espère que vous me rejoindrez très bientôt en enfer.

Teymour Khadjar sourit sans répondre. Il appela :

— Ara.

Un des gorilles apparut. Le général lui dit quelques mots en persan. Malko en comprit le sens et sourit amèrement. L'autre avait reçu l'ordre de prendre les mesures du prisonnier, pour une tombe...

Il revint d'ailleurs avec un mètre de menuisier et, très sérieusement, mesura le corps de Malko.

— Je fais environ un mètre quatre-vingts, précisa celui-ci sans rire. Et j'aime être à l'aise.

Un étrange détachement l'enveloppait. Il était complètement impuissant. Alors à quoi bon se rebeller contre son sort ? Il n'avait pas grand peur de la mort, et il savait que dans son métier elle arrivait plus souvent qu'à son tour. Quant à s'abaisser, à supplier Khadjar, autant essayer d'ouvrir un char avec une lime à ongles.

Avec regret, il pensa à la belle Tania. Si Khadjar savait vivre, ce serait un beau cadeau d'adieu. Mais Khadjar ne savait pas vivre.

— Monsieur Linge, dit Khadjar aimablement, mes hommes sont en train de creuser votre tombe dans le parc. Il vous reste peu de temps à vivre. Désirez-vous quelque chose en particulier ?

— Oui. Que vous me laissiez seul une heure avec notre amie commune, Tania.

Le général sourit :

— J'aime les gens comme vous. J'ai horreur de ceux qui vivent comme des seigneurs et meurent comme des chiens. Vous avez toute mon estime. Je veillerai à ce qu'un jour votre corps soit ramené dans votre pays. Malheureusement nous n'avons plus le temps de bavarder.

Les deux gorilles étaient revenus, accompagnés d'un militaire en uniforme ; probablement le chauffeur du général. Ce dernier s'approcha en tirant de son ceinturon une baïonnette. Puis il fit signe aux trois hommes de sortir.

Malko le regarda venir, la baïonnette à la main. Les yeux jaunes de Khadjar brillaient d'un éclat lugubre. Malko soutint ce regard.

Le général s'assit près du prisonnier et, posément, ouvrit sa veste. Puis, avec la pointe de la baïonnette, il ouvrit la chemise de Malko, sur une longueur de vingt centimètres. Le froid de la lame fit frissonner l'Autrichien.

— Dans notre tribu, il y a très longtemps, dit Khadjar, on plongeait un poignard dans le cœur de celui que l'on soupçonnait d'être invulnérable.

S'il survivait à l'épreuve, il avait droit aux plus grands honneurs... Vous croyez-vous invulnérable, prince Malko Linge ?

Tenant la baïonnette à deux mains, Khadjar en appliqua la pointe sur la poitrine de Malko, à l'endroit du cœur, et commença à enfonce lentement. Malko eut une nausée et ressentit une douleur brûlante. La lame aiguë avait déjà pénétré de deux centimètres entre deux côtes. Il se raidit et tenta de se débattre. En vain.

Son cri se confondit avec une explosion sourde. La baïonnette de Khadjar sembla s'envoler, frappa le mur et retomba sur le lit. Le général jura et porta la main à sa ceinture.

— Levez les mains, Général. Et ne bougez plus.

Malko n'en crut pas ses oreilles. C'était la voix de Derieux !

Il tourna la tête. Le Belge était debout dans l'encadrement de la porte. Dans chaque main, il avait un colt 38, terminé par une sorte de gros cylindre ressemblant à une boîte de conserve : un silencieux.

— Levez-vous et placez-vous face au mur, ordonna Dericheux au général. Et ne jouez pas au petit soldat.

Rapidement il vint jusqu'au lit, et, ramassant la baïonnette, scia les liens qui attachaient les jambes de Malko.

— Mes mains, dit Malko. J'ai des menottes. Il faut trouver les clefs. Comment êtes-vous là ?

— Plus tard, répondit Dericheux. Les clefs doivent être sur un des deux types qui étaient dans la pièce à côté. Vous, dit-il au général, passez devant et marchez lentement, sinon...

Il sortit, avec un clin d'œil à Malko. Trois minutes plus tard, il était de retour, toujours poussant le général devant lui. Il n'avait plus qu'un colt à la main. De l'autre, il tenait un trousseau de clefs.

— Détachez-le. Sans mouvements brusques.

Il jeta les clefs sur le lit. Khadjar hésita une fraction de seconde, puis prit les clefs et chercha à tâtons la menotte. Son visage était absolument impassible.

Malko se redressa avec un soupir. Il n'avait jamais été aussi près de terminer sa carrière...

— Reculez-vous et mettez-vous contre le mur.

La voix de Dericheux était froide et sans passion, mais les deux autres sentaient qu'il n'hésiterait pas à tirer. Il tendit sa seconde arme à Malko.

— Prenez-le. Nous ne sommes pas sortis de l'auberge. Pour arriver jusqu'ici, j'ai dû liquider trois clébards. Plus les deux types de la pièce à côté.

— Attention ! Il y en a un troisième. Il est dans le parc, en train de creuser ma tombe.

Le Belge sourit en coin.

— Elle va servir quand même. Attendons-le.

Ils poussèrent Khadjar dans un coin. Malko resta derrière lui, l'arme à vingt centimètres de son dos. Dericheux se mit de l'autre côté de la porte, de façon que le battant le cachât en s'ouvrant.

L'attente ne fut pas longue. Ils entendirent des pas et la porte s'ouvrit.

— Général...

L'homme ne continua pas sa phrase : il avait vu le lit vide.

Il se précipita, en tirant de sa ceinture un pistolet. Il y eut un « plouf » sourd ; l'homme s'arrêta, comme frappé par la foudre, et s'effondra en pivotant sur lui-même. La balle de Dericheux l'avait touché en plein dans les reins. Le Belge tira une seconde fois, sur le corps par terre, qui eut un sursaut. Un autre trou apparut dans la chemise.

— Et de trois, fit Dericheux.

— Il est temps de filer, dit Malko. On ne sait pas ce qui peut nous tomber dessus.

— J'ai une idée. Ce salaud-là a sa voiture. Elle va nous servir. On le prend avec nous. Moi je fais le chauffeur, et vous vous mettez à l'arrière avec lui. S'il bronche, vous l'assassinez en douceur. Avec nos engins, c'est discret. En avant !

— Vous avez entendu ? dit Malko.

Khadjar haussa les épaules.

— Vous êtes complètement stupides, tous les deux. Même si vous parvenez à sortir d'ici, vous n'irez pas loin. Et si vous me tuez, ce sera encore pire. Nous ne sommes pas en Europe, ici ! On ne sort pas d'Iran comme de Suisse. Vous devriez le savoir, monsieur Dericheux.

Il se tut, puis reprit :

— Je vous laisse une dernière chance. Donnez-moi vos armes et je vous promets que vous aurez la vie sauve. Il faudra seulement que je vous garde quelques jours.

— Trêve de bavardage ! coupa Dericheux. On s'en va et vous aussi. Je trouve que vous êtes une excellente assurance sur la vie... Pourtant, moi, pour récupérer une ordure comme vous, je ne donnerais pas cher.

Ils sortirent tous les trois. Une Chrysler noire était garée devant la maison. Dericheux ouvrit la portière arrière et Malko s'installa. Le général monta à côté de lui, affectueusement poussé par le canon du colt de Dericheux. Puis celui-ci se mit au volant.

La grosse voiture s'ébranla doucement. Au passage, Malko reconnut la terrasse où avait débuté son flirt avec Tania. La grande villa paraissait déserte. L'allée serpentait en pente douce à travers le parc. Ils arrivaient à la sortie. Dericheux jura :

— Merde ! La grille est fermée. Et il y a des gardes.

— Normalement, ils doivent laisser passer le général sans difficulté, dit Malko. Et je pense que le général est assez intelligent pour ne pas nous créer une difficulté qui pourrait lui être fatale.

Khadjar ne répondit pas.

La Chrysler arrivait à la grille. Derieux stoppa doucement. Un garde en uniforme s'approchait, la mitrailleuse braquée sur le conducteur.

— Le général est pressé, grogna le Belge en persan. Ouvrez vite la grille, idiot !

L'homme se mit au garde-à-vous. Il allait parler, lorsque Khadjar hurla :

— N'ouvre pas ! Tire, tire !

Il y eut une seconde de flottement, pendant laquelle il se passa beaucoup de choses. Khadjar ouvrit la portière et bondit, roulant par terre, hors de la voiture. Le soldat arma sa mitrailleuse. Derieux essaya de sortir son arme. Malko tira deux fois au moment où le soldat lâchait sa rafale. Les deux coups frappèrent l'homme en pleine poitrine, et il tomba. La volée de balles balaya la voiture, les glaces arrière s'étoilèrent et Derieux poussa un cri.

Malko tira encore, sur Khadjar. Il y eut un bruit sec. Le barillet du revolver était vide. Khadjar se releva et détala en zigzags dans le parc, appelant à l'aide.

Le second garde jaillit de la guérite. Derieux avait appuyé le silencieux de son arme sur la glace baissée ; il tira deux fois. Une des balles frappa à la gorge l'homme qui s'effondra. Malko bondit de la voiture et ouvrit la grille. Il remonta à côté de Derieux.

C'est à ce moment qu'il vit une grande tache rouge sur la chemise du Belge.

— Vous êtes blessé ?

— Ça va, fit Dericous, d'une voix sourde. C'est le premier type. J'en ai pris une dans le cou. Je ne peux pas tourner la tête. Mais ça ne doit pas être trop grave.

Ses mains, sur le volant, étaient toutes blanches. La douleur, petit à petit, irradiait dans tout son visage. Une balle de neuf millimètres, ça fait du dégât.

— Je vais conduire, proposa Malko.

— Non. Vous ne connaissez pas la route. Il faut faire fissa, pour redescendre en ville avant que Khadjar n'alerte tout le monde. Heureusement qu'ils n'ont pas de voitures radio, et qu'ils sont plutôt lymphatiques ! Parce qu'il n'y a que deux routes. De l'autre côté, c'est la montagne.

— Où voulez-vous aller ?

— Nous planquer. Avant tout. Khadjar va retourner la ville pour nous rattraper. Plutôt morts que vifs.

— Et encore, vous ne savez pas tout ! Malko lui raconta rapidement ce qu'il avait appris. Pendant ce temps, Derieux descendait à tombeau ouvert vers Téhéran. Ils passèrent devant l'hôtel *Darban* et prirent l'avenue Pahlavi.

— Dans ce cas, conclut le Belge, ils vont nous tirer à vue. Pour Khadjar et les autres, c'est une question de vie ou de mort. Nous ferions bien de sortir du pays avant qu'il ne prenne le pouvoir. Parce que là, on est cuits. Le mieux c'est de filer en Russie par la Caspienne. À Babolsar, je connais un pêcheur clandestin d'esturgeons. Il a un bon petit bateau. On s'arrangera toujours avec les Russes. J'ai des relations.

— Mais il ne faut pas que Khadjar réussisse ! protesta Malko. Ce serait une catastrophe.

Derieux étouffa un cri de douleur. Il avait dû faire un mouvement brusque. Pour la première fois, il fut familier avec Malko !

— Mon vieux, je suis en train de me vider comme un poulet. Dans le meilleur des cas, je n'ai plus qu'à me coucher. Quant à vous, tous les flics de Téhéran auront votre photo ce soir. Et vous pouvez être sûr que le Palais, votre ambassade et votre hôtel sont bourrés de gars qui vous flingueront avant que vous n'ayez eu le temps de dire « pouce ».

Malko ne répondit pas. Tout cela était vrai. Tout le monde croirait Khadjar et Schalberg. Il était hors-la-loi. Il se plongea dans ses pensées tandis que Derieux passait partout en troisième file.

Un policier les vit et stoppa l'autre file, d'un sifflet impératif, puis fit signe à Derieux de passer.

— De mieux en mieux ! ricana le Belge. Ils connaissent la voiture. Bientôt, ils vont nous donner une escorte de motards. Jusqu'à la morgue !

Coup sur coup, il tourna dans de petites rues, puis arrêta.

— Il faut laisser la voiture ici, dit-il. Elle est trop repérable. On n'a pas longtemps à marcher.

Il descendit de la voiture et faillit tomber. Il s'appuya contre l'aile et cracha.

— Le salaud ! Il m'a bien eu !

Malko le prit par le coude. Une longue traînée de sang suintait de la manche.

Clopin-clopant, les deux hommes se mirent en marche. La rue se fit impasse et une affreuse odeur d'ordures ménagères les prit à la gorge. Derieux frappa deux coups, puis cinq, à une porte en bois.

Le battant s'entrouvrit et une femme sans âge jeta au-dehors un coup d'œil méfiant. En voyant Derieux, elle ouvrit un peu plus.

— Le docteur est là ? demanda-t-il en persan.

Elle fit un signe affirmatif. Les deux hommes entrèrent dans une pièce au sol de terre battue. Il n'y avait qu'une lampe à pétrole, posée sur une table branlante, et quelques caisses qui servaient de sièges. Une tenture cachait une autre porte. Derieux s'assit par terre et s'appuya au mur.

Presqu'aussitôt, un petit homme voûté entra. Ignorant Malko, il s'agenouilla près de Derieux et écarta avec précaution la chemise. Puis il palpa le cou et le thorax. Derieux serrait les dents ; de grosses gouttes de sueur perlaient à son front.

— C'est une sale blessure. Il faut que je vous opère, dit-il d'une voix douce, en français. La balle est encore à l'intérieur. En bas, vous serez bien.

Il déplaça la table et s'accroupit. Il y avait un anneau caché par le pied de la table. Il le tira et ouvrit une trappe. Un trou noir apparut. Le docteur s'y glissa, descendant par une échelle. Malko se pencha. Une forte odeur de médicaments le frappa. L'autre remontait.

— Aidez-moi, dit-il à Malko. Il faut le descendre.

À eux deux, ils soutinrent le Belge, pendant qu'il se laissait glisser le long des barreaux. Malko fermait la marche. Au bas de l'échelle, il y avait une pièce nettement plus propre que celle du dessus, aménagée en salle d'opération, avec un scialytique et, dans un coin, des bouteilles d'oxygène. Derieux s'étendit sur une des deux couchettes.

Le docteur prit une seringue et lui fit une piqûre au bras.

— Un peu de morphine ne vous fera pas de mal, murmura-t-il. Je vais vous opérer mais il faut que j'envoie chercher des antibiotiques.

Il remonta. Malko s'assit près du Belge.

— Qui est-ce ? Il est sûr ?

— Comme moi-même. C'était le médecin de Mossadegh. Il hait Khadjar. Sa tête est mise à prix. C'est lui qui fait avorter toutes les filles de bonne famille et les putains de Téhéran. Avec lui, je me sens plus tranquille.

La morphine faisait son effet. Derieux reprenait des couleurs. Malko en profita pour lui poser la question qui lui grillait la langue depuis longtemps.

— Dites-moi, comment m'avez-vous sorti de ce pétrin ?

Derieux eut un sourire satisfait.

— Un coup de pot et votre charme ! Ce matin, je suis passé à votre hôtel. On m'a dit que vous n'étiez pas rentré. Je savais que vous étiez allé hier soir à une réception. Vous m'aviez dit le nom de la petite. J'ai quelques copines, qui m'ont aidé à la retrouver. À l'heure du déjeuner, je suis allé la chercher à son boulot. Je lui ai demandé de vos nouvelles. Elle a fait une sale gueule et m'a raconté une salade, que vous étiez parti très tôt hier soir. Or, comme la pépée était là, vous ne pouviez pas non plus être plongé dans une partie de jambes en l'air.

Je me suis dit que le mieux était d'aller faire un tour là-haut. J'ai pris un taxi et mon artillerie. Et je suis venu. Ça a failli se gâter dans le parc, à cause des clébards. Heureusement, ils ne sont pas venus tous ensemble. J'ai commencé vraiment à me dire que j'étais sur la bonne piste quand un mec m'a braqué avec sa mitraillette, à côté de votre chambre.

— Et alors ?

— Il avait oublié de l'armer... C'est là qu'on voit l'avantage des silencieux. Ça n'ameute pas les populations... J'ai pu faire la petite surprise au général.

L'échelle trembla. Le toubib redescendait, chargé de médicaments.

— Je préférerais que vous restiez en haut pendant l'opération, dit-il à Malko.

Celui-ci préférerait aussi. Il remonta et s'assit sur une caisse. La vieille était tassée dans un coin, silencieuse. La trappe refermée, aucun bruit ne filtrait du bas.

Trois quarts d'heure plus tard, le médecin remonta, en manches de chemise et le visage en sueur.

— C'est terminé, dit-il. Il s'en tirera. Mais il ne peut pas bouger pendant une semaine. Je le garderai ici, en bas. Vous pouvez aller le voir.

Malko descendit. Derieux fumait une cigarette, torse nu. Toute son épaule gauche était bandée. Près de lui, il y avait une soucoupe avec un petit morceau de plomb : la balle qui avait failli le tuer.

— Ce toubib est un as, fit le Belge. Je n'ai rien senti. C'est quand il va falloir sortir d'ici que ça va se gâter. L'Iran, c'est foutu pour moi. Comme j'ai déjà été viré d'Égypte...

Malko plissa ses yeux d'or :

— Tout n'est pas perdu. Je vais tenter une dernière chance demain. J'irai voir l'ambassadeur.

— Vous êtes fou ! Khadjar vous a déjà monté un turbin. Vous allez vous faire descendre bêtement.

— Non, il faut que j'y aille. Il n'y a plus que moi qui puisse empêcher le complot de réussir.

— Comme vous voudrez ! Vous n'avez pas une chance sur un million. Reposez-vous ce soir, en tout cas.

Malko en avait sérieusement besoin, de repos.

Un peu plus tard, la vieille leur apporta un plat de riz à la sauce safran et quelques bandes de viande séchée. Ils mangèrent avec leurs doigts et burent de l'eau dans une cruche. Puis Malko s'étendit tout habillé sur son lit et s'endormit, sans même s'en rendre compte. Le lendemain serait vraiment pour lui le jour le plus long.

## CHAPITRE XII

Il savait maintenant ce qu'éprouve un homme traqué. D'abord, il se sentait prodigieusement sale. En passant devant la vitrine d'un marchand de tapis-changeur, rue Ferdowsi, il se regarda dans la glace : il n'était pas rasé et sa chemise sale le faisait ressembler à un Iranien moyen. La planque de Derieux manquait du confort moderne.

Le boutiquier sortit et l'invita à venir voir sa camelote. Malko reprit sa marche.

Il y avait peu d'Européens dans les rues, et c'était inquiétant. Khadjar devait avoir lancé tous ses sbires aux trousses de Malko qui était facilement repérable.

Une jeep de la police passa près de lui, avec quatre policiers, armés jusqu'aux dents. Ils ne lui jetèrent même pas un regard. Au croisement de la Ferdowsi et de la Chah-Reza, il y avait de grandes banderoles célébrant le 47<sup>e</sup> anniversaire du chah et invitant la population à se rendre au stade d'Asrafieh dans l'après-midi, pour la grande parade de gymnastique.

Malko fut envahi d'une rage folle.

On allait tuer le chah quasi sous ses yeux, et il n'y pouvait rien ! Khadjar et Schalberg devaient se frotter les mains : rien ne pouvait plus les arrêter. Leur plan était sans parade. Schalberg était trop bon technicien pour avoir laissé quoi que ce soit au hasard.

Avec deux cents kilos de super TNT, il ne resterait rien du chah et de ceux qui l'entouraient. La prise de pouvoir serait un jeu d'enfant. Quant à Malko, il lui arriverait certainement un accident avant qu'il parvienne à sortir du pays : une sentinelle qui tire trop vite ou une tentative d'évasion. Quitte à faire ensuite des excuses au gouvernement américain...

Malko sourit amèrement : on n'a jamais déclaré une guerre pour venger une barbouze. Cela vaut tout juste un reproche poli !

Ça l'agaçait, de se faire tuer dans ce pays, loin de tout ce qu'il aimait. Il fallait tenter quelque chose. A pied dans cette grande avenue, il se sentait nu et désarmé.

Il regarda sa montre : midi. La parade commençait à deux heures. L'attentat aurait certainement lieu au début, avant deux heures trente.

Il restait cent vingt minutes pour sauver le chah.

Ça lui donna l'idée de voler une voiture. Pour pouvoir au moins se déplacer. Confronté avec une difficulté pratique, Malko retrouva immédiatement son moral.

Derrière lui, à cent mètres, se trouvait le *Park-Hotel*. Malko rebroussa chemin et entra dans la cour.

Il y avait une dizaine de voitures à louer, avec chauffeurs, qui somnolaient à leur volant. C'était jour férié, et les businessmen du *Park-Hotel* n'avaient pas besoin de se déplacer.

Malko repéra une Chevrolet noire de l'année précédente, qui paraissait en bon état. Elle n'avait qu'une longue balafre sur le pare-brise.

Il entra dans l'hôtel et se dirigea vers le bar, qu'il trouva vide. Revenant à la réception, il demanda à la téléphoniste, boulotte et souriante, le numéro privé de l'ambassadeur des États-Unis.

La cabine était en face de la réception. Malko s'y enferma et décrocha.

— *Befar me*, fit une voix iranienne à l'autre bout du fil. Malko demanda à parler à l'ambassadeur. Personnellement.

Le domestique alla demander conseil et revint.

— Son Excellence vient dans une minute.

Malko attendit, le cœur battant.

— *Kiljoy speaking*, annonça une voix mâle.

— C'est SAS, Malko Linge, Excellence. Il faut que je vous parle immédiatement.

L'ambassadeur eut un soupir excédé :

— Ecoutez, mon vieux, je pars dans cinq minutes pour la réception officielle du chah. Je n'ai pas le temps. Je sais que vous êtes dans un sale pétrin, mais c'est de votre faute. Le général Khadjar a lancé un mandat d'arrêt contre vous. Vous avez, parait-il, tenté de l'assassiner, avec la complicité d'un

vague tueur à gages, qui est recherché aussi. C'est de la démence. Constituez-vous prisonnier, je verrai après ce que je peux pour vous...

Malko se domina.

— Excellence, c'est Khadjar qui a failli m'assassiner. Oui ou non, savez-vous que j'accomplis ici une mission secrète pour le compte du président des États-Unis ?

Il avait martelé les derniers mots.

— C'est vrai, concéda l'ambassadeur, mais...

— Vous ai-je montré ma lettre de mission, oui ou non ?

— Oui.

— Bien. Ces papiers me donnent le pouvoir de requérir l'aide de n'importe quel fonctionnaire du gouvernement américain. Vous en êtes un.

— D'accord, seulement, je ne peux pas vous mettre à l'abri des lois de ce pays. Surtout vis-à-vis du général Khadjar, un de nos amis les plus sûrs.

Malko comprit qu'il ne sortirait rien de ce côté-là. Schalberg était passé par là.

— Ne parlons pas de cela pour l'instant. Je vous demande... il se reprit... je vous donne l'ordre, au nom du président des États-Unis, de contacter immédiatement le chah et de l'avertir qu'un attentat va être perpétré contre lui tout à l'heure.

— Un attentat ? Sous quelle forme ? Le chah est mieux gardé que notre président.

— Sous une forme qui réussira. Je ne peux rien vous dire de plus pour l'instant.

Malko ne voulait pas trop donner l'éveil à Khadjar. Le vieux général risquait de remettre purement et simplement l'attentat, s'il se sentait trop découvert. Et alors, bernique ! On expulserait Malko, et tout recommencerait un mois plus tard.

— Écoutez, reprit l'ambassadeur, vous m'avez déjà parlé de cela. Je ne mets pas en doute votre qualité. Mais ce n'est pas la première fois qu'un agent de renseignements se fait refiler un tuyau crevé. J'ai encore abordé ce sujet, il y a moins de quarante-huit heures, avec le général Schalberg, qui dirige notre CIA, ici, depuis douze ans.

« Il m'a affirmé que tous ces bruits de complots et d'attentats étaient des canards sans fondements, lâchés par nos amis russes. Il scanda ses mots. Schalberg n'est pas un imbécile, et il s'y connaît. De plus, il est très lié avec le général Khadjar, qui n'ignore rien de ce qui se passe dans ce pays. Avec la caution de ces deux hommes, je suis parfaitement tranquille. Vous vous êtes laissé intoxiquer par les communistes. Schalberg me l'a dit. Je ne vais pas aller faire rire le chah avec une histoire pareille. On en ferait des gorges chaudes pendant dix ans.

Malko bouillait de rage.

— Excellence, que diriez-vous d'un bon petit poste à Oulan-Bator, en Mongolie extérieure ?

— Pourquoi dans ce bled ?

— Parce que c'est tout ce que vous méritez. Et si je suis encore vivant ce soir, c'est là que je vous ferai expédier.

Sur ces paroles vengeresses, il raccrocha.

Une chance de moins !

La petite téléphoniste boulotte le regardait en souriant. Cela lui donna une idée.

— Je voudrais téléphoner en Amérique, annonça-t-il.

— En Amérique ? Attendez, je vais demander à la poste à quelle heure il y a des circuits.

Elle s'affaira sur son standard et entreprit une longue conversation avec sa collègue de la poste. Puis elle se tourna vers Malko.

— Il n'y a pas de circuits aujourd'hui. Si vous me donnez votre numéro, on peut essayer demain matin. Mais ce n'est pas sûr. Ce n'est pas très bon, en ce moment.

Malko haussa les épaules, découragé.

— Tant pis, merci.

S'il avait pu joindre la CIA de Washington, il y avait une chance sur un million de toucher le chah.

Il sortit du hall. La Chevrolet était toujours là. Il se dirigea vers elle. Le chauffeur, tout sourire, sortit précipitamment pour l'accueillir.

— Je veux louer votre voiture, dit Malko. Elle marche bien ?

L'autre assura que oui et, se remettant à son volant, fit ronfler son moteur.

— Bon. Allez chercher mes bagages, ils sont chez le portier.

L'autre se précipita. Malko le laissa entrer, ouvrit la portière et s'installa devant le volant. Les clefs étaient au tableau de bord. Il n'eut qu'à tourner le démarreur...

Le chauffeur ressortit du *Park-Hotel* alors que Malko s'engageait dans la Ferdowsi, salué par le portier de l'hôtel. Un moment médusé, le chauffeur s'élança en hurlant derrière sa voiture. Les autres le regardaient ahuris : on avait vu beaucoup de choses au *Park*, mais jamais encore un client voler une voiture.

Malko traversa la Chah-Reza. Personne ne le suivait. Il avait tablé sur la paresse des Iraniens. Évidemment, le malheureux chauffeur allait communiquer à la police le numéro de la Chevrolet ; mais, le temps que les sbires se mettent en branle, ce n'aurait plus beaucoup d'importance. La circulation était fluide. Malko grimpa rapidement vers Chimran, atteignant la rue Soraya en dix minutes. Il voulait vérifier quelque chose.

La rue était déserte. Malko fit d'abord un passage à vitesse normale dans l'avenue ; il alla virer sur une petite place et, cette fois, tourna carrément dans la rue Soraya.

S'efforçant de garder un air naturel, il passa lentement devant la maison. Il ne lui fallut qu'un coup d'œil dans le rétroviseur pour apercevoir une grosse voiture noire, stoppée dans le chantier de construction en face de la villa Derieux. Il y avait à bord plusieurs hommes.

Il eut beaucoup de mal à s'empêcher d'accélérer. Mais les autres ne le suivaient pas. Il parcourut plusieurs rues, très vite, et se retrouva un peu plus bas, près du Tachtejamchid. Il arrêta la voiture devant une petite épicerie-café et entra.

— Téléphone *khodjas* ? demanda-t-il au vieil Iranien, assis sur une caisse derrière le comptoir.

Le vieux lui désigna du pouce l'appareil, posé sur des boîtes de conserve.

Il composa le numéro du Belge.

La sonnerie retentit plusieurs fois. Il allait raccrocher quand on décrocha.

— *Baleh* ? fit une voix persane.

— *Haroyé Derieux* ? fit Malko en persan.

— Il n'est pas là. Qui le demande ?

Inutile d'insister. C'était un flic. Malko raccrocha doucement, donna dix riais à l'épicier et fila.

Il ne restait pas grand-chose à faire. Pour éviter d'attirer l'attention, il se mit sur le siège arrière comme s'il avait attendu son chauffeur.

Il était une heure. Dans soixante minutes, le chah allait arriver au stade dans sa Rolls blindée.

Malko se creusait désespérément les méninges. S'il parvenait à parler au chah, celui-ci l'écouterait certainement. On ne dirige pas un pays comme l'Iran pendant vingt ans sans avoir un sixième sens qui vous avertit du danger... Seulement, il fallait arriver jusqu'au chah. Une fois dans le stade, c'était hors de question. Les hommes de Khadjar seraient partout, et trop heureux de descendre un individu suspect qui tenterait de s'approcher de leur souverain. Ça arrangerait tout le monde...

Il n'y avait qu'une chose à tenter. Intercepter le chah avant qu'il n'arrive au stade. Créer un incident, en jetant sa voiture contre la Rolls ? S'il parvenait au souverain avant que les gardes du corps ne réagissent, cela pouvait marcher. Une chance sur un million...

Malko remit en marche la Chevrolet et se dirigea vers Saadabad, le palais d'été. C'était plus haut que le *Hilton*, sur la route de Chimran ; il y avait de fortes chances que le chah sorte par la sortie principale, en face du *Darband*.

Quand Malko y arriva, tout était tranquille et désert. Deux sentinelles armées de mitrailleuses faisaient les cent pas devant la grille. Il y en avait d'autres dans le poste de garde. Il redescendit pour vérifier l'autre entrée. C'était aussi calme. Il revint donc sur la petite place et alla se garer devant le *Darband*, le long de la rivière, comme s'il avait attendu quelqu'un de l'hôtel. La route finissait là. Après, c'était la montagne. Il faisait beau, mais frais ; on était déjà à mille six cents mètres d'altitude.

Affalé sur sa banquette, Malko broyait du noir. Il savait que son plan avait une chance infinitésimale de réussir. Enfin, s'il se faisait tuer en tentant de prévenir le chah, l'honneur serait sauf !

Bien sûr, le château des Linge ne serait jamais terminé. Mais, de toute façon, lui ne serait pas là pour le voir.

Une heure et quart. C'était long. Il avait faim, mais n'osait pas aller au *Darband*, de peur de se faire repérer.

Avec ces montagnes pelées tout autour, il se sentait vraiment au bout du monde. Et il y était ! Deux jours pour téléphoner à Washington !...

Machinalement, il vérifia le colt que Dericheux lui avait donné. Le silencieux était dans sa poche. Le barillet était garni et l'acier bruni luisait au soleil. C'était maintenant son seul allié. En ce moment même, les hommes de Khadjar devaient s'affairer autour de leur émetteur de radio. Et un petit avion, chargé de mort subite attendait tranquillement dans une prairie. Il suffirait de lancer l'hélice...

La mort du chah aurait des conséquences incalculables. Les Russes ne pouvaient pas, sans réagir, laisser Khadjar installer son gouvernement. Or le Toudeh n'était pas assez puissant. Il restait l'intervention directe : les chars russes pouvaient atteindre Téhéran en quatre heures, par la nouvelle route stratégique, au nord de l'Elbrouz. Après, tout pouvait arriver. Ce n'était pas l'armée iranienne qui arrêterait les Soviétiques.

Malko jura à voix basse. Il comprenait pourquoi le Président s'était intéressé lui-même à cette mission.

Maintenant il était là, tout seul, sans aucune aide à espérer, aussi impuissant qu'un enfant.

Un bruit de moteur le tira de ses pensées. Il démarra le sien. Quatre motards surgirent de la grille et s'arrêtèrent sur la place, moteur en marche.

Le chah allait sortir.

C'était le seul endroit possible pour le coincer. Après, il irait trop vite.

Malko avança un peu sa voiture. Il n'était plus qu'à cinquante mètres des motards. Ceux-ci ne le regardèrent même pas. Une autre voiture sortit de la grille. Une Chrysler bleue, avec deux longues antennes de radio. Elle stoppa derrière les motards.

Soudain, Malko vit la Rolls. Elle avançait doucement, dans l'allée intérieure de Saadabad. Le pare-brise bleuté cachait

l'intérieur. En dehors du chauffeur, il n'y avait certainement à bord que le chah et la chahbanou. Les parois blindées suffisaient à les protéger.

Les motards enfourchèrent leurs machines et démarrèrent lentement. Malko passa la première et commença à lâcher l'embrayage. Il avait très peu de temps pour agir. Il fallait heurter la Rolls de face, avant qu'elle ne prenne de la vitesse. Peut-être prendrait-on cela pour un accident. Après, il essaierait de parler au chah.

La Rolls franchit le portail. La Chevrolet bondit en avant. Malko avait la gorge sèche. Personne ne l'avait encore vu. Soudain, le deuxième motard tourna la tête vers lui. Décrivant une courbe gracieuse, il fit venir sa machine en travers de la route et barra le passage à la Chevrolet. L'homme n'était pas inquiet ; il pensait seulement que le chauffeur n'avait pas reconnu la voiture du chah.

Malko pouvait facilement le renverser et heurter la Rolls, qui arrivait maintenant droit sur lui. Mais quelque chose l'arrêta. Il ne pouvait pas risquer de tuer comme cela froidement ce pauvre type. Sans compter que dans ces conditions, il n'aurait jamais le temps de parler au chah. Dès l'instant où les policiers de l'escorte sentirraient quelque chose d'inhabituel, ils tireraient d'abord et s'expliqueraient ensuite.

La Rolls défila lentement, à dix mètres de Malko. Il vit la silhouette du chah, la chahbanou à son côté. Derrière, trois autres voitures, bourrées de soldats et de policiers, complétaient le cortège.

Il était trop tard ! Déjà les voitures dévalaient l'avenue, sirènes hurlantes.

Malko soupira. Maintenant, sauf un miracle, plus rien ne pouvait sauver le chah.

Malko repartit vers Téhéran. Tout lui était égal, maintenant. La police allait certainement l'arrêter, pour le vol de la voiture. Sur le bord de la route, deux femmes lui firent signe, le prenant pour un taxi.

Deux gros cars chargés de villageois, qui se rendaient à la parade de gymnastique, le dépassèrent. Il était atrocement

amer. Le ciel éblouissant de bleu semblait le narguer. En ce moment, des milliers de gens profitaient de la vie, sans souci. Pour se distraire, il suivit un point qui, devant lui, grossissait dans le ciel. Il allait très doucement maintenant, se laissant dépasser par toutes les voitures.

Le point grossissait. C'était un avion qui se préparait à atterrir à Mehrabad. Il volait très bas. On distingua bientôt ses quatre moteurs et ses marques d'identification : c'était un DC 8 de la Panamerican. Gracieusement, il amorça un virage, pour retourner vers le terrain, ayant perdu de l'altitude. La grande dérive en flèche laissa voir son cercle bleu, et l'aluminium de la carlingue brilla au soleil.

— Nom de Dieu !

Malko avait juré à haute voix et freiné brutalement. Un taxi l'évita de justesse ; le chauffeur éructa un torrent d'insultes.

Garé sur le côté de la route, Malko regardait fixement le DC 8 qui s'éloignait vers le sud. Probablement, Hildegard était à bord.

Il venait d'avoir une idée folle, délirante, à faire dresser les cheveux sur la tête. Mais ça pouvait réussir ! Il n'avait plus une minute à perdre.

Comme un fou, il déboîta et partit en faisant grincer ses pneus. L'avenue descendait en pente douce jusqu'au centre de Téhéran. Il y avait peu de circulation. La Chevrolet avait encore quelque chose dans le ventre. Elle bondit en avant, comme une Ferrari. Crispé au volant, Malko ne voyait même pas défiler les piétons affolés. Il fallait qu'il arrive à Mehrabad avant un quart d'heure.

Il doubla en troisième file une colonne de voitures, arrêtées au croisement du boulevard périphérique, et se faufila au rouge sous le nez du flic dans son mirador vitré. Ainsi, il évitait le centre de la ville et ses feux.

Maintenant il avait retrouvé tout son sang-froid. Il reprit la route de Mehrabad à hauteur d'un panneau publicitaire d'Air France : « Paris : 5,000 kilomètres. »

Encore huit kilomètres. Il n'y mit pas plus de cinq minutes. Heureusement il n'y avait pas un chat. Déjà les bâtiments de l'aérogare étaient tout près. En arrivant devant, il bifurqua à

droite et se présenta à l'entrée du terrain. Une porte spéciale conduisait aux pistes. Elle était gardée par une sentinelle.

Celle-ci n'eut que le temps de faire un bond de côté. La Chevrolet était passée devant lui, à cent à l'heure.

Malko déboucha en plein devant l'aire de stationnement. Son cœur sauta. Le DC 8 était là, vomissant ses passagers en sages files. Et déjà les citernes à essence s'installaient sous les ailes. On déchargeait les bagages.

La Chevrolet stoppa pile en face de la passerelle de débarquement des premières, à l'avant de l'appareil. Plus personne ne descendait de là. En deux enjambées, Malko fut dans l'avion. D'abord aveuglé par le soleil, il ne vit rien.

— Malko !

C'était la voix d'Hildegard. Elle surgit du galley et sauta au cou de l'Autrichien.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Comment as-tu pu venir jusqu'ici ?

— Où est le commandant de bord ?

Malko avait posé la question sur un ton tel qu'Hildegard le regarda, affolée.

— Mais... qu'est-ce qu'il y a ?...

— Je ne peux pas t'expliquer maintenant. Conduis-moi à ton commandant et présente-moi.

— Il est encore dans le cockpit, en train de faire son checking d'atterrissage. Attends un peu.

Sans répondre, Malko ouvrit la porte marquée « équipage ». Tout allait se jouer maintenant. Cela dépendait du genre d'homme sur lequel il allait tomber.

Le commandant fumait une cigarette, pendant que le second pilote finissait d'égrener la litanie des contrôles. Prenant Malko pour un passager qui venait jeter un coup d'œil sur les instruments, il lui sourit aimablement. Malko contourna le radio et s'approcha.

— Vous êtes le commandant de bord ?

— Oui.

Le pilote était un peu surpris mais il souriait toujours.

— Permettez-moi de me présenter : Prince Malko Linge, de la Central Intelligence Agency.

Cette fois, l'Américain sursauta. Il dévisagea Malko attentivement.

Malko lui tendit un papier.

— Lisez, je vous prie.

C'était la lettre du Président, accréditant Malko. Le visage du commandant se plissa légèrement. Malko l'observait. Une belle gueule de bagarreur, les traits un peu marqués d'un homme de cinquante ans, et l'air ouvert, intelligent. Probablement un ancien pilote militaire. Ses yeux étaient aussi bleus que la peinture extérieure de l'avion.

L'homme rendit le papier à Malko et le regarda bien en face.

— Eh bien, monsieur Linge, que puis-je pour vous ?

Malko prit son souffle.

— Décoller immédiatement, dès que le dernier de vos passagers aura quitté le bord.

— Décoller ?

— Oui. Ne gardez que l'équipage technique. Il peut y avoir des risques.

Cette fois le pilote le regarda avec inquiétude.

« Il doit me prendre pour un fou », se dit Malko.

— Vous rendez-vous compte de ce que vous me demandez ? Je suis responsable de mon avion envers la compagnie. Il vaut six millions de dollars. De plus, vous croyez que je peux décoller comme cela, à ma guise, sans avertir la tour de contrôle ? Je ne possède pas les plans de vol des autres compagnies et je ne tiens pas à provoquer une catastrophe.

— Si vous demandez l'autorisation aux Iraniens, ils vous la refuseront ?

— Certainement.

— Nous devrons donc nous en passer, Commandant.

Le pilote, de plus en plus stupéfait, regarda Malko et secoua la tête :

— Je ne peux pas faire ce que vous me demandez. C'est trop grave. Je risque ma carrière, ma vie et une catastrophe. C'est impossible. Je ne sais même pas qui vous êtes, ni ce que vous voulez. Si encore j'avais quelqu'un pour me couvrir...

Malko crut sentir quelque chose, dans la voix de l'Américain. Il le regarda, mais le visage était impassible. Le

copilote écoutait la conversation en surveillant les voyants lumineux des réservoirs de kérosène que l'on remplissait. Le radio alignait des chiffres sur une carte.

Le grand avion était maintenant vide, et les femmes de ménage iraniennes étaient montées à bord pour nettoyer l'appareil avant qu'il ne reparte.

Malko regarda sa montre.

Deux heures cinq.

— Commandant, je vais vous donner la garantie que vous réclamez.

Écartant sa veste, il sortit le colt, prit le silencieux et le vissa, arma le revolver et le braqua sur l'équipage.

— Je vous ordonne de décoller, dit-il d'une voix très calme. Sinon je vous abats dans dix secondes, et j'abattrai ensuite votre copilote s'il refuse également. Je suis désolé d'employer cette méthode, mais c'est un cas de force majeure.

Il y eut un court instant de silence, rompu par le commandant de bord :

— Dans ces conditions, je m'incline. Vous porterez la responsabilité de ce qui arrivera. Mais voulez-vous au moins me dire ce que nous allons faire ?

— Lorsque vous aurez décollé.

— Bien.

— Avez-vous assez d'essence pour voler une heure ?

— Certainement.

— Alors faites stopper les pleins immédiatement et mettez en route les réacteurs.

Malko avait gardé son arme à la main. Mais il savait qu'il n'en aurait pas besoin. L'Américain le croyait sincère. Autrement, il n'aurait pas cédé aussi facilement.

— Que dois-je dire à la tour de contrôle ? demanda le pilote.

— Rien.

— Ils vont me demander pourquoi je décolle maintenant, à vide.

— Ne dites pas que vous décollez. Parlez-leur d'un essai de roulage, pour vérifier les freins.

— OK, Frank, descends dire aux types de la Shell de dégager les citernes. Et préviens le groupe électrogène que nous allons faire tourner les réacteurs et démarrer.

Il se tourna vers Malko :

— Vous avez de la chance que nos mécanos n'aient rien trouvé aux moteurs. Nous pourrons décoller dans cinq minutes, si tout se passe bien.

Le copilote s'était glissé dehors. Malko le voyait discuter avec animation. Les ravitailleurs décrochèrent leurs tuyaux et commencèrent à les enrouler.

Le type du groupe électrogène discuta un peu plus longtemps, puis leva le pouce en signe d'accord. D'ailleurs un quadrireacteur de la BOAC arrivait sur le parking et attirait l'attention générale. Personne ne s'occupait plus du DC 8.

Malko regardait le commandant de bord égrener son checking de décollage. Les deux camions citernes s'éloignèrent lentement. Le copilote remonta à bord et, au passage, fit descendre les femmes de ménage, enchantées de voir leur travail tourner court. Derrière elles, il verrouilla la lourde porte étanche, puis revint s'asseoir à sa place.

Il procéda à quelques vérifications, puis parla au commandant de bord.

— Prêts à décoller, Commandant.

— OK. Allumez le un.

Le réacteur extérieur gauche siffla et rugit.

— Le deux.

Le réacteur intérieur gauche tourna à son tour.

— Trois et quatre.

Maintenant les quatre réacteurs sifflaient doucement. Des voyants rouges et verts clignotaient sur le tableau de bord. L'équipe du groupe électrogène accrocha celui-ci à un petit tracteur et fila sur la piste.

Malko avait remis son pistolet à sa ceinture. Il s'était imposé de ne pas regarder sa montre avant que l'appareil ne soit en vol. Tout semblait bien se passer.

Soudain la radio grésilla, en anglais :

— Ici, la tour de contrôle. N-BHGE, que se passe-t-il ? Pourquoi mettez-vous en marche vos réacteurs ?

Le commandant prit le micro placé devant lui.

— Ici N-BHGE. Je demande l'autorisation de faire un essai de roulage. J'ai eu un ennui de freins à l'atterrissement. À vous.

Il y eut un court grésillement, puis :

— Autorisation accordée, N-BHGE. Mais restez sur la piste de taxi.

— OK. Bien reçu.

Le commandant actionna ses volets et ses ailerons, et desserra les freins, en mettant les gaz. Le lourd DC 8 s'ébranla doucement et commença à rouler le long des bâtiments de l'aérogare.

— Vous avez entendu ? cria le commandant à Malko. Il nous a ordonné de rester sur la piste de roulage, en dehors de la piste d'envol.

— Je sais. Mais ils s'apercevront trop tard de ce que nous voulons faire. La piste de roulage se termine bien à la piste d'envol ?

— Oui.

— Alors, allons-y !

Le DC 8 roulait maintenant à bonne allure, parallèlement à l'aire cimentée. L'aérogare s'éloignait. Malko, debout derrière le commandant de bord, surveillait la piste. La radio continuait à grésiller.

— Coupez la radio, ordonna Malko.

Docilement, le radio abaissa une manette et le grésillement cessa. Le DC 8 arrivait au croisement avec la piste d'envol. Le commandant freina et se tourna vers Malko.

— Et maintenant ?

— Vous pouvez y aller sans point fixe, n'est-ce pas ? Alors, virage à 45 degrés et en avant.

Le commandant ne répondit pas et abaissa ses quatre manettes de gaz. L'avion se mit à trembler, retenu par les freins. Le radio poussa un cri :

— Commandant, regardez ! Sur la piste !

Malko regarda aussi.

À l'autre bout de la piste, une jeep arrivait à toute allure, suivant en sens inverse le parcours de décollage. Le silence de la radio avait dû surprendre la tour de contrôle, qui s'inquiétait.

— Vous avez le temps ! hurla Malko.

— C'est risqué, si elle accélère.

— Tant pis, décollez court.

Il avait ressorti son colt et le balançait à bout de bras. Ce n'était pas le moment de flancher. L'énorme silencieux était très impressionnant.

Dans un rugissement de réacteurs, le lourd avion bondit. Devant lui, la jeep était encore toute petite, mais l'appareil se rapprochait d'elle à près de 250 km à l'heure.

— Nous allons la percuter ! hurla le commandant.

— Foncez !

Maintenant la jeep roulait au milieu de la piste. On voyait à son bord des hommes qui gesticulaient.

— S'ils se foutent en travers de la piste, cria le commandant, nous sommes tous morts !

Le DC 8 roulait de plus en plus vite. La jeep n'était plus qu'à quatre cents mètres, trois cents, deux cents.

Malko serra les dents.

— Combien encore pour décoller ? hurla Malko.

— Six cents mètres.

Ils allaient heurter le véhicule. Il roulait toujours à une allure folle, droit sur eux. Malko sentit son estomac se tordre. Il restait dix secondes avant le choc qui allait tous les broyer.

— Surpuissance !

Le commandant avait crié. En même temps, il tirait à deux mains sur le manche. Le nez du DC 8 se leva gracieusement et la jeep défila sous le fuselage, avec ses Iraniens en colère.

L'avion grimpait à un angle extravagant. Derrière, le terrain était maintenant tout petit.

Malko respira. Le commandant et le copilote s'affairaient sur leurs instruments, rentrant le train, les volets, réglant les réacteurs au régime de croisière. Ils traversèrent les premiers nuages et l'appareil diminua son angle de montée. Le commandant se tourna vers Malko :

— Vous avez eu de la chance que nous soyons à vide. Je n'ai jamais arraché un taxi aussi court. Seulement, dans dix minutes, nous allons avoir la chasse iranienne sur le dos. Les radars nous repéreront tout de suite.

— Ils n'oseront quand même pas abattre un appareil civil américain, même s'il a décollé sans autorisation !

— Non, mais ils vont nous encadrer et nous forcer à atterrir.

— Bah, il se passera beaucoup de choses d'ici là !

Le commandant repoussa son siège en arrière :

— Qu'est-ce que je dois faire, maintenant ? Vous ne m'avez pas forcé à décoller pour un baptême de l'air ?

— À quelle altitude minimum pouvez-vous voler ?

— Deux ou trois cents mètres, volets baissés. Mais c'est très risqué, et on ne peut pas prolonger beaucoup cette plaisanterie.

— Vous allez vite ?

— 300, 350 à l'heure.

— Vous avez encore un peu de maniabilité ?

— Très peu. Virages à plat de 20 degrés et c'est tout.

— Commandant, vous avez fait la guerre ?

— Oui, pourquoi ?

— Où ?

— En Europe, dans les bombardiers.

— Vous vous souvenez des VI, les bombes volantes allemandes ?

— Bien sûr.

— Savez-vous comment les pilotes de chasse anglais parvenaient à arrêter ceux qui franchissaient les barrages de DCA ?

— Non, je ne me souviens plus. Mais où diable voulez-vous en venir ?

— Voilà : les chasseurs anglais s'arrangeaient pour voler côté à côté avec la bombe volante, à la même vitesse, puis ils glissaient une de leurs ailes sous celles de l'engin et le faisaient basculer, le déséquilibrant.

Le commandant regarda Malko, ébahi.

— Mais, dites donc, la guerre est terminée depuis vingt ans ! Et il n'y a pas de bombes volantes en Iran. Et puis je ne suis pas un chasseur, je pèse cent cinquante tonnes !

— La guerre est peut-être finie, mais pas pour tout le monde.

Rapidement, Malko raconta à l'Américain l'histoire de l'attentat. Et ce qu'il comptait faire.

— Pour sauver le chah, expliqua-t-il, il n'y a qu'une possibilité : intercepter cette « bombe volante », puisque nous n'avons pas d'armes pour l'abattre. Je sais que ce n'est pas facile, mais il faut tenter le coup.

— Savez-vous où se trouve le terrain d'où va décoller l'avion ?

— Non, hélas ! Mais il ne doit pas être très éloigné du stade, à cause du radioguidage. Étant donné que le stade se trouve au nord de Téhéran, entre la ville et la montagne, il ne peut se trouver qu'à l'est ou à l'ouest du stade. Et d'après ce que je sais du terrain, plutôt à l'est.

Le DC 8 volait maintenant à mille cinq cents mètres d'altitude, au-dessus de Téhéran. Le ciel était très clair, à part quelques cumulus, et on voyait très nettement la ville.

— Nous n'avons pas une minute à perdre, continua Malko. Descendons sur le stade, nous verrons après.

L'avion plongea doucement. En quelques minutes, il ne fut plus qu'à cinq cents mètres. On distinguait tous les détails du sol. Le stade approchait. Le DC 8 passa au-dessus lentement, volets baissés. Malko vit très bien la tribune d'honneur où se tenait le chah. Sur la pelouse, les gymnastes exécutaient des mouvements d'ensemble. Tout était normal. Personne ne parut remarquer l'avion. Les long-courriers effectuaient souvent un tour au-dessus de la ville avant de se poser à Mehrabad.

— Revenons sur nos pas, proposa Malko, et suivons un cap à l'ouest.

L'Américain inclina l'avion et ils perdirent encore de l'altitude. Cette fois, quand ils repassèrent au-dessus du stade, tous les spectateurs levèrent la tête. Le hurlement des réacteurs avait couvert l'orchestre et les applaudissements. Malko écarquillait les yeux, tentant d'apercevoir quelque chose en bas. Mais le désert s'étendait à perte de vue, piqué des taches ocre des pauvres cabanes.

Déjà la ville était loin derrière eux. Malko ouvrait la bouche pour dire : « Retournez », quand le second pilote cria :

— Regardez ! En bas ! À droite !

Malko se tordit le cou. Il eut le temps d'apercevoir un petit avion jaune qui roulait lentement au milieu du désert...

— C'est lui ! hurla-t-il.

Mais le DC 8 était déjà loin. Avec mille précautions, le pilote amorça un virage très serré. Malko eut l'impression que le bout de l'aile allait toucher le sol. L'avion se redressa et partit plein est, vers le stade. Il ne volait plus qu'à trois cents mètres environ.

En deux minutes, ils furent au-dessus de la piste improvisée où ils avaient vu le petit avion jaune.

Mais celui-ci n'était plus là. Il n'y avait qu'une voiture arrêtée et une pile de bidons d'essence.

Ils volèrent encore deux ou trois minutes, les yeux rivés au désert. C'est encore le second pilote qui cria :

— Le voilà !

La petite tache jaune semblait ramper devant eux, bien au-dessous. Elle filait droit vers le stade.

— Nous allons passer au-dessus, grommela le commandant.

— Piquez, ordonna Malko.

Le gros avion parut s'affaisser dans l'air. Les immenses volets se déployaient à l'arrière des ailes, et la vitesse diminua encore. Cependant, il allait encore près de deux fois plus vite que le petit avion jaune.

Le commandant réduisit encore ses réacteurs. Un sifflement strident emplit la cabine. Malko sursauta.

— Les sirènes d'alarme, expliqua le commandant. Nous volons trop bas et trop lentement.

L'avion jaune n'était plus qu'à deux cents mètres devant eux.

— On va avoir l'air fin, si c'est un paisible promeneur du dimanche, fit le second pilote.

— Regardez ! cria Malko.

Ils dominaient l'autre appareil et son poste de pilotage. On voyait très bien qu'il n'y avait personne à bord. L'avion était téléguidé.

Le commandant et Malko échangèrent un regard. Il leur restait quelques minutes avant que l'autre atteigne le stade avec son chargement mortel.

Par une série de petites manœuvres du manche, le pilote s'écarta un peu du petit appareil. Il réduisit encore les gaz.

L'énorme DC 8 tremblait maintenant de toute sa carcasse. À chaque instant, Malko se disait qu'ils allaient s'écraser dans le désert, cent mètres plus bas. En un éclair, il vit les visages d'un groupe de paysans, bouche bée devant ce spectacle inhabituel. Maintenant le DC 8 volait derrière et à droite de l'avion jaune et le rattrapait lentement.

Mètre par mètre, l'énorme aile argentée arriva à la hauteur de l'aile jaune. Le commandant avait toutes les peines du monde à garder en ligne de vol son avion, qui tanguait et roulait. Malko pouvait voir les jointures crispées du pilote. Les deux ailes se touchaient presque. Pendant une fraction de seconde, l'aile du DC 8 sembla supporter la toile jaune de l'autre. Puis il y eut un rugissement assourdissant ; et Malko fut projeté en arrière par une accélération brutale.

Le pilote avait brusquement « dégagé », en prenant de la vitesse, faisant basculer vers le haut l'aile du petit avion, qui s'était brisée net sous le choc. Les quatre réacteurs poussés à la puissance de décollage, le DC 8 tentait de reprendre de l'altitude.

Malko, à quatre pattes dans la coursive, essayait de se remettre debout quand un souffle projeta l'avion, comme une balle de tennis. Le bruit d'une violente explosion parvint à l'Autrichien, qui était retombé. Il en oublia la bosse qu'il venait de se faire au crâne.

S'accrochant où il le pouvait, il parvint à regagner le poste de pilotage.

Par les vitres de gauche, il aperçut une grande colonne de fumée noire qui montait du désert : l'avion jaune, déséquilibré, s'était écrasé mais avait failli entraîner le DC 8 avec lui, par le souffle de l'explosion.

On n'eut pas le temps d'en voir plus. Le DC 8 passa au ras de la tribune d'honneur. Malko put distinguer les visages stupéfaits du chah et de ceux qui l'entouraient. L'appareil n'était pas à plus de trente mètres.

Enfin le commandant parvint à reprendre un peu d'altitude. Il se tourna vers Malko en souriant :

— Je suis heureux de vous avoir obéi. Que faisons-nous, maintenant ?

— Nous rentrons. Reprenez le contact radio.

— Il était temps ! Regardez !

En face six petits points grossissaient à l'horizon. Des chasseurs iraniens. Ils furent très vite sur le gros appareil, qu'ils encadrèrent, lui intimant par radio l'ordre de se poser.

— Transmettez à la tour de contrôle que nous venons de déjouer un attentat contre le chah et que nous ne sortirons de cet avion que sous la protection de l'ambassadeur des États-Unis. Qu'on aille le chercher. Il est au stade.

L'Américain était surpris.

— De quoi vous méfiez-vous ? Nous allons être accueillis comme des héros.

Malko sourit :

— Pas sûr ! L'attentat a été organisé par le général Khadjar, chef de la Sécurité du chah. Ce militaire est très puissant et peut encore se défendre. S'il arrivait à se débarrasser de moi cela l'arrangerait bien.

Le pilote sortit le train. Quelques secondes plus tard, ils roulaient sur la piste de Mehrabad. Il était à peine trois heures et quart.

Maintenant, la radio n'arrêtait pas. Deux jeeps chargées de soldats vinrent au-devant d'eux et les escortèrent. Le DC 8 roula jusqu'à son parking, stoppa. Mais l'équipage se garda bien d'ouvrir les portes de l'appareil. Le commandant de bord avait répété son message : il n'ouvrirait qu'à l'ambassadeur américain. La radio vitupérait, et un petit groupe d'employés de la Panam regardaient, consternés, l'avion rebelle. Ils ignoraient encore l'attentat.

Des soldats cernaient l'avion, mitrailleuse au poing. Mais, bien que les passerelles fussent en place, aucun ne tenta de monter.

Dans le cockpit, Malko et l'équipage attendaient en silence.

Enfin, une grande Cadillac noire, arborant à ses ailes la bannière étoilée, apparut sur le terrain. Elle stoppa au pied de l'échelle et l'ambassadeur Kiljoy en sortit. Malko réprima un sourire. C'était une bien douce revanche !

## CHAPITRE XIII

En voyant le pistolet à silencieux passé dans la ceinture de Malko, l'ambassadeur Kiljoy eut un haut-le-corps. Malko ne lui laissa pas placer un mot.

— Monsieur l'ambassadeur, dit-il avec une politesse glaciale, je vous donne l'ordre de me conduire à votre ambassade sous votre protection personnelle, afin que je puisse m'y mettre en communication directe avec la Maison-Blanche.

— Mais, mais..., bredouilla le diplomate.

— Taisez-vous. En tant que représentant du gouvernement américain, vous allez mettre le général Schalberg en état d'arrestation dans les locaux de l'ambassade. Et vous allez vous arranger pour que le chah me reçoive immédiatement. Je vous signale que, par la faute de votre coupable imbécillité, un attentat fomenté par nos propres services et par certains militaires iraniens n'a été déjoué que de justesse. L'équipage de cet avion en est témoin. Je vous suis. Et n'oubliez pas que vous êtes couvert par la protection diplomatique.

Kiljoy secoua la tête, comme s'il sortait de l'eau.

— Monsieur Linge, commença-t-il.

Malko ne le laissa pas continuer.

— Dépêchons, fit-il en le prenant par le bras. Vous allez vous en tirer par une mutation dans un bled perdu. Veillez à ce que rien de fâcheux n'arrive à l'équipage de cet avion.

Kiljoy ne répondit pas. Il était dépassé. Malko le suivit sur la passerelle, la main sur la crosse de son pistolet. Mais aucun Iranien ne bougea. Quand il fut sur la banquette arrière de la Cadillac, Malko poussa quand même un « ouf »...

À toute vitesse, la grosse voiture se fraya un passage à travers la ville et entra dans l'ambassade sur les chapeaux de roue.

Sans mot dire, les deux hommes allèrent au cabinet de l'ambassadeur. Malko s'assit carrément au bureau de celui-ci et entreprit de rédiger un câble, qu'il tendit à Kiljoy.

— Faites partir ceci de toute urgence, par le télex, et convoquez Schalberg.

L'ambassadeur sortit du bureau. Il fut de retour dix minutes plus tard :

— Le câble est parti, dit-il d'un ton sinistre. Et le général n'est pas à l'ambassade. J'ai donné l'ordre aux Marines de garde de me l'amener dès qu'il arriverait.

— Merci, dit Malko. Je voudrais me reposer un peu sur votre divan. S'il y a une réponse au câble, vous me réveillerez quand elle arrivera. Occupez-vous du chah, maintenant.

Sous les regards effarés du diplomate, il retira ses chaussures, posa son pistolet à côté de lui et s'allongea sur le divan de cuir noir. Cinq minutes plus tard, il dormait.

— Votre Altesse, Altesse, réveillez-vous !

Malko ouvrit un œil, baigné d'une douce rêverie. Il aimait qu'on lui donne ce titre.

L'ambassadeur était penché respectueusement sur lui, comme un valet bien stylé.

Avec effort, Malko se redressa. Il prit le papier que lui tendait le diplomate et le lut. C'était la réponse au câble. Il comprit aussitôt pourquoi Kiljoy était aussi affable. Les premières lignes lui ordonnaient de se mettre aux ordres de Malko — c'était répété — *totalelement*. Et c'était signé du Chef du *State Department*...

— Sa Majesté nous attend au Palais quand vous voudrez. C'est une audience spéciale.

Un faible sourire éclaira le visage de Malko. Elle venait enfin, cette audience !

— Allons-y, dit-il en relâchant ses chaussures. Pas de nouvelles de notre ami Schalberg ?

— Non.

Il était plutôt penaud, Kiljoy ! Malko, ni lavé, ni changé, rayonnait quand même.

La Cadillac noire attendait dans la cour. Les deux hommes se turent durant tout le trajet. À leur arrivée, un général de la Garde Impériale se précipita.

— C'est le général Nessari, murmura le diplomate. Il commande toutes les troupes personnelles du chah.

Escorté de l'Iranien, ils traversèrent le parc, pour se rendre au Palais de Marbre où le chah les attendait. Tous les cinq mètres, il y avait un géant avec une mitraillette, le visage de pierre. Devant le bureau du chah, deux officiers montaient une garde vigilante. Ils annoncèrent Malko et Kiljoy.

La pièce était assez banale, sauf le bureau, entièrement en marqueterie de nacre, avec, bien entendu, un téléphone rouge ! Comme les vrais Grands...

— Asseyez-vous, messieurs, dit le chah en anglais.

Malko fut tout de suite impressionné par le charme qui se dégageait du souverain. Il avait l'air lucide, mais un peu désabusé, avec une pointe d'humour. Ses cheveux gris étaient très soigneusement coiffés. Deux gorilles en civil se tenaient dans un coin de la pièce.

Kiljoy présenta Malko et expliqua le but de sa mission. Intéressé, le chah se tourna vers Malko.

— D'après ce que j'ai compris, vous m'avez sauvé la vie, tout à l'heure. Je vous en remercie.

Malko s'inclina poliment et commença son histoire. Sa prodigieuse mémoire lui permit de ne rien omettre. Plus il parlait, plus l'ambassadeur se tassait sur sa chaise. Le chah écoutait, posait quelques questions et prenait des notes. À un moment, il écrivit sur un bout de papier, qu'il donna à l'un des gorilles, qui sortit aussitôt.

Quand Malko termina son récit, il faisait nuit. Le chah resta un moment silencieux, puis dit :

— Monsieur Linge, je pense que vous avez raison. Je convoque le général Khadjar, afin de lui demander des explications. S'il est coupable il sera jugé par un tribunal militaire. Mais ce que vous me dites correspond avec ce que je savais déjà, par d'autres sources. — Il sourit : — Nul n'est prophète en son pays... Quant à vos ressortissants, M. l'ambassadeur s'en occupera lui-même.

Kiljoy approuva énergiquement. Il avait hâte de se racheter.

Le chah se leva. L'entretien était terminé. Il serra longuement la main de Malko. Dehors, Kiljoy lança :

— Vous avez été formidable !

— J'espère qu'il va mettre la main sur nos deux généraux. Ils sont capables de n'importe quoi. Ramenez-moi à mon hôtel. J'ai besoin de prendre une douche.

La Cadillac grimpava allègrement jusqu'au *Hilton*. Au moment où ils arrivaient, ils furent doublés par une Chrysler bleue, d'où sortit le général de la Garde qu'ils avaient vu au Palais. Il entra avant eux et fila à la réception. Quand Malko prit sa clef, le gérant se cassa en deux.

Malko prit congé de Kiljoy et monta. Il se jeta sous sa douche, passa une chemise propre, se parfuma et sortit.

Il demeura en arrêt dans le couloir. Deux soldats en armes faisaient les cent pas devant sa porte. En le voyant, ils claquèrent des talons. Un peu abasourdi, l'Autrichien prit l'ascenseur. Le liftier brûla tous les étages et le déposa dans le hall.

Le directeur, avec mille courbettes, se précipita vers Malko.

— Vous êtes l'invité de Sa Majesté, qui nous a recommandé de veiller particulièrement à votre confort. Voulez-vous dîner dans un cabinet particulier ?

Amusé, Malko déclina l'invitation. Il alla s'asseoir à une table près de la vitre. On ne lui apporta pas de menu. Cinq minutes plus tard, un maître d'hôtel déposait sur la table une boîte de caviar blanc.

— C'est un cadeau de Sa Majesté, murmura-t-il. Extrêmement rare.

C'est la première fois que Malko en voyait. Il le goûta, intrigué : exactement le même goût que le béluga ! Mais le chah avait la reconnaissance rapide... Au troisième toast, Malko repéra dans son dos, deux gorilles presque aussi visibles que les deux troufions du couloir. Il devait y avoir un char dehors. Écœuré de caviar, il toucha à peine au délicieux chaslik. Il était un peu triste. Il avait appelé la chambre d'Hildegard sans obtenir de réponse. Ce soir, il aurait bien pris un peu de détente.

Après le café turc, il décida d'aller se coucher. Il était crevé. D'ailleurs, à peine déshabillé, il tomba sur son lit comme une masse.

La sonnerie du téléphone le réveilla. Il attrapa, au jugé, le combiné.

— Kiljoy à l'appareil, claironna la voix du diplomate. Réveillez-vous, mon cher, il y a du nouveau !

— Les Russes attaquent ?

— Ne plaisantez pas. Khadjar a failli être arrêté ce matin.

— Quelle heure est-il ?

— Midi. Il a tiré sur les deux officiers qui l'ont interpellé et les a grièvement blessés. Puis il s'est réfugié dans la salle du trésor de la banque Melli. Là où se trouvent tous les bijoux qui garantissent la monnaie iranienne.

— Est-ce qu'il est seul ?

Kiljoy hésita un instant.

— Non, hélas ! Schalberg est avec lui, ainsi que deux de nos hommes et l'adjoint de Khadjar. Ils sont tous armés. La police cerne la banque. Ça va être difficile de les avoir. La salle est blindée, avec des portes d'acier d'un mètre d'épaisseur. J'y vais tout de suite. Voulez-vous me rejoindre là-bas ?

— Je m'habille et je viens.

Pour une fois, Malko ne prit pas de douche. Il mit quand même une chemise propre et dévala le couloir ; sans arme, cette fois. Il n'en avait vraiment pas besoin. Les deux gorilles bondirent de leur banquette dans le hall, et lui emboîtèrent le pas. À la porte, un troisième homme l'aborda.

— Monsieur Linge, votre voiture est ici.

C'était une somptueuse Chrysler bleu pâle, sans numéro, avec un chauffeur en livrée. Malko monta, et les deux gorilles se tassèrent à l'avant.

— À la banque Melli, ordonna Malko, rue Ferdowsi.

La Chrysler vira sec, et Malko dut se retenir pour ne pas être éjecté. Le chauffeur appuya sur un bouton, qui déclencha une sirène, semblable à celle des policiers américains.

Il ne leur fallut guère plus de dix minutes pour arriver à destination. Le chauffeur stoppa devant un barrage militaire. La

banque était un peu plus loin, à cent mètres. À peine Malko eut-il mis pied à terre que Kiljoy se précipita :

— Je suis content de vous voir. Sa Majesté désire s'entretenir avec vous.

— Où ?

— Ici. Le roi s'est déplacé personnellement pour surveiller l'arrestation. Il vous attend là-bas, dans sa voiture.

En effet, la Rolls-Royce grise était garée en face de la banque, protégée par un cordon de troupes.

— Depuis combien de temps est-ce que cela dure ? demanda Malko.

— Près de trois heures. Et cela peut durer encore longtemps. La salle où ils sont réfugiés est inexpugnable, en sous-sol, protégée par l'épais blindage. La porte a un mètre d'épaisseur. Pensez que tous les bijoux garantissant la valeur du rial se trouvent là !

Ils étaient arrivés à la voiture. Le chah, assis à l'arrière, fumait. Il fit signe à Malko de le rejoindre.

— Vous aviez entièrement raison, monsieur Linge, dit-il en guise de « bonjour ». Le général Khadjar a trahi ma confiance.

Malko inclina la tête modestement.

— Vous avez rendu un grand service à mon pays, continua le souverain, et je le ferai savoir à qui de droit.

Il se tut un instant, puis continua.

— Vous avez aussi droit à toute ma reconnaissance, monsieur Linge. Je voulais vous le faire savoir moi-même.

Il tendit la main à Malko.

— Merci. Avant que vous ne quittiez l'Iran, j'aimerais vous avoir à ma table. Je vous ferai prévenir. Je dois maintenant aller au Palais, régler certaines affaires. Au revoir, monsieur Linge.

— Mais, coupa Malko, et le général ?...

Le chah sourit.

— Le problème est réglé. Au mieux de l'intérêt général.

Malko, intrigué, claqua la lourde portière, et rejoignit Kiljoy.

La Rolls démarra silencieusement Aussitôt, les soldats commencèrent à se rassembler et, visiblement, se préparèrent au départ.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Kiljoy.

— Je ne comprends pas. Le chah est très détendu. On dirait que tout cela ne l'intéresse plus. Regardez.

Autour d'eux, les militaires et les policiers pliaient bagages. Il ne resta bientôt plus que quatre policiers en faction, devant la porte du bâtiment où se trouvait la salle du Trésor.

Kiljoy et Malko s'approchèrent et on les laissa passer.

Un écriteau collé sur la porte, portait en anglais et en persan cette inscription : « *Fermeture provisoire*. »

Perplexes, les deux hommes s'éloignèrent. Tout à coup Malko pensa à Derieux. Le malheureux devait toujours croupir dans son trou. L'Autrichien renvoya sa voiture, demanda à Kiljoy de lui prêter la sienne et son chauffeur : inutile de mettre les sbires du chah sur la piste du vieux médecin.

En dépit de son extraordinaire mémoire, Malko eut du mal à retrouver l'endroit. Il frappa et la vieille vint ouvrir. Il dut lui-même déplacer la table et soulever la trappe. L'échelle était en place.

Le colt à silencieux le couchait en joue quand il atterrit dans la pièce du bas. Derieux sourit et reposa l'arme.

— Vous auriez dû vous annoncer, dit-il. Un peu plus et je vous flinguais à vue. Alors ? Quoi de neuf ?

— Nous sommes des héros nationaux, dit Malko.

Il s'assit sur le lit et raconta ce qui s'était passé depuis la veille, en soulignant que le chah savait le rôle important que Derieux avait joué.

Le Belge souriait de toutes ses dents.

— Pour une fois, les bonnes actions rapportent. C'est le genre de service que le chah n'oublie pas. A moi la belle vie ! Je vais enfin pouvoir importer mon opium du Pakistan sans crainte de me faire piquer...

Malko essaya en vain de prendre l'air réprobateur. Il alla chercher son chauffeur. À deux, ils montèrent Derieux dans la voiture.

— Je me demande quand même ce que le chah mijote, pour Khadjar et Schalberg, murmura Derieux.

— Il veut peut-être les affamer.

— Non. Il aurait laissé des troupes, en cas de sortie.

La voiture remontait lentement la rue Lalézar. Malko aperçut un marchand de journaux qui brandissait le Téhéran-Journal en hurlant quelque chose. Il l'appela, par la glace baissée.

Une manchette barrait toute la première page :

« *Terrible accident à la banque Melli* »

« *Le général Khadjar, accompagné du général américain Schalberg et de plusieurs de leurs collaborateurs, noyés accidentellement au cours d'une visite dans la salle du Trésor.* »

L'article expliquait qu'au cours d'une démonstration du système de sécurité, une fausse manœuvre avait provoqué la fermeture des portes et l'inondation de la salle, mesures prévues pour empêcher la fuite d'éventuels voleurs... Le responsable serait sévèrement puni.

Une longue notice nécrologique magnifiait ensuite les mérites des deux généraux. Le chah présentait ses condoléances personnelles aux veuves, et le général Schalberg était décoré du zol-fanaghar de première classe, la plus haute dignité persane. Aucune décoration pour le général Khadjar : il les avait déjà toutes.

L'enterrement était fixé au surlendemain, proclamé férié et jour de deuil national. Bien entendu, le chah conduirait lui-même les funérailles.

— Il a bien fait les choses, remarqua Dericheux. Noyés comme des rats et enterrés comme des princes ! Le chah sait vivre. Ils n'en auraient peut-être pas fait autant pour lui.

Ce fut toute l'oraison funèbre de Khadjar et Schalberg. Malko déposa Dericheux chez lui et se fit conduire à l'hôtel. Il avait encore beaucoup à faire.

Ses gardes étaient toujours là. A peine était-il dans sa chambre qu'il eut une bonne surprise. Le téléphone sonna ; c'était Tania.

— Je suis heureuse que tu t'en sois tiré, dit-elle. Tu sais, c'est un peu grâce à moi. C'est dommage pour Teymour ! C'était un si bel homme...

Comme Malko, suffoqué de tant de cynisme, ne répondait pas, elle continua.

— Et notre promenade au Karaj ? Ma proposition tient toujours, tu sais ! Je suis libre demain soir, puisqu'il y a des vacances pour l'enterrement de Teymour.

Une idée réjouissante vint à l'esprit de Malko.

— Entendu, répondit-il. Viens me prendre ici demain soir. J'aurai pour toi une surprise.

— D'accord, fit Tania, ravie. À demain. Je me ferai très belle. Malko raccrocha, avec un curieux sourire.

L'eau du lac Karaj n'avait pas une ride. Les parois rocheuses énormes qui l'entouraient le faisaient paraître tout petit. L'air vif, le ciel bleu, une brise légère, tout cela donnait envie de courir et de nager.

— Qui va faire le déjeuner ? demanda malicieusement Malko. J'ai une faim de loup.

— Je ne m'y connais pas beaucoup en cuisine, minauda Hildegard, moulée dans un pantalon bleu ciel et un pull cachemire.

Tania ne dit rien, mais alla au coffre de la voiture chercher le panier du pique-nique.

Malko la regardait avec une folle envie de rire. Il se rappelait la tête qu'elle avait faite, une heure plus tôt, en le voyant arriver avec Hildegard.

Le week-end amoureux de Tania ne se passerait pas tout à fait comme elle l'avait imaginé. Il y avait deux chambres dans sa maison : une pour elle, l'autre pour Malko et Hildegard.

La jeune Iranienne, en passant devant Malko bomba la poitrine et le frôla de sa hanche. Il eut un instant de regret pour sa muflerie. Mais il se dit tout de suite qu'Hildegard allait partir le lendemain, et que Tania restait.

Elle ne l'en aimeraient que plus.